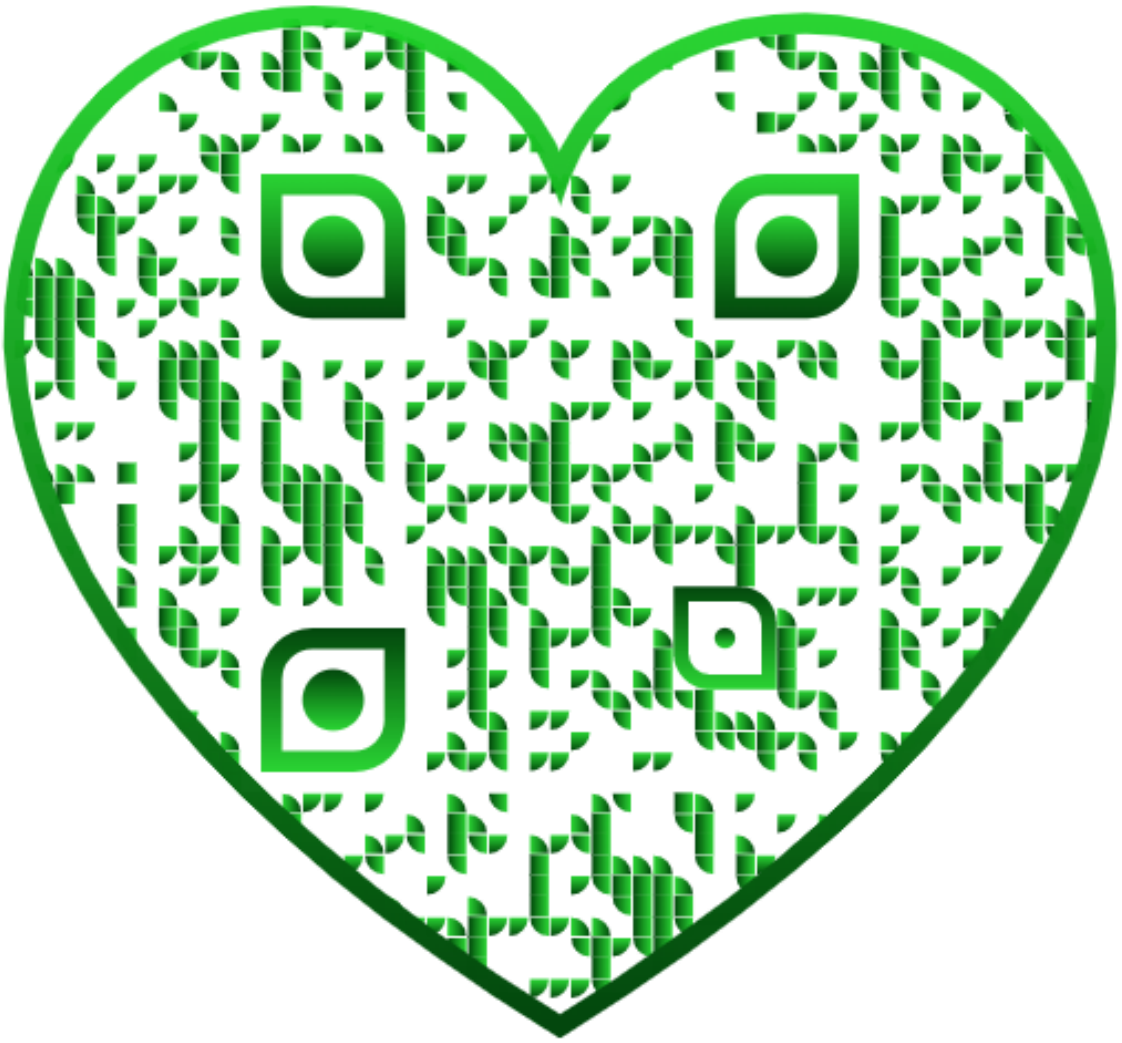
Maryse Condé
Pays mêlé

NOUVELLES

Robert Laffont



Maryse Condé
Pays mêlé

NOUVELLES

Robert Laffont

Maryse Condé

Pays mêlé

nouvelles

ROBERT LAFFONT

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 1997

En couverture : photo F. Rouquet/Explorer

EAN 978-2-221-11869-6

Avec le soutien du CNL Centre national du livre

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

To Amy and Madeleine

Solo[1]

Je n'en finirai jamais de remonter ce fleuve, d'aller à contre-courant. Autour de moi, les eaux étincelantes, apparemment tranquilles, animées en réalité d'une force invisible, sournoise, prête à tout détruire. Sur la rive, les enfants des écoles sont venus regarder le bateau, assister à mon départ furtif, honteux. Ils m'ont aimée, ces enfants. L'instituteur qui était en poste avant moi les rudoyait, les battait, les faisait tenir debout des heures durant au soleil dans la cour plantée d'un unique rônier poudreux. Il faut le comprendre. Il n'avait pas été payé depuis des mois. Les femmes riaient quand il apparaissait avec ses lunettes noires, son pantalon effrangé, ses sandales aux semelles amincies comme des lanières. Il se nourrissait de bouillie de riz sans sucre, car le sucre qui vient de très loin est rare et cher, arrosée de thé à la menthe. Aussi, personne ne l'a regretté quand il s'en est retourné. Un de ses oncles, intriguant à la capitale, lui avait procuré un emploi dans un ministère. À son départ, tout le monde s'est exclamé :

– Bon vent ! Que son chemin ne repasse plus par ici…

Moi, les enfants et leurs parents m'ont tout de suite aimée. Ils ne se sont pas demandé pourquoi je me trouvais si loin de chez moi. Aux baptêmes comme aux mariages, ils m'envoyaient du lait parfumé à la menthe, des dattes fraîches, des beignets au citron et au gingembre. Aux funérailles, je hurlais, avec les femmes. Tout cela s'est terminé avec l'arrivée de Solo dans ma vie. Ce n'était pas pour me surprendre, car ce bonheur n'aurait su durer. Je rame à contre-courant depuis le ventre de ma mère.

Elle s'appelait Solitude, ma mère. Beau nom pour une femme dont le cœur et la couche n'ont jamais été vides ! Peu après le début de la Deuxième Guerre mondiale, elle eut un fils qu'elle baptisa José d'un instituteur qui lui avait parlé mariage, mais tardait à prendre le chemin de l'Église. José n'avait pas trois mois quand l'instituteur partit à la « Dissidence ». Un certain général ayant refusé la défaite de la France, de jeunes Antillais par milliers se ralliaient à sa voix et

s’en allaient prendre part à un combat qui ne les concernait guère. L’instituteur pria ma mère de l’attendre, remettant leur mariage à son retour du front. Pourtant les années passèrent, les Alliés gagnèrent la guerre, les derniers combattants revinrent. Point d’instituteur. Perdant espoir, ma mère se laissa conter fleurette par le bâtard d’un bijoutier italien qui tenait boutique rue Frébault. Je suis le fruit de cette liaison qui ne survécut pas à ma naissance. J’avais deux ans quand l’instituteur revint enfin. Il avait profité de son séjour en France pour poursuivre ses études, s’inscrire à la Faculté de droit de Paris et devenir avocat. L’infidélité de sa promise l’ulcéra : il refusa de l’épouser. Désormais, je devins celle qui se tenait entre ma mère et le bonheur, ma mère et la respectabilité, ma mère et l’ascension sociale. Après moi, elle eut tout de même une demi-douzaine de garçons de son instituteur devenu avocat qui s’étant marié en grandes pompes à une mulâtresse de la ville ne les reconnut pas.

Trop d’enfants mal-aimés ont conté leurs vies pour que j’ajoute mon triste récit aux leurs. Je dirai seulement que j’avais pour me sauver ma marraine, demi-sœur de mon père dont le fiancé était mort au cours de cette Deuxième Guerre mondiale qui pesait si lourd sur mon destin. Elle s’appelait Réza. Elle était pure et belle. Du moins, c’est ainsi que je la vois. Elle habitait, sur le Morne de Massabielle, une maison basse peinte en vert. Quand elle mourut d’une typhoïde, j’avais dix-sept ans. Plus rien, à l’exception de mon frère aîné José, ne me rattachait à une île où elle seule avait incarné chaleur et générosité. Un matin de septembre, je débarquai à Bordeaux pour suivre les cours d’une École normale. Pendant quelques mois, je fis partie du triste peloton des étudiants sans foyer, sans argent, sans amour. Malgré cela ou à cause de cela peut-être, je passai avec la plus grande facilité mes examens. Mon diplôme d’institutrice en poche, je n’eus qu’un désir. Mettre la plus grande distance, l’Océan le plus vaste, les terres les plus étrangères entre ma mère et moi. José m’écrivait cependant que ses cheveux blanchissaient, que son pas s’alourdissait, qu’elle prononçait mon nom sur un ton qui était peut-être celui du remords. J’écrivis donc à tous les ministères. Un jour, je reçus une réponse. Un contrat m’était offert par la

nouvelle République de T. pour enseigner dans un village perdu.

L'amour est une habitude. On l'inculque à certains êtres dès l'enfance, comme la propreté. L'affection dont on m'entoura, dès mon arrivée au village, me fut au fond de moi torture, car je n'y étais pas accoutumée. On vantait mon intelligence, alors que je me croyais sans esprit. Mon mutisme, ma gaucherie semblaient des charmes. Je ne me reconnaissais pas.

Le marché du village avait lieu tous les samedis. Des kilomètres à la ronde, les éleveurs venaient vendre ce qui leur restait de bétail depuis la grande sécheresse : les chamelles aux beaux yeux, les vaches aux longues cornes, les moutons à poil blanc tandis que les femmes offraient la volaille, le lait suri et les dattes. Les dos appuyés aux karités, les sukunabe assis sur des peaux de chèvre disposaient autour d'eux leurs poudres, leurs feuilles, leurs talismans, leurs amulettes. Parfois l'un d'eux, d'un air inspiré, jetait au loin des cauris et branlait du chef mystérieusement. La magie – ce mot convient-il ? – m'a toujours fascinée, car marraine Réza la pratiquait. Elle préférait le vendredi, jour de l'Esprit, mais donnait consultation, la semaine entière, dans une pièce hermétiquement close de sa maison. Quand à son insu j'y passais la tête, je voyais sur les cloisons les images des Saints, de la Vierge et de Jésus-Christ avec son gros muscle à vif et tout sanguinolent. Sur un autel étaient posées des bougies, de petites lampes à huile, des canaris, des bouteilles. Par terre étaient tracés des dessins à la craie. Je respirais dans l'air une odeur d'encens et j'imaginais de longues et bienfaisantes séances. Marraine prenait entre ses mains les têtes douloureuses et chargées de maux, de réminiscences, de désespoir, les baignait d'eau lustrale, les apaisait.

Un matin comme j'approchais de l'enceinte du marché, je vis un cercle d'enfants. Ils entouraient un homme jeune, nu, à l'exception d'un cache-sexe haillonneux et qui s'aspergeait de poussière. Des mèches rougies par le soleil, emmêlées comme celles d'un rasta-man tombaient jusqu'à ses épaules et il fixait un point dans l'espace d'un regard illuminé. Des femmes

ployant le genou déposaient à sa portée des calebasses de nourriture. Un enfant m'expliqua :

– C'est Solo ! Quand il a fini de manger du riz chez nous, il s'en va dans l'autre village. Après il revient ici encore.

– Qu'est-ce qu'il a ?

– Il est fou seulement…

Toute la journée, la pensée de Solo me hanta. Ceux qui sont en quête d'explications d'ordre réaliste diront que je fus séduite par son beau visage, le galbe de son torse et de ses longues jambes. Peut-être y eut-il de cela. Auparavant, je n'avais jamais regardé d'homme de peur de me retrouver une fois de plus, avec mon amour sur les bras. Celui-là au moins ne pouvait pas me rejeter. La nuit venue, je sortis de la case en banco que j'occupais un peu en retrait du village et revins vers le marché. Solo était là, immobile, enroulé dans la poussière. Les calebasses de riz l'entouraient. Il me suivit sans résistance. Sur des feux de bois, j'avais fait chauffer de l'eau dans laquelle avaient fondu des boules de camphre et macéré des herbes odorantes qui donnent le sommeil. Je le baignai. Je lavai ses cheveux avec la pulpe de la noix de palmier. J'enduisis ses membres de beurre de karité. Je le revêtis d'un boubou de percale blanche. Je l'étendis sur une natte. Quand je partis pour l'école, il dormait encore. Au village, on ne parlait que de sa disparition. Où était-il ? Déjà dans l'agglomération en amont du fleuve ? Alors c'était mauvais présage. Quelqu'un l'avait irrité, effrayé, dérangeant ses habitudes et, par là même, l'ordre des choses. Les sukunabe interrogés ne savaient que répondre.

Je passe sur la patience et les soins qu'il me fallut pour guérir Solo. Je n'eus plus d'autre souci. Mon enseignement, qui jusqu'alors m'avait comblée, me pesa. Je bâclai, j'écourtai mes leçons. Je n'ouvris plus ma porte à personne. Je n'apparus plus nulle part et, au bout de longs mois, j'arrachai des paroles au silence de Solo, des souvenirs aux brumes de sa mémoire. Un jour il commença à me conter son histoire.

Sa mère Nafaya était la fille du gardien de chevaux du palais royal. La nouvelle république ayant défait les rois, le

gardien de chevaux du palais n'était plus qu'un pauvre hère. Aussi Nafaya vendait des beignets de pâte de riz enduits de miel pour aider à l'entretien de sa famille. Un soir, un riche commerçant de passage dans la ville, sous couvert d'acheter le contenu entier de sa bassine, l'entraîna au Campement où il résidait et la séduisit. Le lendemain, s'en allant à l'aube, il fut pris de remords et envoya un panier de colas et 20 000 F au gardien de chevaux qui estima son honneur réparé. Neuf mois plus tard, Nafaya accoucha d'un garçon qu'elle baptisa Solo et refusa d'allaiter. Ce que tout le monde ignorait, c'est qu'elle s'était liée à un cousin parti étudier en Chine les meilleurs moyens d'ensemencer le riz, de construire des digues de protection, d'irriguer la vallée du fleuve pour qu'enfin elle reverdisse. Quand il revint, il se sentit bafoué.

Le début de cette histoire ressemblait trop à la mienne pour que je ne sois pas fascinée. Cependant je dus attendre bien des jours pour en savoir la suite.

À la différence de ma mère, Nafaya se maria. Elle épousa un paysan pauvre. Mais ses trois premiers enfants, coup sur coup, moururent à leur naissance.

Les sukunabe consultés expliquèrent que Solo, le bâtard, jetait un sort aux nouveau-nés afin qu'il n'y ait pas de fils légitimes au foyer. Il fallait l'exiler. On l'expédia chez un parent qui entreprit de le délivrer du mal qu'il portait en lui.

Ceux qui n'ont pas l'habitude du bonheur ne savent pas s'en accommoder. Après un certain temps, ils ne peuvent s'empêcher de l'exposer à la jalousie des hommes, à leur méchanceté afin qu'il soit détruit et qu'ils retrouvent leur condition première. D'exclus. Car l'exclusion possède sa grâce.

Nous aurions pu vivre, heureux, cachés. Or, un jour Solo décida de reparaître au village. La fête du mouton approchait. Il prétendait se faire confectionner des habits de basin riche pour se rendre à la mosquée. Sa santé recouvrée, pareil aux autres hommes, il entendait vivre avec eux. Moi, je ne protestai pas. Pendant des mois, j'avais été heureuse. J'avais enfin pu dispenser les trésors de mon cœur. Mon corps, terre fertile que personne n'avait ensemencée, s'était transformé.

J’avais découvert le plaisir, les nuits trop courtes, les jours pleins d’une seule attente.

Le jour de la fête nous sortîmes dans le grand jour. Nous descendîmes l’Allée du Fleuve, rebaptisée Allée de l’Indépendance et entrâmes au village par la Porte Océane. Ce qui surprit tout d’abord, ce fut de me voir accompagnée d’un homme. D’où venait-il ? Comme moi de très loin ? Quand était-il arrivé au village ? Soudain, un enfant reconnut Solo. Dans sa stupeur, il courut se confier à sa mère qui vendait des galettes au gingembre près de la Porte Sud. Avec l’impétuosité des femmes, celle-ci se leva, manquant de renverser son étal, et, entourée de ses compagnes, se précipita vers nous. Les femmes nous observèrent à bonne distance en chuchotant entre elles, tandis que, naïve, je les encourageais de la voix :

– Mais oui, c’est Solo, c’est lui ! Je l’ai guéri !

Entendant cela, les tailleurs se levèrent à leur tour. Les vendeurs de couvertures de laine, de colliers d’ambre, de bracelets d’argent et de cuivre accoururent. Tout ce monde forma un cercle au centre duquel nous nous trouvâmes. Isolés. Suspects. Exclus. Une fois de plus.

Peut-être faut-il que j’abrège mon récit. D’ailleurs, il me devient trop douloureux de le poursuivre. Le lendemain, de tout le jour, personne ne se présenta à ma porte. Après le coucher du soleil, les femmes des pasteurs ne vinrent pas m’offrir le lait de leurs calebasses et égayer l’ombre de leurs rires. Seul bruit dans la nuit devenue hostile, le coassement des grenouilles. Le surlendemain, quand je me rendis à l’école, elle était déserte. J’attendis plusieurs heures, puis retournai chez moi où j’exposai la situation à Solo. Il ne dit mot. Seulement, la nuit suivante, il quitta ma couche.

Quelques jours plus tard comme effondrée, je ne savais que faire, je reçus une note du gouvernorat m’enjoignant de quitter le village, de me rendre à la capitale où j’étais mise à la disposition de la fonction publique.

En cette saison, les eaux sont hautes, le fleuve est la seule voie de communication. Qu'y a-t-il au-delà de sa courbe étincelante ? Pour moi, rien sans doute. Mais je porte l'enfant de Solo, le fruit de nos deux exclusions un instant confondues et devenues amour. Pour lui, je dois garder courage. Je veux le réenraciner. Je veux enfouir son cordon ombilical sous un acoma royal.

Mère, Terre, qui ne m'avez pas chérie, je vous forcerai à adopter cet enfant.

1. *Le Magazine guadeloupéen, Mag Gwa*, Pointe-à-Pitre.

Ayissé[1]

Dans nos pays menacés par l'avancée du désert et les sécheresses, guettés par les famines, les ingénieurs agronomes font figure de seigneurs, entourés de leurs cours, les animateurs ruraux. J'imagine qu'autrefois, avant le temps colonial, c'est ainsi qu'on accueillait dans les villages les envoyés du Monarque, chargés de porter ses messages et de transmettre ses décisions. Tout était mis à leur disposition, les cases de passage les plus spacieuses, embellies de tapis et de couches moelleuses.

J'ai fait mes études à l'université de Zagreb et depuis mon retour chez moi, il y a cinq ans, je suis fonctionnaire du département de l'Agriculture, chargé d'améliorer notre production céréalière. Aussi, je parcours le pays du nord au sud, de l'est à l'ouest, enseignant à nos paysans à édifier des digues de protection, à utiliser la charrue, à ne plus se fier pour leur semis à la seule position des étoiles ou à l'apparition de la lune. Je passe la moitié de mon temps hors de chez moi, loin de mes femmes et de mes enfants. Pourtant cette vie me plaît. Je n'en changerais pour rien au monde.

J'arrivai de nuit à T. Le bateau qui descendait le cours du fleuve s'était arrêté à plusieurs mètres de la rive et nous dûmes prendre place avec nos bagages à bord de deux pirogues. Dans le clair de lune, se détachaient la maison du commissaire principal, la mosquée, le secrétariat du Parti et les silhouettes de nos hôtes, drapées de couvertures de laine, car la saison était fraîche. Ce spectacle m'apparut féerique, irréel, comme une scène de théâtre sur laquelle se seraient entassés mille objets insolites, dont on ne ferait que deviner les contours. En même temps, une intuition me soufflait que mon séjour à T. serait peu banal, marqué d'événements qui ne s'effaceraient pas de ma mémoire. Pourtant j'oubliai vite cette impression. Après une nuit de repos, je passai la journée à inspecter les plaines inondées le long du fleuve et à m'entretenir, avec les animateurs ruraux, du dressage et de l'entretien des bœufs de labour des paysans. Peu avant le coucher du soleil, je repris, harassé, le chemin de l'agglomération ne songeant qu'à un bain, lorsque, devant la Pharmacie populaire, je croisai une

jeune fille dont le visage et la l'allure retinrent mes regards. J'interrogeai le chauffeur de ma Jeep :

– Qui est-ce… ?

– C'est Ayissé, une des filles de l'imam.

Je ne suis pas un coureur de jupons. Fiancé dans mon adolescence à une de mes cousines, je l'ai épousée à mon retour au pays et elle m'a déjà donné trois fils. L'an dernier, me rendant dans la Quatrième Région pour diriger « l'Opération Riz », j'en ai profité pour visiter une branche de la famille de ma mère. À mon départ, afin de m'honorer, elle m'a offert une jeune fille, que je n'ai pas pu refuser. Avec l'assentiment de ma femme, je l'ai épousée. Elle est à présent enceinte. Je m'estime comblé. Toute la nuit, cependant, la pensée d'Ayissé me hanta. Comment l'approcher ? Une fille d'imam n'est pas une vulgaire créature que l'on peut séduire avec quelques billets de banque et une pièce de percale. Alors ?

J'imaginai donc de rendre visite à son père sous prétexte de parler religion avec lui. M'étant renseigné, j'appris que c'était un véritable Sage, un peu fanatique, fort versé dans la connaissance des Livres saints et dont la réputation s'étendait bien au-delà de T. En particulier, il recevait des Noirs américains qui traversaient la mer pour replanter racines et s'enquérir de notre Foi. Je le trouvai dans la première cour de sa maison au flanc de la mosquée dont elle avait la couleur. C'était un vieillard décharné, parfaite incarnation de l'ascète, dans son boubou de basin riche. Il posa sur moi son regard pénétrant, chargé curieusement de peu d'aménité.

– Est-ce toi, Ismaëla ? Nos paysans t'ont surnommé « Maître des Énergies ». Sais-tu que ce nom ne peut convenir qu'à Dieu… ?

J'aurais pu rétorquer que je m'enorgueillissais en effet de la confiance des paysans et qu'on ne saurait me blâmer de tenter de leur faire comprendre qu'ils pouvaient prendre en main leurs destinées, la misère, la sécheresse et la faim n'étant pas les signes de la volonté de Dieu, mais trop souvent le résultat d'une mauvaise utilisation des ressources naturelles.

Cependant je n'étais pas venu pour une discussion de cet ordre et je répondis simplement :

– Bénis-moi, père, homme de Dieu ! Je ne suis que ton enfant !

Après avoir prononcé les paroles rituelles, le vieil imam se lança dans un discours assez oiseux sur les bouleversements que nous introduisions dans les structures paysannes traditionnelles et je me demandais combien de temps je pourrais supporter ce bavardage quand Ayissé apparut dans la cour. Elle apportait cette boisson de lait au gingembre que l'on offre aux visiteurs et, tandis qu'elle s'agenouillait devant son père, je m'enivrai de sa beauté :

Gazelle aux attaches célestes

Les perles sont étoiles sur la nuit de ta peau…

Les mots du poète me remontèrent aux lèvres, L'imam me fixait du même œil, à la fois sévère et secrètement ironique. Quand Ayissé se fut retirée, il me dit :

– Puisque tu restes encore quelques semaines avec nous, tu pourras assister au mariage de ma fille avec le capitaine général des forces armées…

– Le mariage… ?

– Hé oui ! De nos jours, les enfants, même les filles, n'en font qu'à leur tête ! Ayissé est venue me faire part de sa décision et je n'ai pu que m'incliner…

Le capitaine général des forces armées ! Ici, il convient de dire que, dans un régime militaire comme le nôtre, l'armée est haïe avec son alliée, la police. Ces deux corps jouissent de privilèges abusifs, se placent au-dessus des lois qu'ils font et défont, oppriment les paysans, humilient les intellectuels quand ils ne parviennent pas à les asservir. Que cet imam qui incarnait le dernier refuge de la spiritualité accorde la main de sa fille au représentant d'un pouvoir laïc, corrompu et jouisseur, me confondait. Je n'en dormis pas de la nuit.

Au matin, je me fis conduire à l'état-major des forces armées de la région, imposante construction de pierres ocre face au gouvernorat. Un secrétaire m'informa que le capitaine

général était absent pour l'instant. Je regardais par la fenêtre et je vis dans une cour, debout au soleil, des hommes et quelques femmes, d'âge divers, portant sur les traits la même expression de désespoir. J'interrogeai le secrétaire :

– Qui sont-ils ?

– Des paysans…

– Que font-ils là ?

– Eh bien, ils attendent le capitaine général et, croyez-moi, ils vont passer un mauvais quart d'heure ! Certains n'ont pas payé l'impôt. D'autres n'ont pas livré aux coopératives leur quota de céréales. D'autres encore ont essayé de faire de la contrebande avec les pays voisins…

Je bondis.

– Savez-vous les difficultés que ces malheureux ont à survivre avec leurs familles et vous osez les maltraiter… ?

Comme je parlais, un homme entra. Beau, cela n'est pas niable, mais d'une beauté qui me parut brutale, une courte barbe soignée lui couvrant les joues, les lèvres violacées, fortes et sensuelles, les yeux abrités par d'énormes lunettes noires. Bref, un vrai Tonton Macoute ! Il s'avança vers moi et fit d'une voix étonnamment agréable :

– Enfin, Homonyme ! j'attendais votre visite…

Homonyme ! La pensée que cet homme que je haïssais déjà portait le même prénom que moi me parut un tour détestable du destin. Je contins ma colère et le suivis dans son bureau. Il détacha son ceinturon et posa son revolver sur le bureau.

– Je suis surpris, Homonyme, que vous ne soyez pas venu vous présenter plus tôt devant moi…

– Pourquoi devrais-je le faire ? Le gouverneur est au courant de ma mission…

– Ne savez-vous pas que je suis au-dessus du gouverneur ? Mais je ne veux pas me quereller avec vous. Buvons plutôt. Une boisson d'hommes. Car je sais que vous ne faites pas partie de la clique des dévots…

Là-dessus, il ouvrit un placard, en tira deux verres et une bouteille de Chivas, puis prit de la glace dans un petit frigidaire mural.

– On the rocks, comme disent les Anglais…

Je trinquai avec lui.

J'aurais dû fuir un homme qui incarnait tout ce que je méprise. Ou alors lui dire ce que je pensais du régime qu'il servait. Je n'en fis rien, car derrière lui, se profilait Ayissé. Je l'imaginais dans ses bras. Cela m'était intolérable et, dévoré de jalousie, je m'attachai dès lors aux pas de mon homonyme. Nous devînmes inséparables. Tout ce que j'apprenais de lui, de ses liens étroits avec le pouvoir, de sa cruauté envers les paysans, des pots-de-vin qu'il exigeait des commerçants de la ville, des trafics et du marché noir auquel il se livrait en profitant de ses fonctions, loin de m'éloigner, me rapprochait de lui en me fascinant. Comment imaginer une relation amoureuse, physique entre ce soudard et une jeune fille que je croyais vertueuse, pétrie des préceptes de notre Foi ? Un soir, je n'y tins plus, j'interrogeai Ismaëla :

– Je pourrais me vexer, Homonyme ! Vous ne m'avez jamais parlé de votre prochain mariage, j'en ai eu vent par des tiers…

Il était près de minuit. Nous étions tous deux largement saouls. Néanmoins, il remplit encore son verre et le mien et murmura :

– C'est que je ne crois pas encore à ce bonheur. J'ai peur, en vous parlant, de le détruire…

– Voilà une attitude qui ne vous convient guère ! Je ne vous reconnais pas… !

– Vous croyez me connaître ? Vous savez bien pourtant qu'il existe dans le cœur de tout homme des zones auxquelles l'ami le plus cher n'a pas accès… ?

Il ne me fallut pas moins d'une semaine pour tirer du capitaine général l'histoire de ses fiançailles avec Ayissé.

Trois ans auparavant, alors qu'il venait d'être affecté à T., il avait fait la connaissance d'Ayissé et comme moi, comme tant d'autres, il en était tombé amoureux. Quand par l'intermédiaire du gouverneur, il avait fait approcher l'imam, ce dernier lui avait signifié nettement que sa fille ne serait jamais à lui.

Il s'était incliné. Sur ces entrefaites, un Noir américain était arrivé de Californie pour participer à un programme de développement rural.

– Comprenez-moi bien, me dit Ismaëla. Je sais qu'il existe aux USA des musulmans aussi pieux, convaincus et honnêtes qu'on peut le souhaiter. Je sais que certains d'entre eux accomplissent un travail remarquable dans les prisons, auprès des drogués, des prostituées, des déshérités et essaient de rendre leur dignité à nos frères ! Mais celui-là, j'ai vu tout de suite que ce n'était que fausse monnaie, roupie sans valeur, poudre aux yeux. Très vite, il a feint de suivre les cours de l'imam. Il s'est fait baptiser et a changé en grande pompe son nom de Lewis en Ahmed. Il faisait les cinq prières avec ostentation et parlait de se rendre à La Mecque. L'imam, complètement abusé, le recevait dans sa maison. Moi seul, moi seul, je voyais clair dans son jeu. Cet homme ne désirait qu'une chose : réussir là où j'avais échoué, posséder ce joyau sublime, Ayissé. Un jour, j'appris la date de leurs noces. Je souhaitai mourir. J'écrivis à mon oncle qui est, vous le savez, le ministre de l'Intérieur, et membre du bureau politique, pour lui demander de me faire obtenir une ambassade à l'étranger. Puis, je déchirai ma lettre, car je sentais que l'histoire d'Ayissé et d'Ahmed n'était pas terminée, que se préparait un épilogue monstrueux où j'aurais un rôle à jouer. Quelques semaines avant la date fixée pour le mariage, Ahmed s'envola pour la Californie. Il devait, disait-il, assister à un colloque pour « l'Unification des différents courants musulmans en Amérique ». Vous devinez la suite, n'est-ce pas ? Il ne revint jamais…

À cet endroit du récit, le capitaine général pleura et se servit à nouveau une solide rasade de Chivas.

– Le mois dernier, je revenais de Z. On m'avait signalé que le chef de ce village avait prononcé des injures à l'égard du Président et refusé de livrer son riz à la coopérative régionale. Croyez-moi, après quelques bons coups de cravache sur la plante des pieds, il n'en menait pas large ! En prime, pour le punir, j'avais permis à mes hommes de se distraire avec ses femmes !

À ce souvenir, le capitaine général se mit à rire, puis il redevint grave.

– J'allais un peu somnolent dans ma Jeep, quand près d'un puits, je vis un groupe de paysans qui retenait tant bien que mal une femme gesticulant, hurlant, une folle. « Qu'est-ce qui se passe ? criai-je.

– Patron, elle veut se jeter dans le puits. »

Je descendis de voiture. À la lueur des torches, je reconnus Ayissé…

– Ayissé !

– Oui… Elle était enceinte de trois mois et, fille d'imam, ne pouvait se résoudre à donner naissance à un bâtard. Qu'auriez-vous fait à ma place ?

– Je ne sais pas, Homonyme, je ne sais pas !

– Eh bien, je l'ai ramenée chez moi. C'était la première fois que je la tenais dans mes bras. Je l'ai bercée, apaisée, endormie. Puis je l'ai suppliée de m'épouser. Je serai père de cet enfant, et meilleur père que moi, il n'y en aura jamais, je le jure.

Après cette confession, rentrant chez moi, on s'imagine sans peine dans quel trouble je trouvai ma cour pleine de paysans en colère. Comme ils n'avaient pu payer ni l'impôt ni les traites de leur matériel agricole, les hommes du capitaine général étaient venus saisir leurs charrues, leurs bœufs de labour et, en outre, arrêter une dizaine d'entre eux, considérés comme meneurs. Ils venaient me demander de les aider à se défendre. Moi qui connaissais leur misère et les conditions de leur vie, moi qui travaillais auprès d'eux et, en même temps, étais instruit, un homme du nouvel ordre, n'étais-je pas bien

placé pour parler en leur nom et tenir tête au capitaine général ? Ils levaient vers moi leurs visages émaciés aux yeux creux, aux peaux desséchées et luisantes de malnutrition. Ils m'imploraient. Mais je ne pouvais plus rien pour eux. Après avoir bredouillé quelques vagues promesses, je les invitai à se disperser. Puisque le capitaine général avait couvert la honte d'Ayissé, pouvais-je lui causer du tort ? Je sacrifiai sans hésiter les intérêts d'un peuple à ceux d'une femme. Qui est plus méprisable du capitaine général ou de moi ? Qui jugera-t-on avec plus de sévérité quand on saura que, dès le lendemain, j'avertis le capitaine de cette colère paysanne qui s'amassait, l'aidant ainsi à prendre des mesures punitives ?

Douze jours plus tard, les noces d'Ayissé et du capitaine général furent célébrées à T. Je n'eus pas le cœur d'y assister et je rentrai à la capitale où ma seconde femme venait de donner naissance à une fille. Ma première fille : Ayissé…

Les années passèrent.

Sans jamais perdre le souvenir d'Ayissé, je ne pensais plus à cette histoire. À la fin de la dernière saison sèche, je revenais d'un séjour dans la Sixième Région. Découragé. Car j'avais été le témoin de trop de souffrances. Je me demandais si un jour, face à l'indifférence du monde industrialisé, nous arriverions à nourrir nos populations. Avec mon équipe, je décidai de passer la nuit dans la petite agglomération de R. On y enterrait un mort. Nous apprîmes que c'était le chef de village, qui, incapable de rembourser les prêts consentis par l'État pour l'ensemencement des casiers rizicoles et l'installation d'une pompe à eau, avait été convoqué par le commandant en chef des forces armées de la région et sévèrement battu. Plus qu'aux mauvais traitements, cet homme, qui se vantait d'être apparenté au Prophète, n'avait pas résisté à l'humiliation. Je regardai le misérable tas de chair et d'os sous le linceul blanc, tout ce qui restait d'un homme noble, et la rage m'envahit. Je sautai au volant de ma Jeep et parcourus à un train d'enfer les cinquante kilomètres qui nous séparaient du chef-lieu de la région.

J'arrivai dans une ville en liesse. On y fêtait la promotion du commandant en chef des forces armées au poste de ministre

d'État chargé de l'Encadrement rural. Des ampoules multicolores étaient accrochées aux rôniers. Des haut-parleurs déversaient de la musique reggae et jamais la voix de Bob Marley ne me parut plus sacrilège. J'entrai en trombe dans la résidence du commandant, il n'était pas chez lui. On me pria de l'attendre. Je m'installai dans un salon richement meublé à la marocaine, avec poufs, divans et tapis de haute laine, ma colère augmentant encore à la vue de ce luxe. Au bout d'un instant, une femme apparut. Mon sang se glaça dans mes veines. Ayissé, un peu alourdie par les maternités, mais toujours d'une captivante beauté. Elle me sourit.

– Quand j'ai su que c'était vous, je n'ai pu m'empêcher de venir vous saluer. Ismaëla me parle chaque jour de vous. Comme il sera heureux !

Je m'aperçus que c'était la première fois que j'entendais le son de sa voix, que je me tenais si près d'elle, respirant son parfum. Je perdis la tête et tombai à ses genoux…

– Ayissé, Ayissé, es-tu heureuse ? Si tu l'es, si tu l'es… ?

– Si je le suis ! Parfois mon bonheur m'effraie après toutes les épreuves que j'ai traversées. J'ai épousé un être fin, sensible et généreux qui ne vit que pour moi et pour nos enfants. Quatre à présent…

Était-elle au courant des activités de son mari ? De la réputation qui s'attachait à son nom ? Des raisons de son ascension ? Comment parvenait-elle à concilier l'image du parfait époux et du vil militaire ? De l'amant et du bourreau ? J'allais l'interroger peut-être, quand la porte s'ouvrit. Ismaëla.

– Frère et Homonyme, s'exclama-t-il, c'est Dieu qui t'amène en cette heure de joie et de fierté pour les miens ! As-tu appris ma nomination ?

Il m'ouvrit les bras. Nous nous donnâmes l'accolade. Oui, j'embrassai cet assassin. Je ne lui parlai pas du chef de village que j'avais vu porter en terre. Au contraire. Je passai plusieurs nuits sous son toit. Quand, chargé des présents de l'amitié, je repris le chemin de la capitale, ce fut avec la promesse de l'y retrouver pour y reprendre nos relations.

1. *Soleil éclaté*. Mélange offert à Aimé Césaire, sous la direction de Jacqueline Leiner, Tübingen, Allemagne.

La châtaigne et le fruit à pain[1]

J’ai connu mon père quand j’avais dix ans.

Ma mère n’avait jamais prononcé son nom devant moi et j’avais bien fini par croire que ma vie était née de sa seule inflexible volonté. Ma mère marchait à pas rigides dans le droit chemin de la vie. Apparemment, elle ne s’en était écartée qu’une seule fois pour suivre cet homme sans visage, mon père, qui tout de même avait su l’enjôler avant de la rendre au devoir et à la religion. C’était une grande femme qui me paraissait sans beauté tant elle était sévère. Le front rétréci sous un madras violet et blanc. La poitrine effacée dans une robe noire sans pinces. Les pieds chaussés de tennis soigneusement passés au blanc d’Espagne. Elle était lingère à l’hôpital de Capesterre, Marie-Galante, et chaque matin, elle se levait à quatre heures pour ranger sa case, cuisiner, laver, repasser, que sais-je encore. À sept heures moins vingt, elle ouvrait les grosses portes après avoir enflé la voix :

– Sandra, je suis partie, hein !

Vingt minutes plus tard, Voisine Sandra donnait du poing dans la cloison et hurlait :

– Étiennise ! Debout !

Sans tarder, je m’asseyais sur le matelas que chaque soir j’étendais au flanc du lit de mahogany de ma mère et je contemplais le visage morose de la journée. Lundi, mardi, mercredi, vendredi, samedi se ressemblaient comme des gouttes d’eau. Jeudi et dimanche étaient différents, avec le catéchisme et la messe des enfants.

Quand j’eus dix ans donc, ma mère cassa sa haute taille et s’assit en face de moi.

– Ton père est un chien qui mourra comme un chien dans l’ordure de sa vie. Mais voilà que tu dois rentrer au lycée de Pointe-à-Pitre. Je n’ai pas assez d’argent pour te mettre en pensionnaire. D’ailleurs chez qui ? Alors il faut bien que je m’adresse à lui.

J’apprenais du même coup, et que j’avais été admise au concours d’entrée en sixième, et que j’allais quitter mon îlot cul-de-sac, et que j’allais vivre loin de ma mère. J’en éprouvai un bonheur si suffocant que d’abord je ne pus rien dire. Puis je balbutiai d’un ton que je parvins à rendre chagrin :

– Tu resteras toute seule ici ?

Ma mère me lança un regard qui signifiait qu’elle ne se payait pas de mes mots.

Je sais aujourd’hui pourquoi je croyais haïr ma mère. Parce qu’elle était seule.

Jamais un pesant corps d’homme dans sa couche aux draps tirés comme ceux d’une première communiante. Jamais un gras rire d’homme dans le gris de ses sereins. Jamais un bon goumé dans les devant-jour ! Nos voisines, en sanglotant, exhibaient des bleus, des bosses, des lèvres fendues qui parlaient de douleurs et de voluptés. Elle, tenait la main de sainte Thérèse de Lisieux et de Bernadette Soubirous.

En ce temps-là – je parle de la fin des années cinquante –, je ne sais trop combien d’âmes comptait le bourg de Capesterre. Tout m’y paraissait somnoler. Les maîtres qui nous faisaient réciter : « La Loire prend sa source au mont Gerbier-de-Jonc… ». Les prêtres qui nous faisaient ânonner : « Un seul Dieu en trois personnes distinctes… ». Et le garde qui battait à son de caisse : « Avis à la population… »

Il n’y avait que la mer, femme démente aux yeux d’améthyste, qui par endroits bondissait par-dessus les rochers et tentait de prendre bêtes et gens à la gorge.

Trois fois la semaine, un bateau que l’on prenait à Grand-Bourg reliait Marie-Galante à la Guadeloupe proprement dite. On y chargeait des porcelets noirs, de la volaille, des cabris et des jerricanes de rhum à 55 degrés, des matrones fessues et des enfants en pleurs. Un matin de fin septembre, ma mère me traça une croix sur le front, m’embrassa sèchement et me confia au capitaine avec mon maigre bagage. Nous eûmes à peine quitté la jetée sur laquelle la foule rapetissait que ma félicité fit place à un sentiment de panique. La mer s’ouvrait comme la gueule d’un monstre, enragé à nous avaler. Nous

étions aspirés vers ce gouffre, puis rejetés, vomis avec dégoût avant d'être entraînés à nouveau. Le manège dura deux heures et demie. Des femmes, le rosaire à la main, priaient la Vierge Marie. Enfin nous entrâmes dans une darse violette au fond de laquelle riait Pointe-à-Pitre.

Je fus trois jours sans voir mon père qui se trouvait « pour affaires » à la Martinique. En son absence, je me familiarisai avec ma belle-mère, une petite femme couverte de bijoux inflexible, et ma demi-sœur, presque blonde, en jupe plissée soleil qui m'ignora superbement.

Quand il s'adossa à la porte du réduit qui m'avait été assigné au galetas, il me sembla que le soleil se levait sur ma vie. C'était un mulâtre assez foncé dont les cheveux bouclés commençaient à grisonner et dont un réseau de rides entourait les yeux gris foncé. Il rit de toutes ses dents étincelantes :

– Quelle sacrée négresse tout de même, ta mère ! Elle ne m'a même pas informé de ta naissance et voilà que, de but en blanc, elle m'écrit pour me mettre « en face de mes responsabilités » ! Mais je ne peux me dédire, tu es mon portrait craché !

Je fus infiniment flattée de ressembler à un si beau monsieur ! Étienne Bellot, mon père, appartenait à une excellente famille. Son père avait été notaire. Son frère aîné avait repris la charge paternelle tandis que sa sœur se mariait à un juge de paix. À vingt ans, alors qu'il était recalé à la première partie du baccalauréat pour la quatrième fois, il avait eu l'excellente idée de faire un enfant à Larissa Valère, fille unique du grand quincaillier de la place du Marché. On l'avait donc marié en grande pompe à la cathédrale Saint-Pierre-et-Saint-Paul, quatre mois avant la naissance de sa fille, puis on l'avait assigné au remplacement de son beau-père qui se faisait vieux. Cela ne dura pas bien longtemps ! On s'aperçut que la recette journalière pourtant importante de la quincaillerie filait chez les hommes avec qui il avait perdu aux cartes dans les bars du Carénage, chez les femmes avec qui il avait fait

l'amour un peu partout et chez les tapeurs professionnels. Larissa avait donc pris sa place à la caisse, définitivement.

Je n'étais pas la seule bâtarde d'Étienne, même si j'étais la seule à demeure. Loin de là ! Le dimanche, après la messe des enfants, c'était un flot de garçons et de filles de tous âges et de toutes couleurs qui venaient saluer leur géniteur et recevoir de la main de Larissa un billet de dix francs craquant neuf qu'elle tirait d'une boîte réservée à cet effet. Le flot s'interrompait à l'heure du déjeuner et de la sieste pour reprendre plus tumultueux dès quatre heures de l'après-midi et ne tarir qu'à l'entrée de la nuit. Mon père, qui, le dimanche, jour du Seigneur, ne quittait pas son lit, n'entrebâillait même pas la porte de sa chambre pour faire don d'un sourire ou d'une caresse.

En fait, il n'y avait de place dans son cœur que pour Jessica, ma demi-sœur qui levait rarement son œil gris, tellement pareil à celui de notre père, de ses romans à quatre sous. Je ne tardai pas à apprendre que la méchanceté d'une maîtresse d'Étienne avait frappé Larissa d'un mal mystérieux qui lui avait fait mettre en terre deux autres enfants légitimes – deux garçons, ceux-là – et que Jessica était le bien le plus précieux du couple.

Larissa avait dû être très belle. À présent fanée sur pied, elle gardait des yeux couleur de fougère derrière ses lunettes et des dents de perle que ses sourires montraient rarement. Elle ne sortait de sa maison que pour s'asseoir, dos bien droit, derrière la caisse de la quincaillerie ou pour se rendre à confesse et à la messe. Levée à quatre heures comme ma mère, Larissa, qui employait trois servantes, ne laissait à personne le soin de repasser les complets de drill de son homme, ses chemises, ses sous-vêtements, ses chaussettes. Elle cirait elle-même ses chaussures. Faisait couler son café. Lui servait son petit déjeuner, seul repas qu'il prenait à heure régulière. Car, tout le jour, il ne faisait qu'apparaître et disparaître. Son couvert demeurait mis des heures durant, la glace fondant en eau dans le petit seau qui flanquait son verre et les mouches s'y noyant de désespoir. Quand il était là, quelqu'un l'attendait dans le salon, sur le trottoir, au volant d'une voiture, et il se hâtait vers de mystérieux rendez-vous dont il revenait tard

dans la nuit, butant toujours sur la cinquième marche de l'escalier qui menait au premier étage. Je ne sais trop comment naquit son intérêt pour moi. Pendant des semaines, il ne me regarda guère, trouvant naturel que je sois traitée à peine mieux qu'une servante, vêtue des vieilles robes de Jessica, chaussée de ses vieilles sandalettes, étudiant dans ses vieux livres souvent réduits en morue. Le dimanche, quand elle faisait la distribution aux bâtards, Larissa me donnait deux billets de dix francs et j'allais au cinéma-théâtre « La Renaissance » pour voir les films américains en Technicolor.

Un jour j'étais assise dans la cour et j'étudiais une récitation. Je me souviens que c'était un poème d'Émile Verhaeren.

Le bois brûlé se fendillait en braises rouges
Et deux par deux, du bout d'une planche, les gouges
Dans le ventre des fours engouffraient les pains mous.

Il surgit à côté de moi dans une chaude odeur de rhum, de cigarette et d'eau de Cologne Jean-Marie Farina et m'arracha le livre des mains :

– Tonnerre de Dieu ! Les couillonnades que ces gens-là vous apprennent ! Tu y comprends quelque chose ?

Je fis non de la tête.

– Attends, attends ! J'ai ce qu'il te faut !

Il s'engouffra à l'intérieur de la maison, arrêtant Larissa qui déjà s'affairait :

– Non, chérie doudou ! Je n'ai pas le temps de manger.

Puis il revint, brandissant un mince ouvrage :

– Tiens, lis plutôt cela !

Larissa intervint et fermement le lui prit des mains :

– Étienne ! Ne mets pas tes bêtises dans la tête de cette enfant-là !

En fait, je ne sus jamais quelle lecture mon père me proposait, mais mystérieusement, de ce jour, la communication fut établie entre nous. Il prit l'habitude de s'attarder dans la

salle à manger près du coin de table où je faisais mes devoirs et de feuilleter mes livres, commentant :

– Les Alpes ! Qu'est-ce qu'ils ont à vous parler du massif montagneux des Alpes ? Est-ce que tu sais seulement comment s'appellent les montagnes de ce pays, le nôtre ?

– Il y a la Soufrière !…

– Bon, jeudi prochain, je t'emmènerai en excursion à la Soufrière. Nous partirons au pipirite chantant. J'emmènerai aussi Jessica. Elle en a besoin, avec ses Delly et ses Max du Veuzit ! Larissa, tu nous prépareras un panier.

Larissa ne prit même pas la peine de répondre et continua de vérifier les comptes de sa cuisinière.

– Un bouquet à soupe. Un paquet de cives. Une boîte de clous de girofle…

Je n'en veux pas à mon père de ses promesses non tenues, de ses rendez-vous manqués. En général, il dormait à poings fermés quand nous devions partir dans le devant-jour. Ou ne rentrait pas avant minuit quand nous devions sortir dans le serein.

Non, je ne lui en veux pas.

Sans lui, je n'aurais jamais rêvé, imaginé, espéré.

Sans lui, je n'aurais jamais su que les mangues poussent aux manguiers, les quenettes aux quenettiers et les tamarins aux tamariniers des Indes pour la plus grande saveur de nos bouches. Je n'aurais jamais vu que le ciel est tantôt bleu pâle comme l'œil d'un nouveau-né d'Europe, vert sombre comme le dos d'un iguane ou noir comme la noirceur de minuit, et compris que la mer fait l'amour avec lui. Je n'aurais jamais goûté aux pommes-roses de la rivière après le bain.

Il ne me fit sortir réellement qu'une seule fois. Un samedi après-midi, Larissa et Jessica étaient allées visiter de la famille et je devisais misérablement avec une servante aussi esseulée que moi-même dans cette vieille maison de bois où les esprits n'attendaient que la nuit pour troubler notre sommeil. Mon père entra en trombe et me dévisagea avec surprise :

– Tu es toute seule ?

– Oui ! Bonne Amie Larissa et Jessica sont parties à Saint-Claude.

– Viens avec moi.

Une femme l'attendait de l'autre côté de la place de la Victoire. Une négresse noire à la bouche barbouillée de rouge écarlate, des créoles dansant à ses oreilles. Elle s'étonna :

– À qui cette enfant-là ?

– C'est à moi.

Elle eut un soupir :

– Larissa fait des jeux, quand même. C'est pas acheter deux mètres d'indienne qui la tuerait ! Tu as vu comment elle est fagotée ?

Mon père me regarda et me vit peut-être pour la première fois avec mes oripeaux de Cendrillon. Il fit, perplexe :

– C'est vrai, ça ! Si on lui achetait une robe Chez Samyde ?

Ils m'achetèrent une robe de taffetas saumon à trois volants qui jurait avec mes tennis qu'ils ne songèrent pas à changer. Tout en marchant, la femme défit les quatre nattes, graissées à l'huile de carapate et tellement serrées qu'elles me tiraient la peau du front, et disposa mes cheveux en gousses de vanille. Ainsi transformée, je pris place dans l'auto-char « Marie, mère de tous les saints » qui s'ébranla vers Sainte-Rose.

On mariait Sabrina, enceinte des œuvres de Dieudonné, maître-voilier. Mais le curé, bon diable, fermant les yeux sur la montagne de vérité de l'épousée, acceptait de donner la bénédiction nuptiale.

La noce avait lieu dans une vaste maison, ceinturée d'une galerie et posée avec désinvolture dans un fouillis de bougainvillées et d'alamanders à quelques mètres de la mer qui paradait tout le jour sous le soleil. Une table longue de plusieurs mètres était dressée sous un auvent de palmes de cocotier tressées piqué çà et là de petits bouquets rouge et

jaune. Dans chaque assiette, les femmes déposaient des monceaux de boudin, large de deux doigts, assortis de tranches d'avocat. Déjà un orchestre s'était installé sous un arbre et la flûte des mornes répondait au ti-bwa et au gwo-ka. Je ne me mêlai pas à la troupe des enfants car leurs jeux me paraissaient bien fades. Je préférai brûler mes oreilles aux conversations des grandes personnes dont je devinais sans les comprendre toutes les grivoiseries. C'est ainsi que je me retrouvai à côté de mon père volubile, illuminé de rhum :

– On n'a pas deux vies, Étiennise ! En bas, sous la terre, il n'y a pas de chevaux de bois et le manège ne tourne plus. On est tout seul, serré dans son cercueil, et les vers font bombance. Alors tout le temps que le cœur bat, il faut en profiter. N'écoute pas ceux qui te disent : « Aïe, la vie, c'est une scélérate. C'est une femme folle qui ne connaît ni rime ni raison. Elle frappe à droite, elle frappe à gauche, et la seule vérité c'est la douleur. » Moi je te dis que cette femme-là…

Malheureusement quelqu'un nous sépara et je ne sus jamais la fin de l'histoire. Quand mon père revint auprès de moi, il avait la tête à autre chose et m'entreprit :

– Mes parents me répétaient : « Nous sommes des mulâtres. Nous ne devons pas fréquenter les nègres. » Je n'ai jamais compris cela. Laisse-moi te dire, mes meilleurs amis sont des nègres. La première femme avec laquelle j'ai fait l'amour, c'était une négresse. Quel morceau ! Ah ! quel morceau ! Quand elle écartait ses cuisses, elle m'engloutissait ! C'est comme ta mère ! Quel beau morceau ! Mme Delépine l'avait recommandée à Larissa comme repasseuse, car elle faisait merveille avec ses carreaux. Et pas seulement avec eux, crois-moi ! Malheureusement, elle était sérieuse. Le père Lebris lui avait rempli la tête avec toutes sortes de bêtises sur Marie et la virginité. Elle dormait au galetas. L'après-midi où je suis tombé sur elle comme la misère sur le pauvre homme, elle lisait l'*Imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. Fallait l'entendre me supplier : « Laissez-moi. Dieu vouspunira, monsieur Étienne. Laissez-moi ! » Tu parles si je l'ai laissée…

Et moi, au lieu de me révolter devant le calvaire de ma pauvre mère, violentée sinon violée, je ris grassement. Je ris lâchement.

– À chaque fois, c'était la croix et la bannière. Moi, je suis sûr qu'elle faisait sa comédie et qu'elle aimait ça autant que moi. Et puis, un beau matin, elle a disparu. Sans un mot d'explication. Sans même demander son mois. Larissa était en colère…

Encore un crime à ajouter à ma liste. Je n'eus pas un mouvement de pitié pour ma mère. Sa découverte terrifiée. Sa honte. Sa fuite vers l'îlot natal. Le deuil de sa famille. La médisance des voisins. Et ce gestepathétique pour couvrir ma bâtardise : Étiennise, filled'Étienne.

Quand nous rentrâmes le dimanche aux environs de trois heures de l'après-midi, Larissa, qui n'avait jamais levé la main sur moi, me battit comme plâtre sous prétexte que j'avais perdu ma bonne robe d'école. Je sais que ce qui l'enrageait, c'était cette intimité croissante avec mon père.

Ma mère ne s'y trompa pas. À peine eus-je mis le pied sur la jetée où elle m'attendait qu'elle m'enveloppa d'un regard lourd et laissa tomber :

– Tu es bien sa fille à présent !

Je ne répondis pas. Je passai les vacances de Noël, barricadée derrière ce silence hostile que j'élevais entre nous et dont je ne compris que trop tard, bien trop tard, la cruauté.

Je ne mesurais pas à quel point elle en souffrait. Je ne voyais pas se détériorer les grands traits rigides de son visage. Je ne faisais pas attention à son souffle rauque, retenant sa peine. Ses nuits étaient secouées de cauchemars. Au matin, elle s'abîmait dans les prières.

L'intimité avec mon père prit bientôt un tour que je n'attendais pas mais auquel, évidemment, je n'osai me soustraire.

Il me chargea de remettre des petits mots à toutes les élèves du lycée qui lui avaient enflammé le sang.

– Donne ça pour moi à cette petite chabine de quatrième C.

– À cette grande câpresse de seconde A.

Bientôt ce fut un véritable commerce de billets doux. Car on ne saurait imaginer combien ces jeunes filles de bonne famille que l'on voyait le dimanche à l'église, gardées à droite par leur père, à gauche par leurs frères et leur mère, et trébuchant de béatitude au retour de la sainte table, étaient prêtes à écouter les propositions déshonnêtes d'un homme marié dont la réputation n'était plus à faire.

Je mis au point une technique hardie. Je m'approchais de la proie convoitée alors qu'elle bavardait avec ses camarades dans la cour de l'école. Je me plantais devant elle et lui tendais sans rien dire le feuillet plié en quatre. Un peu surprise, mais sans méfiance, elle me le prenait des mains, l'ouvrait, commençait à le lire et alors là, rougissait aussi violemment que la couleur de sa peau le lui permettait. C'est que mon père n'y allait pas de main morte :

« Ma chérie adorée,

« Je vous ai vue sur la place de la Victoire et depuis je suis fou… Si vous ne voulez pas avoir un mort sur la conscience, asseyez-vous demain à dix-sept heures sur le deuxième banc de l'allée des Veuves. Je vous y attendrai avec un dahlia rouge à la boutonnière…

« J'attends une réponse que j'espère favorable ! »

L'effet d'une telle épître était radical. Avant la fin des classes, la victime me remettait un feuillet plié qui acceptait le rendez-vous.

Alors que j'étais en quatrième, entra au lycée Marie-Madeleine Savigny. Elle arrivait de Dakar où son père avait été magistrat et gardait de son enfance africaine une langueur aristocratique. Elle appelait les sandalettes des « samaras » et les servantes de sa mère, des « boyesses ». Tous les hommes

valides de Pointe-à-Pitre brûlèrent pour elle, et mon père plus fort que tous les autres.

Quand je lui apportai le traditionnel billet doux, elle le parcourut de son regard noisette et sans hésiter, elle le déchira et en répandit les miettes au pied d'un sablier centenaire. Mon père ne se tint pas pour battu. Par mon intermédiaire, il revint à la charge le lendemain et les jours suivants. Au bout de la troisième semaine, la résistance de Marie-Madeleine était intacte tandis que mon père était une véritable loque. Rentré à heure précise, il me guettait du balcon avant de dégringoler l'escalier, fougueux comme un adolescent :

– Alors ?

Je secouais la tête :

– Elle ne veut même plus prendre la lettre de mes mains.

Les traits de son visage s'affaissaient et il redevenait le petit garçon outrageusement gâté qu'il avait été.

Car il avait été le favori de sa mère, de sa grand-mère, des sœurs de son père, des sœurs de sa mère qui le mangeaient de baisers, passaient à tous ses caprices et l'appelaient voluptueusement Ti-mal.

Au mois de juin, Marie-Madeleine créa l'événement en ne se présentant pas à la première partie du baccalauréat. Quelques semaines plus tard, on apprit qu'elle épousait Jean Burin des Rosiers, le quatrième fils d'un grand usinier béké. La stupeur fut à son comble. Quoi ! Un béké épouser une fille de couleur ? Même pas une mulâtresse, avec ça ! Car le père Savigny, bien que magistrat, n'était qu'un vulgaire nègre rouge. Quant à la mère, est-ce que ce n'était pas une chappée-coolie ? Pareille chose ne s'était produite qu'en 1928, l'année du terrible cyclone, quand un Martin Saint-Aurèle avait épousé une négresse. Mais sa famille lui avait tourné le dos et le couple avait vécu dans la misère. Tandis que les Burin des Rosiers ouvraient les bras à leur bru. Le monde marchait sur la tête !

Le calme revenait tout juste dans les esprits quand Marie-Madeleine, qui n'avait plus besoin de se sangler et de se

corseter, laissa apparaître un ventre vieux d'au moins six mois dans ses amples robes de soie fleurie.

Mon père prit part à la curée. Au milieu d'un cercle graveleux, je l'entendis raconter, sans rien tenter pour le démentir, comment il avait goûté au paindoux-sucré de Marie-Madeleine, mais, plus habile que Jean, ne s'était pas laissé pincer la main dans le sac.

Je passai des grandes vacances effroyables à Marie-Galante. Comme j'allais entrer au lycée de la rue Achille-René-Boisneuf et partager les cours de physique et chimie avec les garçons, ma mère se mit en tête de me confectionner une garde-robe. Elle descendit donc à Grand-Bourg où elle acheta avec des mètres et des mètres d'étoffe, des patrons, de la craie tailleur, des ciseaux à crans… Chaque jour, quand elle revenait de l'hôpital, c'était d'interminables séances d'essayage. Je ne pouvais supporter le contact de ses mains tâtonnantes et ses ronchonnements :

– Ça tombe bien de ce côté-là. Pourquoi l'autre ne fait pas la même chose ?

Le dimanche 15 août, je refusai de l'accompagner à la messe avec la robe à godets qu'elle croyait avoir réussie. Elle me tint tête :

– S'il t'adore comme tu crois, pourquoi ne t'habille-t-il pas ?

Car depuis plus de trois ans que je vivais chez mon père, à l'exception des deux petits billets craquants de Larissa, je n'avais jamais vu la couleur de son argent. J'étais condamnée à perpétuité à regarder de loin les livres dans les librairies, les parfums dans les parfumeries et les glaces chez les glaciers.

Chaque fois qu'elle en avait l'occasion, ma mère me faisait parvenir deux ou trois billets crasseux, accompagnés d'un mot toujours le même : « J'espère que tu es en bonne santé. Ton affectionnée maman, Nisida. »

Grâce à cela, je pouvais m'acheter des cahiers, des plumes, et remplir mon encrier d'encre bleu des mers de

Chine.

À la rentrée d'octobre, mon père ne me confia plus de billets doux. Je me sentis tellement frustrée, dépossédée de ma peu reluisante mission de messagère que j'aurais bien attiré son attention sur les jolies poulettes (comme il aimait à les appeler autrefois) qui picoraient en toute impunité dans la cour de l'école. J'eus bientôt la clé du mystère. Il était tombé en amour comme on tombe au fond d'un précipice pour la très jolie femme d'un tailleur portoricain du nom d'Artemio qui avait ouvert son échoppe rue Frébault. Or Lydia était vertueuse. Ou peut-être simplement n'aimait-elle pas mon père. Elle s'ouvrit à son mari de ces assiduités qui l'importunaient et celui-ci, bouillant comme tous les Latinos, décida de donner à l'audacieux une leçon qu'il n'oublierait pas. Il loua les services de trois ou quatre fiers-à-bras, dont un ancien boxeur surnommé Doudou Sugar Robinson. Ceux-ci guettèrent mon père un soir qu'il traversait la place de la Victoire de son grand pas chaloupé et le laissèrent pour mort, au pied d'un flamboyant. Vers minuit, on apporta à Larissa ce corps inerte et ensanglanté. Transfigurée, elle fondit sur son homme enfin à sa merci. Pendant des semaine, ce fut un va-et-vient de tisanes, de cataplasmes, de frictions d'arnica, de sangsues du marigot chargées de pomper le mauvais sang. Quand le médecin tournait les talons, emportant ses sulfamides, arrivait le kimbwazè avec ses racines. Chaque dimanche, après la grand-messe, le curé en profitait pour venir dépeindre à ce pécheur notoire la couleur des flammes de l'enfer.

Mon père ne se remit jamais de cette mésaventure. Dans son zèle, Doudou Sugar Robinson lui avait fracturé l'arcade sourcilière, écrabouillé l'arête nasale, brisé la mâchoire en trois endroits. Tout cela se ressouda très mal et les bonnes gens de Pointe-à-Pitre eurent occasion de hocher la tête :

– Dieu est surprenant ! Un homme qui était si bien de sa personne !

Mais ce fut surtout l'orgueil, le moral qui en prirent un coup. Mon père se vit la risée de tous. Il devint ombrageux,

susceptible. Il se querella avec ses meilleurs amis. Il perdit cet enjouement qui faisait merveille auprès des femmes. Il devint triste, rancunier, pleurnichard.

Quant à moi, avec la cruauté des adolescentes, je me hâtai de me détacher de ce héros qui n'en était plus un, qui traînait les pieds en ressassant ses anciens succès. Je commençai de le réévaluer. Que valait-il exactement ?

J'en étais là de mes réflexions quand j'appris que ma mère avait dû être hospitalisée.

Moins d'un an plus tard elle mourait d'un cancer dont elle avait tu à tous les symptômes.

1. *Voix de filles, voix de pères,* éditions Maren Sell, Paris.

Variation sur un même thème : No woman, no cry[1]

À Morne-Gabriel, on n'aimait pas Létitia.

Oui, elle donnait le bonjour et le bonsoir à tout le monde avec le sourire. Elle connaissait les paroles qu'il faut pour les affligés que le malheur a frappés. Elle ne manquait ni baptêmes ni noces ni veillées. Même, elle possédait certaines recettes infaillibles dont elle n'était pas avare. Ceux qui, rares à vrai dire, fréquentaient sa maison savaient qu'elle parlait peu, écoutait généreusement, coupant court aux médisances et rembarrant fermement les calomnieux.

Elle vivait seule et avait toujours vécu ainsi depuis l'après-midi où elle avait rouvert la porte de ses parents, fermée depuis tellement de temps que certains n'avaient pas souvenir de l'avoir vue autrement. On n'avait jamais surpris aucun homme courbant sa hauteur et tentant de se faire petit pour aller se glisser au secret de son lit. Le seul qui venait chez elle le faisait dans le grand jour, une fois le mois environ, arrivant le vendredi par le Car rapide de Sainte-Fleur et repartant le dimanche avant le serein.

En vérité, il n'y avait rien à redire à la conduite de Létitia. Toutefois, l'eau noire de ses yeux semblait recouvrir des souvenirs peu avouables. Son rire, quand il fusait, sonnait modulé et troublant comme un coup de saxophone. Son corps fortement marqué par l'âge, puisque les gens calculaient qu'elle ne devait pas être loin de ses cinquante ans, parlait d'anciens abandons, d'étreintes et de caresses défuntes que la loi n'avait sûrement pas sanctionnés et que le temps écoulé depuis ne rendait pas moins coupables.

Les femmes ne pouvaient pas la sentir.

Surtout si leurs hommes les laissaient soir après soir face à leurs feuilletons américains et ne rentraient qu'à quelques heures du devant-jour pour ronfler le nez contre le bois de la cloison. Surtout si elles n'avaient plus d'hommes, abandonnées à mi-vie par des champions de dominos ou de dés. Surtout, si elles n'en avaient jamais eu et se voyaient

contraintes et forcées de jouer jour après jour le jeu effrayant de la vertu.

Plus que tout autre, un détail, un petit détail de sa vie, enrageait les gens de Morne-Gabriel. C'était son goût pour les longues promenades solitaires au serein. Elle laissait à ses pieds le village et s'enfonçait dans les hauteurs de Bois-Vert, sa silhouette disparaissant sous l'abri des hauts arbres. Quel plaisir avait-elle à trébucher sur ce sol gras où couraient les serpents nerveux des racines auxquelles s'accrochaient les fougères arborescentes ? Qu'aimait-elle à respirer dans cet air pesant, mouillé, lourd des odeurs de la vie en décomposition ? Quand elle se trouverait en face d'un volan ou d'un lou-garou, elle se demanderait ce qu'elle était allée chercher par là. Mais il serait trop tard.

Cet après-midi-là, Létitia avait poussé jusqu'au hameau de Paquette, une poignée de cases noires flottant sur la mer verte des bananiers, quelques familles de même couleur que leurs cases, dures à la peine, les femmes levées avant les hommes pour donner à manger aux enfants. Elle aimait tout particulièrement ce coin qui butait contre le flanc du volcan, inaccessible derrière ses brouillards comme une prêtresse au fond de sa grotte. Si on lui donnait dos, on faisait face au ciel et à la mer, immensités confondues. Aussi on pouvait se persuader qu'à part ces deux éléments rien n'existait, surtout pas l'île porteuse de tellement de malheureux, et que le monde était à naître. Les gens de Paquette, eux, par contraste, aimaient bien Létitia. Ils le signifiaient en ne lui décochant pas ces regards qu'ils réservaient aux étrangers, même aux employés de la Société bananière qui, saison après saison, venaient peser et enlever leur récolte. Souvent, les enfants s'approchaient d'elle et, sans dégoût, elle mouchait la morve de leur nez et caressait les grains de poivre rouge de leurs cheveux. Des fois même, les femmes lui tendaient avec un semblant de sourire une belle patte de figue-pomme ou quelques poteaux, mûrs à point.

Létitia suivit un sentier qui longeait les bananeraies et, qui après avoir serpenté un instant sous la voûte des malimbés, se clôturait sur un à-pic vertigineux. On apercevait, couvrant les flancs et le fond de la faille, l'impénétrable enchevêtrement

des lianes, des épiphytes et de la ramure des arbres, vieux de plusieurs fois cent ans. Une voix semblait s'élever du ventre de la terre et, à chaque fois, on aurait dit que c'était celle de l'île, terrifiée par les autoroutes, les marinas pour touristes et les hôtels cinq étoiles pressés à sa surface, qui se lamentait aux mille échos.

Comme elle allait s'enfoncer sous les arbres, Létitia devina un ruban de fumée qui s'entortillait autour desfeuilles d'un buisson. À cet endroit, dans le temps, un jeune couple, Lucien et Delphine, avait posé sa masure de tôles et de planches et charbonnait le campêche, fréquent sur ces hauteurs. En même temps, il élevait un bel enfant qui pépiait en regardant les brasiers allumés par ses parents. Hélas, à la suite d'une délation, Lucien avait été arrêté, condamné à passer un an à la geôle. Du coup, Delphine s'était vue forcéede prendre refuge chez une sœur à Grand-Étang. Depuis, la masure était abandonnée. Qui donc l'habitait à présent ?

S'avançant, Létitia vit un homme accroupi, éventant un feu allumé entre les pierres d'un foyer. Tout d'abord, elle ne distingua que la blondeur emmêlée de ses dreadlocks. Puis il releva la tête et elle eut la vision de son visage. Il était jeune. Il aurait pu être ce fils qu'elle avait tellement attendu avant de réaliser que son corps si bon pour faire l'amour n'était pas capable de faire des enfants. Aussi, cette lueur hostile, méchante dans son regard lui fit mal. Comme il se mettait debout, elle s'aperçut qu'il n'était guère habillé. Jambes nues, torse nu. Avec un caleçon en coton à fleurs qui dessinait l'essentiel. Sous ses cheveux emmêlés, il la toisa de la tête aux pieds. Comme si ce qu'il avait devant ses yeux ne l'intéressait en aucune façon, il s'accroupit à nouveau sans même prendre la peine de lui donner un bonjour et se remit à éventer son feu. Qu'est-ce qui la prit ? Suivant du regard les courbes de son dos musclé, elle demanda :

– Ou sé moun ki koté ? Dominic ?

Il se retourna et fit avec un fort accent :

– Woman, je ne parle pas créole. Je suis américain si c'est ça que tu veux savoir.

Là-dessus, il lui tourna le dos. Honteuse d'ellemême, elle décida de ne plus rien dire et reprit sa marche.

Les jours suivants, Létitia ne put penser qu'à celui qu'elle appelait dans le secret de son cœur le « Rasta américain ». D'où est-ce qu'il sortait ? Elle-même, elle avait voyagé à New York comme tout le monde et gardait en mémoire les traditionnelles images pour touristes : la statue de la Liberté, l'Empire State Building.

Pendant qu'elle hachait menu ses cives ou faisait bouillir les racines de son déjeuner, pendant qu'elle mettait son linge à blanchir en festons le long d'une ligne, il surgissait devant elle, encore plus débraillé que l'autre jour, à Paquette. Carrément nu souvent ou un cache-sexe bosselé noué entre les cuisses. Il la suivait dans son lit à l'heure de la sieste sous les draps trempés d'eau marine. Elle le rejoignait au moment du coucher déjà vautré parmi les taies empesées des oreillers et paré pour ce qui allait suivre. Des fois, il passait tout bonnement la nuit à dormir et elle le serrait contre elle comme son petit enfant. D'autres fois, le jour écarquillait ses deux yeux bleus qu'ils étaient encore à suffoquer et à haleter dans le mitan du lit, pareils à des nageurs en perdition.

Ce fut pendant ces jours-là qu'Hugo proposa à Létitia de terminer la vie avec lui. Hugo et Létitia se connaissaient depuis longtemps. Depuis le temps d'enfance. Quand elle restait au Bas de la Source. Avant que son papa, le musicien Aubert Garan, ne parte tenter la chance à Paris avec pour tout bien sa clarinette, sa femme mariée et ses quatre enfants. C'est à l'enterrement d'Aubert, mort prématurément d'une crise cardiaque, qu'ils s'étaient retrouvés une rose à la main de part et d'autre d'une tombe ouverte. Deuils, mariages et naissances les rapprochaient. Ce jour-là, la pluie tombait fine, fine tandis qu'un vent frisquet retroussait les jupes des femmes. À quelques semaines de là, après un bal à la mairie du V^{e}, ils avaient fini dans le même lit à partager le plaisir. De ce côté-là, Hugo ne se défendait pas mal. Il se vantait. À sa connaissance, il n'avait pas laissé de femme insatisfaite. C'est qu'il n'avait pas l'habitude de négresses comme Létitia, jamais

rassasiée, toujours à en demander encore et encore. Après les nuits qu'ils passaient ensemble, il se promettait de ne plus la revoir. Elle lui faisait peur, c'est vrai, avec son sexe vorace. Pourtant, malgré ses résolutions, il se surprenait, l'estomac noué et la bouche sèche, à monter quatre à quatre les escaliers du triste immeuble de la rue Lhomond où elle perchait dans une chambre de bonne. Ils s'étaient perdus de vue quand elle était partie pour l'Afrique chez sa grande sœur, Estrella, mariée à un médecin, un Ivoirien.

Hugo proposa à Létitia de l'épouser aux alentours de minuit alors que, d'un dernier coup de reins, elle l'avait rejeté sans force sur le bord du lit. Elle grogna en épongeant la sueur de son front :

– Nous verrons ça demain, tu veux ?

Mais, le lendemain, il monta furieux dans le Car rapide qui le ramenait à La Pointe parce qu'il n'avait pas pu lui tirer une réponse. Positive ou négative. Est-ce qu'elle se moquait de lui, infirmier-chef à l'hôpital général qui doublait sa bonne paie avec la clientèle à domicile ? Lui qui aurait pu choisir une jeunesse pour donner de la fierté à son âge mûr ? En réalité, Létitia, si elle n'avait rien dit, ne pensait qu'aux paroles d'Hugo qui voulait faire d'elle ce qu'elle n'avait jamais été : une femme honnête avec une bague à son doigt. Elle irait habiter à La Pointe dans la vieille maison de bois qu'Hugo avait héritée de son papa instituteur. Mais à tout instant, sur son visage, sur son corps massif et tailladé par les années, venait se superposer la nudité glorieuse du « Rasta américain ». C'était comme un jeu obscène qui ne s'arrêtait que pour mieux recommencer. Ce qui la torturait davantage, c'est que son désir pour le jeune inconnu la moquait en s'aiguisant d'une exigence maternelle. L'apaiser, fourrer ses seins dans sa bouche goulue, le guider de la main, l'enfouir au fin fond d'elle-même ainsi que le fœtus qu'elle n'avait jamais su porter régénérerait son corps, en la parant de la grâce qui lui manquait. Elle pensa si fort à cela tout au long de la journée qu'elle ne s'aperçut pas que la nuit était tombée et que, savanes, bœufs au piquet et manguiers, Morne-Gabriel nageaient dans la noirceur. Un croissant de lune tremblait à la tête du filao. Elle sortit pour allumer les lumières de la galerie

et alors, elle le vit blotti contre la haie de sang-dragons du jardin. Premièrement, elle crut à une hallucination, peu surprenante, vu son trouble. Puis elle réalisa que c'était lui, en chair et en os, vêtu cette fois d'un jean bâillant aux genoux et à même la peau, d'un blouson de cuir au col constellé d'étoiles et de badges. Elle demanda, angoissée :

– Qu'est-ce que vous voulez ?

Il ricana :

– La même chose que vous !

Elle hésita, puis rentra à l'intérieur de la maison pensant que ses voisins déjà alertés devaient sûrement l'épier derrière leurs persiennes. En même temps, les images de violence associées à l'Amérique défilaient dans sa tête. Elle eut peur et elle balbutia :

– Je n'ai rien. Pas de bijoux. Pas d'argent. Rien !

Il la regarda dans les yeux.

– Woman ! Ce n'est pas ce qui m'intéresse ! Et vous le savez.

À l'abri des portes closes, la nuit s'étira.

Létitia avait oublié combien le plaisir la métamorphosait. À présent, Hugo la besognait comme un laboureur qui prend de l'âge et fatigue au beau milieu du champ. Quand il finissait par finir, elle l'entendait peiner pour retrouver son souffle avant de la saluer d'un respectueux « Bon Dieu ! Quelle bougresse tu fais ! ». Roy, quant à lui, la défonça de son soc de fer, libérant ses ruisseaux de lave. Elle se crut montagne Pelée, elle se crut Soufrière, elle se crut Pinatubo tandis que ce magma incendiait la couche sur laquelle ils ne trouvaient plus de refuge, trop étroite pour l'immensité de leurs désirs. Ils nouèrent leurs jambes autour de leur cou et burent à satiété tous les sucs qui coulaient de leurs corps. Des lèvres leur poussèrent, d'autres mains, d'autres sexes se creusèrent profonds comme des cratères sans qu'ils puissent apaiser leur fringale d'eux-mêmes. Létitia s'entendit tour à tour gémir, se plaindre ou rager. Le maître des supplices et des délices n'en

faisait qu'à sa tête, souverain, déployé au-dessus d'elle, ailes ouvertes, comme un mal-fini. Quand elle allait dériver dans l'inconscience, il la déchirait d'un coup d'ergot. Puis, il léchait son sang de sa langue râpeuse.

À l'heure du devant-jour, la pluie se mit à tomber comme si elle se décidait à éteindre les feux qui n'arrêtaient pas de consumer. Puis le jour cogna à la fenêtre. Alors, à moitié morts, ils se retrouvèrent sur une plage molle d'où ils respiraient encore l'odeur calcinée de leurs chairs.

Hugo regarda Létitia avec méfiance. Depuis plus d'un mois qu'il ne l'avait pas vue, et il s'était juré de ne pas revenir la voir si elle ne l'appelait pas, elle avait comme qui dirait pris un coup de jeunesse. Sa peau était redevenue sapotille. Les rides qui commençaient de strier l'entour de ses paupières s'étaient estompées et l'arc de sa bouche semblait meurtri par des morsures. Elle avait maigri aussi. Avec un air un peu bovin qu'il ne lui connaissait pas.

Elle versa le café dans les petites tasses à dessins japonais, se balança d'avant en arrière et puis elle interrogea :

– Tu te rappelles ce que tu m'avais demandé l'autre fois que tu es venu ?

Ce fut à lui de faire son intéressant et de froncer le sourcil :

– De quoi est-ce que tu parles ?

Elle sourit.

– Tu sais bien.

Il y eut un silence. Il s'efforça de prendre un air indifférent tout en fixant par la fenêtre un fou-fou qui se saoulait d'amour, la tête fourrée entre les pétales d'un hibiscus. Elle fit assez gauchement :

– Si tu n'as pas changé d'avis ?

Il sursauta, oublia ses bonnes résolutions et prit vivement sa main entre les siennes, bégayant :

– Tu veux bien ?

Elle inclina la tête. Il l'attira contre lui. Tandis qu'il la couvrait de baisers, alors, il lut sur sa figure une expression qui le surprit. C'était comme si ce mariage inespéré ne lui causait aucun vrai bonheur. Comme si une résignation peu ordinaire lui était venue. Et c'est vrai que, pendant ces derniers jours, Létitia avait beaucoup réfléchi : à l'âge qui monte sur nous sans crier gare, aux vieux jours solitaires et à la mort qui pour finir nous prend en traître. Ce cadeau que le bon Dieu venait de lui faire, n'était-ce pas sa manière de lui demander de renoncer à ce grand goût de l'amour qui avait fait la perdition de sa vie ? Roy avait vécu avec elle presque un mois. Puis il était reparti vers son pays, sa famille, sa vie. Depuis, pas même une carte. Il avait pris son plaisir comme il le voulait. Un point, c'est tout. Il l'avait laissée, le cœur vide et le corps déserté. Quand elle pensait à lui, c'est-à-dire constamment, l'eau salée emplissait ses yeux. Mais elle ne savait sur qui elle pleurait. Sur le fils ou sur l'amant.

Les gens de Morne-Gabriel qui avaient toujours su que Létitia n'était pas une femme de bien, qu'elle leur réservait un scandale de première grandeur, du jamais-vu, du jamais entendu qui resterait inscrit dans toutes les mémoires, n'avaient pas été étonnés quand le Rasta américain avait quitté Paquette et était venu s'installer chez elle. Anselme, le charpentier, père de quatre filles, redoutant le mauvais exemple, avait proposé d'aller la dénoncer à la police. Mais d'autres mieux informés lui avaient fait observer que prendre un jeune amant n'est pas un crime puni par la loi. À moins qu'il ne s'agisse d'un mineur, ce qui n'était visiblement pas le cas. Alors, il s'était inquiété de ce que le Rasta cachait dans son sac à dos. L'autre jour, est-ce qu'on n'avait pas arrêté des trafiquants de drogue à Marie-Galante ? Est-ce qu'il n'avait rien à voir avec eux ? Mais les gens parlent, les gens parlent ! En fin de compte, ni Anselme ni personne n'avait bougé. On s'était borné à se détourner de Létitia et à lui retirer le bonjour quand elle venait chercher son pain à la boutique. Le pire, c'est qu'elle ne semblait pas s'en apercevoir, recueillie qu'elle était dans ses pensées comme quelqu'un qui sort de la table

sainte. Les femmes observaient avec une rage mêlée d'envie les morsures et les griffures de son cou.

Quand Hugo qu'on n'avait pas vu depuis des semaines et que, pour cause, on croyait au courant de son malheur, entra Chez Christian où il n'était pas fréquent, vu qu'il ne buvait pas, il se fit un silence. De mort. Lui, au contraire, semblait transporté. Du plat de la main, il frappa sur le comptoir et s'exclama :

– Je paie une tournée. À tous !

Les gens se regardèrent. Anselme repoussa son chapeau bakoua et demanda :

– Qu'est-ce que tu fêtes comme ça ?

Hugo prit la bouteille des mains de Christian et se servit une rasade.

– Létitia et moi, on a décidé de régulariser.

Il fallait lui apprendre la vérité, lui révéler que celle dont il voulait faire sa femme mariée s'était dérespectée de la plus vilaine façon ! Et avec qui ? Avec un voyou ! Un drogué ! Un va-nu-pieds sorti de l'autre côté de l'eau !

Résolu, Anselme glissa son bras sous celui d'Hugo, mais celui-ci se dégagea :

– Je sais, je sais ce que tu vas me raconter. Personne, dans tout Morne-Gabriel, ne connaît Létitia mieux que moi. Je sais qu'elle a fait des bêtises. Beaucoup. Beaucoup. On peut dire sans exagérer qu'elle a valsé avec Lucifer, polké avec Mac-Mahon. Qu'elle s'est gaspillée tout partout. Mais, cela n'importe pas. Désormais, je lui donnerai mon bras parce que après tout, c'est cela qui lui a manqué. Sans le bras d'un homme pour s'appuyer, une femme ne marche pas droit.

Là-desssus avant qu'Anselme ait pu prononcer une parole, il était sorti, cabriolant de joie, et la nuit l'avait avalé.

1. *Le Serpent à plumes*, Paris.

Pays mêlé[1]

1.

Pourquoi est-ce que je raconte cette histoire, peut-être entièrement fausse, recréée grâce à la force de mon imagination et à la patience de mes recherches ?

Je suis médecin. Chef de la clinique à l'hôpital Sainte-Hyacinthe, ex-hôpital général de Fort-Pilote. C'est dire que j'en ai vu des cadavres, des agonisants, des condamnés, des suppliciés. J'en ai connu des tragédies. Alors, pourquoi ces deux morts-là m'ont-elles touché plus que d'autres ?

Le 23 janvier 1984, une bombe explosait dans les locaux de la principale organisation indépendantiste de notre pays, tuant net un jeune homme qui s'y trouvait, chargé sans doute d'assurer la permanence. On m'amena ce corps saignant. Je ne pus que constater le décès. Il s'appelait Antoine Suréna, né le 24 mars 1964 ; il allait avoir vingt ans. Le lendemain, on m'amenait une femme, frêle, insignifiante, plongée dans le coma. J'allais la diriger vers le service de réanimation quand, machinalement, je regardai la fiche griffonnée par un externe : « Berthe Suréna. Née le 28 décembre 1945 à Fort-Pilote. »

J'interrogeai l'externe. Il ne savait rien. Un infirmier nous renseigna. Oui, c'était la mère du jeune militant. À l'annonce de la mort de son fils, elle était tombée sans un cri, comme une bête de trait qui n'en peut plus. Je m'acharnai sur ce corps inerte. Injection. Perfusions. Massages. Rien n'y fit.

Au-delà des persiennes de l'hôpital, Fort-Pilote, pétrifiée de chaleur, retenait son souffle en attendant le nouvel attentat.

Suréna ? Cela ne me disait rien. Or, en bon natif de Fort-Pilote, je suis un parfait généalogiste et n'ignore rien des origines de tous ceux qui portent un nom.

Suréna ? Non, vraiment.

Ma propre ignorance m'aiguillonna.

J'ai mis deux ans à reconstituer les faits, à renouer les fils épars. Je l'avoue, j'ai dû inventer, boucher pas mal de trous.

Pourtant, je m'estime satisfait. Je ne les ai pas trahis, Berthe et son fils. Peut-être mériteraient-ils un autre témoin que moi ?

En tout cas, voici mon histoire. Je veux dire, leur histoire.

Vers 1896, dans notre ville de Fort-Pilote, une négresse, surnommée Belle, se signala à l'attention de ses compatriotes.

Jusqu'à une époque récente, on parlait peu de Fort-Pilote. Le combat indépendantiste qui y fait rage a tiré de l'anonymat ce lieu qui semblait voué à la torpeur et à l'enlisement des petits comptoirs coloniaux. Aujourd'hui, il ne se passe pas de semaines sans que ce nom figure à la une des journaux du monde entier. Attentats. Explosions. Voitures piégées. La liberté se paie cher.

Disons la vérité. Fort-Pilote n'est pas une belle ville. Ses habitants, même ceux qui comme moi ensont amoureux, doivent bien le reconnaître. À part une statue du Découvreur, identique à celle qui se trouve à Columbus Circle à New York, aucun édifice public ou privé ne retient l'attention et les touristes, après avoir fait le tour de la place de la Victoire, se hâtent vers le sable blanc des plages.

Vers 1896, Fort-Pilote ne comptait guère plus de 12 000 âmes. Elle se divisait en trois parties. Le Bas du Bourg, ramassis de maisonnettes assez semblables aux cases des anciens esclaves, fraîchement libérés. La Folie, où s'élevaient les demeures de bois à balcons ornés de fer forgé de style dit à présent « colonial ». Le Carénage, où se groupaient les entrepôts de commerce, les succursales des maisons de Bordeaux, où se pesaient le saindoux, le riz et le sucre de canne.

Belle habitait le Bas du Bourg et était blanchisseuse. S'étant assuré de nombreuses pratiques à la Folie, elle sillonnait la ville, portant sur la tête, tantôt un énorme ballot, tantôt un tray recouvert d'un madras. Si on la surnommait Belle, ce n'était pas par allusion à ses charmes physiques, car elle était d'aspect fort commun. C'était une abréviation de son prénom Mirabelle, sa mère, Dieu seul sait comment, ayant eu connaissance de ce mot et aimé sa sonorité. Or, Belle, femme

sans attraits et de condition modeste, parvint à éveiller la passion d'un homme politique fort connu, Jean Hilaire Endomius, que les historiens présentent actuellement comme l'un des fondateurs du parti socialiste.

Jean Hilaire était un homme superbe, orateur redoutable, pamphlétaire infatigable, éditorialiste d'un journal qui tirait à 1 600 exemplaires, *Le Cri du nègre*.

En ces temps-là, s'attirer les faveurs d'un homme bien nanti était pour la majorité des femmes le seul moyen d'ascension sociale. Elles tentaient de le retenir, généralement, par « les sens et la bonne chère », et ainsi elles obtenaient une maison, un lopin de terre, puis faisaient des enfants qui, quoique bâtards, regardaient de haut la plèbe des démunis dont ils étaient issus. Belle rompit tout net avec cette tradition. On la vit refuser de quitter le Bas du Bourg pour la Folie, comme Jean Hilaire le lui proposait, refuser de renoncer à son métier, refuser bagues, bracelets, pendentifs, colliers choux, paniers caraïbes. Jean Hilaire s'entêta, sa flamme grandissant comme il se doit à chaque obstacle. Toute la ville ne parla bientôt que de sa passion et des extravagances auxquelles elle le conduisait. Il négligea sa femme, fille d'un grand usinier, défenseur au Conseil général des intérêts sucriers, préférant ouvertement la couche de Belle à la sienne.

Un beau jour, Belle disparut. Dans son chagrin, Jean Hilaire, qui avait toujours eu, il faut l'avouer, un penchant pour le tafia, y céda complètement. Pourtant cela n'affecta pas sa carrière. Bien que toujours à moitié saoul, en 1898, il l'emporta aux élections législatives, fut élu député et, pour la première fois de sa vie, quitta son île pour la France.

Nous ne saurons jamais – du moins de son propre aveu – où Belle passa les quinze années qu'elle vécut loin de Fort-Pilote. Quand elle réapparut, elle tenait par la main une fillette déjà grandelette : huit ou neuf ans. Aussi commune que sa mère, à cette différence qu'elle avait le teint très clair, une chabine, quoi ! La lèvre supérieure retroussée, elle ne se distinguait que par son prénom peu usuel, Pourméra. D'où venait-il ? De quelle origine était-il ? Quelles circonstances l'avaient imposé à sa mère ? Belle reprit son ancien métier.

Désormais, cependant, elle ne parcourut plus la ville avec des ballots ou des trays de linge. Ce fut Pourméra qui prit la relève.

En ce temps-là, Fort-Pilote s'approchait des 25 000 âmes. Aux trois quartiers que nous avons déjà nommés, s'ajoutait un quatrième, le Morne Alizé. Là, s'étaient retranchés les Blancs et les mulâtres fuyant la promiscuité de « ces Noirs lettrés ou à demi » qui, par la politique, gravissaient quatre à quatre les barreaux de l'échelle sociale pour les rejoindre.

Sitôt Belle revenue, Jean Hilaire retomba dans sa sujétion. Quand il ne siégeait pas à Paris, à l'Assemblée nationale, cet homme, illustre partageait son temps entre les salles enfumées des meetings politiques et l'humble maisonnette de sa maîtresse. C'est assis sur son lit, en bras de chemise, qu'il rédigeait ses harangues dont la plus célèbre a passé à la postérité : « Allons, frères, marchez en colonnes serrées dimanche vers l'urne électorale et que le nom de Jean Hilaire Endomius, sorti triomphant, prouve à tous, etc. etc. etc. »

La liaison de Jean Hilaire et de Belle ne devait prendre fin qu'avec la mort de cette dernière.

Pourtant si l'on avait interrogé Pourméra sur les années que sa mère avait vécues hors de Fort-Pilote, l'enfant n'aurait pas manqué de fournir des informations. Mais voilà, on ne se soucie pas assez des enfants. On ne leur demande jamais rien et Pourméra garda tous ces souvenirs dans sa tête. Parfois, ils s'échappaient, courant devant elle le long des ruelles boueuses du Bas du Bourg jusqu'aux allées bordées d'hibiscus, de poinsettias, de sang-dragons, qui menaient aux villas des bourgeois dont sa mère lavait le linge. Sandrine, sœur de Belle, avait suivi à Kali, petite ville de l'Amérique du Sud, une famille de Libanais pour laquelle elle travaillait. En deux ans, les fièvres avaient eu raison de l'épouse et le mari était resté seul avec une flopée d'enfants. Il fit ce que tant d'autres hommes font en pareil cas. Il se mit en ménage avec la servante et la dota d'un statut ambigu, fort envié cependant. Dans sa nouvelle opulence, Sandrine n'oublia pas Belle. Comme elle était de santé fragile, chaque année davantage

épuisée par les maternités, elle préféra partager les responsabilités du foyer avec sa sœur, de peur que son Libanais mécontent ne prenne compagne plus vigoureuse. Elle fit donc venir Belle à Kali. Celle-ci demeura quinze ans auprès de son aînée, l'aida à élever les six fils et les quatre filles qu'elle avait eus, surveillant le manger, blanchissant le linge. Quand sa sœur mourut, malgré l'insistance du Libanais, elle reprit le chemin de Fort-Pilote, n'acceptant en souvenir que quelques bijoux qui avaient appartenu à Sandrine. Un instant, elle faillit céder aux pressions de la famille et laisser Pourméra dont l'avenir serait ainsi assuré. Puis elle se ravisa et emmena sa fillette avec elle.

Pourméra prit connaissance du monde qui nous entoure dans une vaste demeure de quatorze pièces dont le rez-de-chaussée était occupé par le magasin familial. Qu'y vendait-on ? De tout : couteaux, sabres, tissus, marmites, serrures, aliments pour bestiaux. Pourméra fit ses premiers pas sur le balcon qui surplombait une rue animée que les quelques automobiles des richards urbains, les ânes des paysannes venues vendre leurs légumes, les chevaux des propriétaires terriens emplissaient de leur vacarme. Comme tous les enfants de la maison, elle appela le Libanais « papa », Sandrine « maman » et sa propre mère « Belle ». Elle parla arabe et créole avant de s'exprimer tant bien que mal en français, et fit le signe de la croix devant toute image de Jésus, de la Vierge Marie et des saints. Quand sa mère décida de quitter Kali, son univers s'effondra. Elle ne lui pardonna jamais de l'avoir ramenée avec elle et se prit pour Fort-Pilote d'une de ces haines d'enfant, aveugle, injuste, incontrôlable. Kali était-elle une plus belle ville que Fort-Pilote ? Rien n'autorise à le penser.

Toujours est-il qu'en se remémorant Kali, Pourméra voyait un lieu de beauté et d'insouciance, une sorte de Paradis dessiné pour le bonheur.

On doit à la vérité de dire que Jean Hilaire Endomius ne fit rien pour aider Pourméra à s'acclimater à Fort-Pilote. Au contraire, à ses yeux, cette enfant était la preuve de son peu de poids dans la vie de Belle, le signe de sa vanité, de sa bénignité. Un autre homme avait possédé sa maîtresse, non pas

à la sauvette, en une éphémère flambée des sens. Un autre homme l'avait engrossée au vu et au su d'un quartier, d'une ville, du monde entier. Un autre homme lui avait offert ce que ni or ni diamant ne peuvent payer et avait forgé entre eux ce lien indestructible, un enfant ! Aussi, quand ses yeux se posaient sur Pourméra, ils s'emplissaient de larmes de douleur et de colère et il se mordait les lèvres pour ne pas blasphémer.

Lui qui n'aurait eu aucune peine à la faire admettre dans un établissement scolaire se plaisait à la voir grandir, ignorante et fruste, se préparant à un avenir de sujétion et de médiocrité.

Dans ce drame à trois personnages qui ne passa pas inaperçu, prirent le parti de Pourméra tous ceux qui haïssaient Jean Hilaire. Et ils étaient nombreux à Fort-Pilote. D'abord, les mulâtres qui n'avaient pas digéré l'ascension sociale et politique de cet « homme presque sans instruction, sans intelligence réelle, mais actif et remuant, ne reculant devant aucun moyen de propagande… », comme l'écrivait l'éditorialiste de *La Vérité*. Puis, les nègres qui depuis la nuit des temps ont toujours détesté que l'un d'entre eux s'élève au-dessus des autres. Enfin, les Syriens et Libanais qui craignaient pour leurs intérêts commerciaux, car Jean Hilaire les traitait d'« accapareurs étrangers ». Pourméra devint l'enfant de tout ce monde. Dans toutes les maisons où elle prenait ou rapportait du linge, une gâterie l'attendait. Le matin, un bol de lait rafraîchi parfumé à la cannelle. Le midi, un peu de daube dethon et de riz blanc dans un couis. À quatre heures, du sorbet au coco. Le soir, un bol de soupe grasse avec un os à moelle. On lui pardonnait son mutisme, son humeur étrange, son air lointain, ses vagabondages sans but. On convenait qu'elle était un peu dérangée, un peu braque, mais cela la rendait plus chère au cœur de tous.

Comme Pourméra atteignait dix-sept ans, Belle mourut.

Aux yeux de ses compatriotes, Belle était une énigme. En ces temps où les femmes ne remettaient en question ni leur dépendance vis-à-vis de l'homme, ni leur sujétion vis-à-vis de leurs enfants, toute sa conduite choquait. Nous avons déjà indiqué la manière dont elle traitait Jean Hilaire Endomius.

Quant à son unique fille, au lieu de la chérir comme la prunelle de ses yeux, elle la laissait aller pieds nus, écorchant ses talons aux cailloux des ruelles, vêtue d'une méchante robe de cotonnade aux couleurs passées, sa tignasse rougie par le soleil et la sueur. Pourtant, si sévèrement qu'on la jugeât, Belle se jugeait plus sévèrement encore. Cela, on l'ignorait.

Elle n'avait jamais aimé Jean Hilaire, même si elle était parfois flattée de tenir à sa merci un pareil homme. D'autre part, Jean Hilaire se vantait avec quelque raison de pouvoir satisfaire en une nuit cinq femmes et une jument, et elle éprouvait un réel plaisir dans ses bras. Mais, pour surprenant que cela puisse sembler chez une femme de cette éducation, elle rêvait d'une autre rencontre, d'un amour qui l'embraserait et la réduirait en cendres brûlantes dans un columbarium. Ah, quitter Fort-Pilote, cet horizon borné ! Ces petites gens médisants, sans idéal ! Cette terre sans grands hommes ni grandes victoires ! C'est dans cet état d'esprit romantique, pourrait-on dire, qu'elle avait répondu à l'appel de Sandrine. Comme elle descendait la passerelle du navire, son panier sur la tête, l'amour dont elle rêvait prit la forme du Libanais, c'est-à-dire du propre compagnon de sa sœur.

C'est le délice pour un homme de posséder deux sœurs, la forme de polygamie la plus complète et la plus savoureuse. En même temps, le Libanais était bon chrétien et sa conscience le travaillait. Pour tenter de mettre fin à sa liaison avec Belle, il la donna littéralement à son magasinier, Carlos Martinez, métis aux yeux tristes venu de Bogota.

Évidemment, malgré cela, son commerce avec Belle ne ralentit pas. Qu'en pensait Sandrine ? Les rares témoignages réunis à ce sujet portent à croire qu'elle souffrit le martyre. Dans la chambre où, vu son affaiblissement, elle passait de plus en plus de temps, elle réunissait des sorciers en tout genre, ceux qui parlent à la nuit, ceux qui domestiquent ses ombres et soulèvent les flots de la mer, afin qu'ils la débarrassent de sa rivale et pourtant sœur. Elle fit en charrette à bœufs deux pèlerinages à Sainte-Marie-des-Bons-Vents et versa dans l'océan du lait de brebis, du sang et de la pulpe de fruits. Tout cela en vain. Quant à Carlos Martinez, le métis de Bogota, sans doute lassé du partage, il partit un beau matin

pour une autre ville côtière du Sud, laissant sans une hésitation sa maîtresse et le nouveau-né qui par le plus grand des hasards était de lui, Pourméra.

Tout cela finit, on le sait déjà, par la mort de Sandrine. Des médecins incompétents délivrèrent un permis d'inhumer sans découvrir qu'on l'avait assassinée. Non pas avec des poignards ou des poisons. En usant d'armes plus secrètes et plus meurtrières. Est-ce prise de remords que Belle décida de retourner à Fort-Pilote ? Pas du tout. Le Libanais, bien qu'atteignant cinquante ans, restait un fort bel homme : torse bien découplé, ventre plat, jambes pareilles à des colonnes de temple grec. Il s'était pris d'une passion de midi pour une jeune Italienne, fille de ces immigrants qui, de 1850 à la Première Guerre mondiale, vinrent par millions « faire l'Amérique », et il entendait l'épouser en voile et couronne à l'Église. Malgré le serment qu'il ne se séparerait jamais d'elle, Belle ne put supporter cette idée. Avait-elle imaginé autre chose ? Avait-elle rêvé de s'installer dans la grande chambre du premier où sa sœur, quoique humiliée, avait dormi en maîtresse face à la reproduction d'un azulejos et d'un Christ torturé de l'Aleijadinho… ? Rien ne permet de l'affirmer. Toujours est-il qu'elle prit ses cliques et ses claques et retourna à Fort-Pilote. Comme sa fille, mais pour des raisons différentes, elle haïssait cette ville et avait cru la quitter pour toujours. Il lui semblait que rien n'avait changé en quinze ans, que la rivière aux lataniers qui coupait Fort-Pilote en deux charroyait toujours dans ses eaux boueuses la mesquinerie, la méchanceté, l'étroitesse de vues et d'ambitions d'une petite société coloniale. Qu'on ne s'étonne donc pas de son détachement accru vis-à-vis de Jean Hilaire, ni de son indifférence vis-à-vis de sa fille.

Cette femme vivait ailleurs. Elle était demeurée à Kali qu'elle poétisait, transformant en artères ses rues mal goudronnées et inondées aux premières pluies, en palaces, ses maisons basses regroupées en « barrios » envahies de bougainvillées, cannats, tulipiers et, bien sûr, hibiscus, en Champ de Mars, sa petite place centrale triangulaire où autrefois les esclaves étaient fouettés et où aujourd'hui les marchandes vendaient des beignets de farine de manioc, de

crevettes séchées, de noix de coco ou de cajou. Que devenait le Libanais ? Combien d'enfants avait-il faits à sa nouvelle épousée, tout blancs ceux-là et destinés à prendre le pas sur leurs mulâtres de frères ? Belle suffoquait et serrait les lèvres pour ne pas crier de douleur.

2.

Le lendemain de la mort de sa mère, quand celle-ci eut été enterrée sous les amandiers-pays du cimetière marin de Briscaye, Pourméra se transforma. Cette jeune fille que l'on avait crue braque, demeurée, en tout cas bonne à pas grand-chose, s'en alla frapper à la porte des Sœurs de l'Instruction chrétienne. La Supérieure la reçut avec beaucoup de réticence. Pourtant, pouvait-elle éconduire une brebis sans pasteur ? Pour payer son vivre, son couvert et sa scolarité, Pourméra fut assignée à la lingerie et y révéla une main de fée. Reprisages fins, broderies, dentelles au crochet, nids-d'abeilles, smocks, fronces, tout lui réussit. Au bout de trois ans, elle sut lire, écrire et compter. Alors elle quitta les Sœurs et ouvrit une mercerie-bonneterie qu'elle baptisa Au dé d'argent. Où prit-elle l'argent qui lui permit de s'installer à son compte ? Certains documents me permettent d'affirmer qu'elle s'adressa à son père adoptif, le Libanais, qui se hâta de lui virer une somme importante par le canal de la Banque de Paris et des Pays-Bas et lui fit venir des articles de Paris.

En quelques années, Pourméra fut presque une dame.

Il faut rappeler qu'en ces temps-là les catégories sociales n'étaient pas nettement tranchées, toute la société demeurant proche de la matrice servile et admirant l'esprit d'entreprise, l'ingéniosité, la débrouillardise. Tel, né d'une mère servante et d'un père inconnu, devenait industriel en bâtiments. Tel, bâtard d'un petit gratte-papier d'état civil, devenait imprimeur et faisait de ses fils des avocats. Pour les filles, bien sûr, l'ascension était plus difficile et Pourméra n'en était que plus admirable.

Nous sommes maintenant en 1930. La population de Fort-Pilote est de 28 604 habitants.

Le commerce de gros a étendu ses entrepôts et occupe toute la partie des quais qui bordent la rade. Le commerce des nouveautés, tissus, confection, modes, ameublement, articles de ménage, s'est multiplié, achalandé, augmentant l'animation des quartiers ; le petit commerce ou commerce de détail s'est répandu, organisé en syndicats. C'est du moins ce qu'affirment les historiens.

Revenons à Pourméra. Elle habitait une fort jolie maison dans le quartier de la Folie, pas très spacieuse, quatre ou cinq pièces, un galetas, eau courante, électricité et « douchière » dans la cour. Elle possédait son banc dans une allée latérale de la cathédrale Saint-Benoît. Elle louait même une petite servante qui faisait son marché et lavait à grande eau son trottoir. Seule ombre à ce tableau : Pourméra vivait seule. On ne lui connaissait ni ami ni amant, aucun compagnon dans sa couche et les bonnes gens chuchotaient que ce n'était pas sain. Une femme est faite pour recevoir la semence. Une femme est faite pour enfanter. Or, arriva dans la ville une sorte de nègre rouge dont personne ne savait rien. Il s'appelait Abelardo, ce qui autorise à penser qu'il était d'origine espagnole. Pourtant, il s'exprimait parfaitement en créole et passablement en français. Peut-être était-il simplement un nègre de la Caraïbe francophone qui avait vécu en Amérique latine ? Toutes les suppositions sont permises. Il se fit embaucher dans une des maisons de commerce du Carénage, comme garçon de courses, puis magasinier. Comment parvint-il à faire la connaissance de Pourméra qui, rappelons-le, marchait alors sur ses quarante ans ? L'amour, c'est connu, souffle où il veut. Aussi la liaison de Pourméra et d'Abelardo ne doit pas surprendre. Cependant, si les habitants de Fort-Pilote furent vite convaincus de l'intensité de la passion de Pourméra, ils doutèrent avec ensemble des sentiments d'Abelardo. On le vit s'installer dans la maison de la Folie, s'asseoir à la caisse du Dé d'argent, donner des ordres à la servante. Toutefois, il ne parut point à la cathédrale, car c'était un mécréant, grand buveur, amateur des pires jurons.

Il me faut abréger cette partie de mon récit, qui est par trop prévisible. Abelardo révéla son vrai visage.

Au bout de quelques années, il eut complètement ruiné Pourméra. Poursuivie par des créanciers, elle dut vendre son magasin, sa maison, meubles compris. C'est ainsi que son lourd mobilier de chêne tomba entre les mains d'une des filles légitimes de Jean Hiliaire Endomius, qui, portant à Belle et sa descendance la même haine que sa mère avant elle, y vit la vengeance du ciel. Là-dessus, Abelardo disparut pour propager le malheur sous d'autres cieux. Pourméra demeura seule. Bientôt elle s'aperçut qu'elle était enceinte. L'amour maternel est-il une invention ? le sujet mérite peut-être qu'on en débatte. Les générations de femmes abandonnant leurs enfants dans les ruisseaux ou sur les tas d'ordures sont là pour confirmer cette thèse. Cependant, toutes celles qui défendent âprement les joies de la maternité sont là pour l'infirmer. Dans le cas de Pourméra, aucun doute n'est permis. Elle n'aima pas la petite fille de 3,500 kg qu'elle mit au monde un soir de décembre et qui fut prénommée Berthe. Nous venons de dire que Pourméra n'aima pas son bébé. Ce n'est pas exact. Simplement, elle ne s'intéressa pas à elle. Quand les infirmières lui mettaient le petit être entre les bras, elle ne le regardait pas et le tenait si mollement qu'il aurait pu tomber. Elle refusa de l'allaiter.

D'ailleurs, on constata qu'elle n'avait pas de lait et que l'enfant n'aurait sucé qu'une outre vide. Mère et fille restèrent assez longtemps à l'hôpital, car Pourméra, trop âgée et qui n'avait nullement participé sa propre délivrance, avait dû être accouchée par césarienne. Quand la guérison fut venue, comme elles n'avaient nulle part où aller, une femme du nom de Martha-yeux-noirs persuada son mari Marcius d'abriter la mère et l'enfant. Martha-yeux-noirs avait travaillé comme aide-lingère aux côtés de Pourméra chez les Sœurs de l'Instruction chrétienne, et dans son bref temps d'opulence cette dernière ne l'avait jamais oubliée.

Ce fut quelques semaines après la naissance de Berthe que Pourméra commença de hurler la nuit.

La première fois, Martha-yeux-noirs crut qu'il s'agissait d'un chien errant dialoguant avec la mort, et faillit sortir pour lui lancer un seau d'eau froide. Puis elle réalisa sa méprise. Elle courut dans la pièce voisine et trouva Pourméra, toute

nue, son corps gracile couvert de sueur, tendue comme un arc. Elle rejetait la tête en arrière et ses lèvres un peu courtes, ourlées, découvraient ses dents très blanches et pointues, entre lesquelles fusait un cri horrible. Le bébé dormait à poings fermés dans son moïse, Dieu merci. Martha-yeux-noirs, ne sachant que faire, réveilla Marcius qui courut chercher une voisine et tant bien que mal, à coups de potions d'assafœtida, de frictions de térébenthine et d'alcali volatil, on parvint à calmer Pourméra. Cela se reproduisit le lendemain et désormais chaque nuit. C'était comme une mécanique bien réglée. À onze heures trente précises, Pourméra commençait son sabbat. Cela durait, avec des intervalles de répit, jusqu'au milieu de la nuit. Au bout de trois mois, Martha-yeux-noirs et Marcius se résignèrent à consulter le docteur Blonfort. Le docteur Blonfort était le fils d'Isaac Blonfort, élu sénateur en 1885, réélu en 1894, l'un des fondateurs de la Ligue pour la Défense des droits de l'homme et du citoyen. À ce titre, il faisait partie de l'élite de Fort-Pilote, mais il demeurait très simple et très généreux, soignant souvent gratis. Quand on lui amena Pourméra, il avoua sa totale incompétence. Il prit le conseil d'un médecin français qui n'y vit pas plus clair que lui. Après bien des hésitations, ils décidèrent d'interner Pourméra à l'hôpital des Baumettes, le 28 septembre 1947. Sa fille allait avoir deux ans.

Certes, à l'hôpital des Baumettes de Fort-Pilote, les méthodes psychiatriques avaient évolué. Les malades n'étaient plus chargés de chaînes, leurs vêtements attachés par des cordes. En un mot, on ne sanctionnait plus celui ou celle que l'on croyait fou. On veillait à ce que les internées soient actives, et c'est tout naturellement que l'on mit du linge à repriser et surtout à broder entre les mains de Pourméra. Le soir venu, afin qu'elle ne trouble pas le repos de ses compagnes, on lui administrait de fortes doses de ce qui devait par la suite s'appeler des tranquillisants. À part cela, elle était bien nourrie.

La maladie, puis l'internement de Pourméra firent sensation à Fort-Pilote. C'était comme si elle redevenait l'enfant qu'elle avait été, objet de pitié et de tendresse, victime, bouc émissaire, dont les souffrances révoltaient les

cœurs les plus endurcis. Certains parlèrent de retrouver les traces d'Abelardo et de le poursuivre devant les tribunaux. Mais de quoi l'accuserait-on ? D'avoir brisé la vie d'une femme ? Alors beaucoup d'hommes seraient sous les verrous si ce crime tombait sous le coup de la loi. Un jeune juriste du nom de Michel Desnard entreprit quelques recherches dans ce sens. Il y renonça assez vite.

Que pensait Pourméra, vêtue de sa blouse grise, les cheveux coiffés en quatre choux, le regard lointain ? Nous n'en savons rien. Revoyait-elle Kali, la maison de sa naissance, le visage de Carlos Martinez, son père fugueur, celui de sa tante Sandrine, victime comme elle, celui de son oncle Lucien et de tous les enfants blancs, bruns, caramel et chocolat qu'il avait conçus ? Ou plutôt songeait-elle à sa mère ? Elle l'avait haïe de ne point la chérir, de ne point l'entourer comme il se doit. Or voilà qu'elle marchait sur ses traces, abandonnant sa fille aux soins d'étrangers, solitaire, irrémédiablement marquée. À cette heure de sa vie, elle comprenait Belle, réalisant que, dans le naufrage de l'amour et des espoirs, un enfant ne compte pas. Elle se reprochait de ne pas s'être approchée d'elle pour la consoler et forcer son cœur. Paradoxalement elle ne pensait guère à Berthe, petit tas de chair flétrie, excroissance malsaine de son amour.

Elle devait surtout songer à Abelardo. Que devenait-il ? Combien d'enfants avait-il faits à d'autres femmes, naïves et crédules comme elle ? Combien de comptes en banque avait-il amenuisés par ses extravagances ? Cependant elle ne lui en voulait pas. Emprisonné dans son sarrau de toile, son corps à présent méprisé se souvenait et elle serrait les lèvres pour ne pas hurler à nouveau car si elle hurlait, l'infirmier s'approcherait et l'exhorterait à ne pas troubler la paix de la collectivité. Or, elle ne pouvait supporter la manière dont il s'adressait à elle.

Les recherches menées par Michel Desnard pour découvrir les traces d'Abelardo n'avaient pas été menées de façon sérieuse. Sinon il l'aurait trouvé, quelques îles plus loin, dans la petite ville de Sangre Grande. Abelardo avait loué une

chambre dans un triste hôtel d'un quartier populaire, plein de masures, à l'entresol surélevé, non loin des villas de bois peint, autrefois séjour de riches au milieu de jardins d'eucalyptus et de manguiers. Au moment où Pourméra fut internée, c'était la saison des pluies. Les rues de Sangre Grande étaient transformées en torrents boueux que l'on passait à gué sur de grosses pierres, placées à intervalles réguliers. Avec l'argent de Pourméra, Abelardo avait pris des actions dans une compagnie de navigation caribéenne qui devait desservir toutes les îles de l'archipel et certains pays de l'Amérique centrale, projet irréalisable, comme tous ceux auxquels il avait participé auparavant. Les bureaux de la compagnie devaient être installés au cinquième étage de l'unique gratte-ciel encore inachevé, le Sorocaba, mais le trésorier de la compagnie se faisait attendre ainsi que le directeur général.

Abelardo pensait fréquemment à Pourméra. Non pas qu'il l'aimât. Il éprouvait pour elle cette pitié assez semblable à la tendresse que les hommes ressentent pour les femmes dont ils ont usé et abusé. Toutefois, je ne l'accable pas. Il ignorait tout de sa grossesse et de la naissance de Berthe. Peut-être, s'il en avait été informé, sa conduite aurait-elle été différente. Il aurait souhaité lui écrire mais ne savait comment commencer sa lettre. En même temps, dans son ennui, il se mettait à poétiser Fort-Pilote, oubliant comme il en avait raillé les habitants, les mœurs et les coutumes. Si ce projet de compagnie de navigation échouait, il ne savait trop ce qu'il deviendrait. Devrait-il retourner vers la casa hacienda et charger sur ses épaules des balles de coton ? Plutôt mourir.

Et cependant, cette mort qu'il refusait de toutes ses pensées vint rencontrer Abelardo. Par le plus grand des hasards. Il faut savoir que, dans cette île, les travailleurs des plantations étaient soumis à une forme de métayage, appelée le compagnonnage, qui les liait aux propriétaires par un contrat d'un an, souvent verbal. Or, au moment de notre histoire, c'est-à-dire à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, ce système ne paraissait plus rentable. Les grands propriétaires se mettaient à assumer la conduite directe de leur exploitation et à créer des sociétés anonymes pour en faciliter la capitalisation. L'institution du compagnonnage se trouvait

démantelée. On vit alors accourir vers les villes des bandes de paysans qui s'enivraient le soir avec leurs dernières pièces de monnaie et se battaient avec leurs machettes, devenues inutiles dans la jungle urbaine. Peut-être ne manquait-il que des leaders pour transformer la colère et la frustration de ces hommes en fureur révolutionnaire ! En leur absence, ce n'était que rixes, émeutes éphémères qui ensanglantaient tel ou tel bas quartier des villes. Une nuit donc, dans un bar sale et enfumé, Abelardo vidait quelques verres de pinga, alcool de canne à sucre très différent du rhum, mêlé d'un jus de citron glacé. Il savait qu'au moment où la crête des montagnes se découperait comme une feuille dure et dentelée contre le ciel un peu moins noir, il serait heureusement saoul. Il oublierait qu'une fois de plus, il s'était engagé dans une impasse et n'allait pas tarder à se retrouver le dos au mur. Nous ne savons pas très bien pour quelle raison éclata une bagarre à l'autre bout du comptoir. Toujours est-il qu'Abelardo s'en mêla et reçut plusieurs coups de couteau. Il perdit son sang en abondance et ainsi, peu après, perdit la vie à l'hôpital des Sœurs de la Visitation. Mort sans gloire.

Les esprits imaginatifs se plairont à épiloguer. Que se serait-il passé si Abelardo n'avait pas péri ce jour-là ? Acculé, sans un sou en poche, serait-il retourné vers Pourméra ? Cela l'aurait-elle guérie de sa folie puisque, en vérité, elle n'attendait que lui ? Aurait-il pris son enfant dans ses bras ? L'aurait-il aimée ? L'aurait-il fait aimer à sa mère ? Et la vie de Berthe aurait-elle été, par conséquent, différente ? De telles interrogations sont sans objet puisque la réalité est celle qui vient d'être consignée. Nul ne sait où se trouve la tombe d'Abelardo et nul ne s'en soucie.

3.

Berthe naquit donc le 28 décembre 1945. Ce prénom de Berthe était celui que portait la sage-femme qui tenta de délivrer Pourméra avant d'appeler le médecin. Devant l'incapacité de celle-ci à opérer un choix parmi les noms du calendrier, elle décida seule. L'enfant fut déclarée Suréna, patronyme qu'avaient porté avant elle sa mère et sa grand-mère. Berthe Suréna.

En dépit des circonstances qui entouraient sa naissance, jusqu'à cinq ans, Berthe fut une petite fille heureuse, puisqu'elle les ignorait. Pour elle, sa maman était Martha-yeux-noirs, son papa, Marcius, un ébéniste. Elle grandissait dans le jardinet attenant à leur maisonnette, parmi les trompettes et les roses, apprenant à ne pas déraciner les herbes à fer, les citronnelles et le chiendent, car Martha-yeux-noirs en faisait des tisanes. Quand elle était lasse de jouer, elle entrait dans l'atelier de Marcius et enroulait autour de ses doigts les copeaux de bois, respirant l'odeur de térébenthine et de vernis. Elle avait hérité de la fragilité de sa mère et de sa grand-mère, mais son visage possédait plus de grâce, les beaux yeux obliques d'Abelardo contrebalançant le nez très épaté et la bouche trop courte de Pourméra, pour former une frimousse attendrissante. Quand elle eut six ans, elle entra à l'école.

Je ne sais pas si on lui enseigna la fameuse phrase contre laquelle s'insurgent les générations présentes et qui commence par : « Nos ancêtres les Gaulois… », mais, j'en suis sûr, les enfants firent cercle autour d'elle et chantonnèrent : « Ta mère, elle est folle, elle est à l'asile… là, là, là… »

Berthe ne savait absolument pas ce que ces mots voulaient dire. Elle comprenait seulement qu'ils signifiaient une exclusion. Elle rentra chez elle, courant sous le chaud soleil de onze heures à travers les ruelles de ce qui était devenu la vieille ville, Folie et Bas du Bourg groupés, par opposition au Morne Alizé et au Morne Moustique, dernier-né des nouveaux quartiers où habitaient les nouveaux riches dans leurs nouvelles villas dessinées par des architectes brésiliens. Tout essoufflée, elle répéta à Martha-yeux-noirs et Marcius ce qu'elle venait d'entendre. Ils demeurèrent interdits. Le dimanche suivant, après avoir interminablement discuté avec le docteur Blonfort, ils emmenèrent Berthe à l'hôpital des Baumettes.

L'hôpital des Baumettes, nous l'avons dit, n'était ni un bagne ni un lieu de tortures. C'était un bâtiment de quatre étages, d'un blanc sale, la façade nue, austère, si on excepte à la hauteur du deuxième étage la niche dans laquelle se trouvait la statue en pied de Francis Orlando des Baumettes, alors gouverneur de l'île, qui en 1802 l'avait fait construire, en

souvenir de sa mère morte folle, quelques années auparavant. À l'arrière, il s'ouvrait sur un immense parc qu'une ligne de chemin de fer à présent désaffectée, autrefois destinée au transport de la canne à sucre, divisait en deux. La partie en contrebas était plantée de goyaviers et d'icaques à chair rose comme des plaies d'enfant.

Des malades quittaient-ils définitivement l'hôpital des Baumettes ? Avouons que ce n'était pas chose courante. En dix ans, ce fait n'est signalé que trois fois et encore, il semble qu'il se soit agi de personnes qui n'étaient pas réellement atteintes, mais dont les familles voulaient se débarrasser. Au moment de la visite de Berthe, Pourméra était âgée d'un peu plus de cinquante ans. On aurait dit une enfant entrée directement dans la vieillesse. Ses cheveux blancs étaient soigneusement graissés à l'huile de carapate. Ses oreilles et son cou avaient été frottés de bay-rhum afin qu'ils fleurent bon et elle se tenait assise, un peu ramassée sur elle-même, dans une chaise à haut dossier.

– Embrasse ta maman…

Berthe obéit, posant sa bouche fraîche sur la joue tiède, molle comme du papier buvard, fripée. Tous les témoins de cette scène, le docteur Blonfort, Martha-yeux-noirs, Marcius, deux infirmières, attendirent un signe, un déclic, une guérison miraculeuse comme celle des invalides de Lourdes qui jettent leur grabat et se mettent à marcher. Rien ne se produisit. Les yeux fendus en biais n'exprimèrent rien. Les lèvres ne se retroussèrent en aucun rictus qui aurait pu passer pour un sourire. Dans le silence de tous, une infirmière offrit à Berthe une pomme de France, écarlate, comme vernissée. L'enfant y enfonça les dents, tandis que le docteur Blonfort lui tapotait la joue. La visite ne fut pas très longue, car on était au mois de septembre, c'est-à-dire en plein hivernage. Aux environs de six heures, la pluie s'amenait et transperçait les toits de tôle de ses aiguilles acérées.

Le lendemain matin, Berthe ne put se lever. Elle se plaignait de lourdeurs dans la tête.

Le thermomètre indiqua une température de quarante degrés. L'après-midi elle fut prise de convulsions. Le docteur

Blonfort, appelé en hâte, convint qu'il avait eu tort de permettre cette rencontre et ordonna que l'enfant ne fût plus jamais mise en présence de sa mère. La fièvre tombée, Berthe sombra dans un mutisme agité, les yeux clos, les paupières frémissantes. C'était ce mutisme agité que le docteur Blonfort observait, plein d'angoisse. Il aurait aimé lire dans l'esprit de la petite fille, tenant sa menotte dans sa grande main et la pétrissant. Quelles pensées, quelles images se bousculaient dans son cerveau ? Il était accablé de remords. Il avait prescrit ce qu'il croyait bon, se fiant aux préceptes d'une école de psychiatrie à laquelle il appartenait et qui venait de tenir congrès à Philadelphie. Cette école clamait très haut que la folie des patients est un produit de la destruction que la société leur impose et qu'ils s'imposent eux-mêmes, un déguisement, un faux-semblant, une caricature grotesque.

Cette école parlait de rendre les patients à leur famille, à la vie, comme dans ces villages africains où les malades vont librement, mêlés aux femmes et aux hommes sains d'esprit. Avait-elle tort ?

Berthe sembla se remettre de ce face à face avec sa mère. Elle recommença à jouer, courir, manger du kilibibi ou du kakodou. Si les enfants la torturèrent de nouveau à l'école, elle sut se défendre et n'en parla plus ni à Martha-yeux-noirs ni à Marcius.

Mlle Latéral, une institutrice qui lui fit classe ces années-là, ne garde pratiquement aucun souvenir de cette élève. Bien sûr, ce n'était pas une de ces fillettes à peau claire et famille riche qu'elle prenait grand soin d'interroger chaque jour. Ce n'était pas non plus un de ces cancres dont la stupidité s'imprime de manière indélébile dans l'esprit des maîtres. C'était une petite fille douce, plutôt silencieuse, dont les cahiers étaient relativement bien tenus, qui récitait « Le renard et le corbeau » avec assez d'expression et passait totalement inaperçue.

Or, il se trouva que le frère aîné de Martha-yeuxnoirs mourut. À dix-sept ans, il s'était exilé vers une île de langue espagnole, Canete, où il avait mis sur pied une petite exploitation de café à présent prospère. Comme il n'avait ni

femme ni enfants, tout ce bien revenait à Martha-yeux-noirs. Qui d'entre nous n'a caressé le rêve de devenir propriétaire d'une entreprise florissante ? Martha-yeux-noirs et Marcius n'hésitèrent pas ; l'échoppe d'ébéniste ne rapportait rien ; ils décidèrent donc de vendre leurs maigres possessions et d'émigrer vers Canete. Une seule ombre à ce tableau : Berthe. Que faire de cette fillette de près de dix ans, engagée dans une scolarité en langue française, habituée à un certain environnement ? La transplanter dans un pays entièrement différent, dans un domaine isolé à 1 200 mètres d'altitude, loin de toute ville ? Cette fois encore, Martha-yeux-noirs et Marcius discutèrent interminablement avec le docteur Blonfort. Ce fut ce dernier qui trouva la famille à laquelle ils pouvaient confier Berthe, la famille Aubrun, à laquelle il était allié par les femmes.

Pour bien comprendre la nature de la famille qui accepta de se charger de Berthe, peut-être faut-il remonter en arrière assez haut dans notre histoire.

Vers 1860, les Maheux de la Folie, famille békée, ruinée par l'abolition de l'esclavage et l'agitation sociale qui avait suivi, prirent une décision d'importance considérable. Elle décida de marier ses enfants à des mulâtres. Il ne faut point voir là le signe d'une quelconque largeur de vues et d'une saine absence de préjugés. Il s'agit d'un habile calcul. Jos Maheux de la Folie, le chef du clan, comprenait que les mulâtres constituaient la nouvelle classe dirigeante. Ne rachetaient-ils pas une à une les rhumeries, les habitations caféières et cacaoyères ? L'habitation Belle Eau ne venait-elle pas de tomber entre leurs mains ? Quelle superficie des terres cultivables possédaient-ils déjà ? Quelle superficie ne posséderaient-ils pas bientôt ? Il fallait se hâter avant que, n'ayant plus rien à désirer, ils ne deviennent arrogants et intraitables. Les mulâtres de la région de Sofaya se ruèrent sur les filles Maheux de la Folie, blondes à souhait, belles à ravir, qui chantaient de manière ravissante les lieds de Schubert. Les garçons Maheux de la Folie ne prirent pas épouse en deçà d'une certaine couleur de peau et d'un certain compte en banque. Après beaucoup de tergiversations, Charles Emmanuel, fils aîné de Jos, se décida à demander la main

d'Emma Devarieux. Ce fut un ménage très heureux. Ils eurent dix enfants : cinq garçons, cinq filles. La dernière-née, Bélia, se révéla très tôt une enfant prodige.

Vers 1896, c'est-à-dire au moment où Belle se signalait à l'attention de ses compatriotes de Fort-Pilote, c'est-à-dire à cent vingt kilomètres de Sofaya, Bélia publiait un roman intitulé *Sous le soleil des Antilles*. Les opinions ont changé en matière de titre de romans. Aujourd'hui, nous ne manquerions pas de trouver celui-là facile, chargé de folklore, doudouiste même. À cette époque, ce titre était provocateur et agressif. Il annonçait bien l'intention de Bélia de mettre à nu les sordides tractations d'intérêt, l'hypocrisie et l'égoïsme du milieu auquel elle appartenait. *Sous le soleil des Antilles* fit scandale. Il semble maintenant illisible, la conception de l'écriture ayant changé, elle aussi. Le lecteur sourirait du pétrarquisme irritant de certains dialogues amoureux et de certains effets mélodramatiques incongrus. Jos Maheux de la Folie manqua d'avoir une attaque en lisant cet ouvrage, et on assure que le portrait que sa petite-fille brossa de lui précipita sa fin.

Puis Bélia décida que l'île était trop petite pour abriter son génie et elle partit, l'année même où Belle s'embarquait pour Kali afin d'aider Sandrine. Dans quels pays se rendit-elle ? En France, tout d'abord. On signale sa présence dans les salons littéraires parisiens. À partir de là, on perd quelque peu sa trace. Pour la retrouver des années plus tard Largo do Boticario, à Rio de Janeiro. Elle habitait une maison à façade bleu clair, percée de quatre hautes fenêtres, dont deux donnaient sur un balcon à balustrade de fer encombré de plantes vertes. On y entrait par une large porte cochère cloutée qui s'ouvrait sur la fraîcheur d'un patio. Car il ne faut pas oublier que Bélia ne manqua jamais vraiment d'argent. Fille favorite de son père, il lui suffisait de lui adresser des appels à l'aide pour qu'aussitôt, il s'exécute. Après Rio, abandonnée de l'homme qu'elle aimait, commença sa déchéance morale.

L'errance de Bélia dura quinze ans. Elle revint enfin à Sofaya, prématurément blanchie, passablement alcoolique – la famille s'en aperçut bientôt avec horreur –, une belle enfant farouche et qui ne parlait pas un mot de français accrochée à ses jupes. Cette enfant s'appelait Altagras. Inutile de s'étendre

sur l'enfance et l'adolescence d'Altagras. Il suffit de dire qu'elles ne furent pas heureuses. Dans ces milieux qui se croient aristocratiques, on n'éprouve nulle pitié pour les brebis égarées. On marqua Bélia au fer rouge et sa fille, bâtarde sur la paternité de laquelle le pays entier spéculait, fut elle aussi méprisée, exclue, excommuniée. À vingt ans, pour fuir l'enfer de son existence, Altagras épousa sans amour un nègre, vétérinaire, Emmanuel, dit Mano Aubrun. Elle en eut trois enfants : deux fils, Antoine et Jean-François, une fille, Dominique.

Voici donc ceux avec lesquels Berthe allait vivre. Théoriquement, le calcul du docteur Blonfort était assez judicieux. Il tenait à placer Berthe dans une famille bourgeoise qui aurait souci de son instruction et de son éducation, mais point trop fortunée et fière, tentée par conséquent de la traiter en servante. En outre, sa mère était la petite-cousine de Mano Aubrun qu'il respectait et qui l'affectionnait.

Dans la pratique, le choix du bon docteur se révéla désastreux et ainsi, par deux fois, ses décisions infléchirent défavorablement le cours de l'existence et la personnalité de Berthe.

À cette époque, on ne consultait pas suffisamment les femmes, on ne le répétera jamais assez. Si le docteur Blonfort s'était adressé à Altagras Aubrun, tout aurait été modifié. Mais il se contenta de prendre langue avec Mano, distrait, très occupé, et qui surtout ne voulait pas donner l'impression qu'il n'était pas maître chez lui.

À quarante ans, quand Berthe commença de partager son existence, Altagras Aubrun était une très belle femme. Une mulâtresse, chez qui le sang noir s'étalait glorieusement. Une peau couleur de miel, une chevelure d'ébène à fines cannelures qu'on aurait crues creusées au fer, une bouche charnue aux contours un peu violacés, une expression de sensualité que les pratiques de dévotion ne parvenaient pas à dissimuler. Tous les jeunes bourgeois qui avaient fréquenté les nombreuses résidences du clan Maheux de la Folie avaient rêvé de la tenir dans leurs bras. Pourtant aucun n'avait

demandé sa main et, un bouquet de fleurs blanches entre les doigts, Altagras avait vu, l'une après l'autre, se marier ses cousines. Même Germaine, malingre et timide. Alors elle avait compris et accepté le nègre Mano Aubrun.

Quel calvaire pour une femme de partager sa couche avec un homme qu'elle n'aime pas ! De supporter son étreinte nuit après nuit et même par les chauds après-midi, quand la maison est endormie : pour le malheur d'Altagras, Mano appartenait à la même espèce que Jean Hilaire Endomius, celle qui se vante de pouvoir satisfaire en quelques heures cinq femmes et une jument. Aussi, plusieurs fois par jour, elle devait supporter ce poids, recevoir en elle ce membre brutal qui contre sa volonté lui arrachait du plaisir, et consentir à ces attouchements sur les parties les plus secrètes de son corps. Dans son désespoir et son impuissance, elle se prenait à imaginer les pires catastrophes. La Citroën de Mano percutant contre un palmier de l'allée Dumanoir. Le cheval que Mano enfourchait pour descendre dans les fonds soigner le bétail des paysans s'emballant et traînant le corps sur des kilomètres de piste semée de roches volcaniques. Comme elle atteignait l'instant précis de ses rêves où elle se penchait pour constater le décès, une main sans douceur la prenait aux épaules et une voix passionnée murmurait :

– Viens, ma belle, donne-moi ça… !

Ces paroles de Mano lui faisaient peut-être plus horreur que l'acte qui les suivait.

Pourquoi Altagras n'aimait-elle pas Mano après lequel avaient soupiré tant d'héritières des meilleures familles du pays, y compris les filles légitimes de Jean Hilaire Endomius ? Il serait simpliste de mettre pareil sentiment au compte d'un mépris causé par la couleur de son mari. Nous croyons plutôt que cette femme intelligente et fière haïssait la sujétion du mariage, l'impossibilité pour son sexe de mener son destin, de commettre les erreurs ou d'accomplir les exploits qui jalonnent une existence valable. Bélia, sa mère, avait payé trop chèrement sa liberté. Elle n'avait pas la force de l'imiter et sa pusillanimité la consumait. Se balançant d'avant en arrière sur

sa véranda, elle se voyait à Paris, Madrid, Rio de Janeiro, lieux où avait vécu sa mère. Les gens chuchotaient :

– C'est Altagras Maheux de la Folie. L'auteur de…

Elle avait écrit un roman supérieur à *Sous le soleil des Antilles*, un roman qui avait obtenu un grand prix littéraire. Et puis, elle ouvrait les yeux, elle se retrouvait rue du Sable, artère butant d'un côté sur la mer, de l'autre sur les contreforts du Morne à Vaches. Au carrefour, un marchand de sinobol agitait sa clochette. Mlle Destremaux prenait la direction de la cathédrale pour assister aux vêpres…

Heureusement, pour se consoler, Altagras possédait Antoine, son fils aîné. Car pour elle, les cadets ne comptaient pas, comme si elle avait épuisé en une fois tous les trésors de son cœur. Antoine était un vrai Maheux de la Folie, le portrait tout craché de son grand-père maternel, Charles Emmanuel.

Jusqu'à ce qu'il eût cinq ans, la félicité d'Altagras fut parfaite. Elle l'habillait de costumes marins, roulait en anglaises ses longs cheveux soyeux, touchait sa nuque d'un doigt parfumé et l'emmenait à l'église afin que tous l'admirent. Hélas, à cet âge, il fut atteint d'une méningite avec convulsions et, bien qu'il survécût, il demeura diminué pour le restant de ses jours. Il ne put pratiquement plus parler. Il ne put demeurer à l'école. Parfois, il urinait sur lui.

Tous les témoins s'accordent à dire qu'à dater de ce moment-là le caractère déjà difficile d'Altagras se dégrada. Elle devint amère, sarcastique, évita davantage encore la compagnie, ne quitta plus sa maison de la rue du Sable que pour se rendre à la messe. Personne n'osa l'interroger sur la santé de son fils, car elle rembarrait violemment tout interlocuteur. D'ailleurs, au fur et à mesure, elle ne donna plus le bonjour à personne.

Son mari, Mano Aubrun, prit quant à lui la maladie de son fils avec beaucoup plus de philosophie.

Mano Aubrun avait été tenté par la politique, puisque, nous l'avons dit, c'était avec l'instruction le meilleur moyen d'ascension sociale pour un nègre. Cependant, au moment où il atteignait l'âge d'homme, c'est-à-dire vers les années trente,

les choses n'étaient plus aussi simples. Un demi-siècle plus tôt, il avait suffi d'un groupe d'élèves d'origine modeste, sortis du lycée de Fort-Pilote, pour créer un journal et fonder le parti socialiste. Car, pour ces jeunes gens, les enjeux étaient clairs. Même si dans la société postérieure à l'abolition de l'esclavage tous les citoyens étaient déclarés égaux, la couleur noire demeurait un handicap. Le socialisme, idéologie égalitaire, fille des grands principes républicains, semblait apporter la réponse à cette contradiction. À présent, la société s'était stratifiée en classes, et la bourgeoisie noire constituée était aussi arrogante que la mulâtre. Mano n'était pas vraiment né en son centre, même si son père était un honorable instituteur, mais plutôt à sa périphérie. Forcer le rang nécessitait une énergie et un talent qu'il ne possédait pas. Il se contenta de son métier. Il fut un des premiers à étudier en France, mais résidant à Bordeaux, il se trouva à l'écart de l'agitation intellectuelle de ses compatriotes de Paris. C'est ainsi qu'il n'entendit jamais parler de Négritude, et ne prit aucune part au combat anticolonialiste naissant.

4.

Je n'ai pas oublié Berthe. Elle a près de dix ans. Elle tient la main du docteur Blonfort sur le quai et regarde s'éloigner le *Dona Flor* qui emporte Marthayeux-noirs et Marcius vers l'île de Canete.

– Ne pleure pas, lui a-t-on dit. Tu les reverras aux grandes vacances…

Elle s'efforce donc de ne pas pleurer. La veille, un docteur Emmanuel Aubrun est venu voir Marthayeux-noirs et Marcius, et leur assurer que leur petite fille sera bien chez lui. Comme chez la majorité des enfants, la curiosité pour cette nouvelle existence qui s'ouvre devant elle l'emporte sur l'appréhension. Et puis, ce docteur a l'air gentil. À présent, le docteur Blonfort l'entraîne vers sa voiture, une américaine, une Studebaker. Elle ne s'est jamais assise dans une aussi belle voiture.

La famille Aubrun habitait la rue du Sable à Fort-Pilote. Ici, il convient peut-être de fournir quelques indications sur l'île. Sa partie septentrionale, montagneuse et boisée, est traditionnellement occupée par les mulâtres, après l'éviction

de la majorité des békés de la scène économique, tandis que sa partie méridionale, plate et souvent marécageuse, a vu s'installer les nègres sur des lopins de terre ne dépassant pas parfois 0,50 ha. Deux villes témoignent de cette bipolarisation. Au nord, Sofaya, la capitale, essentiellement mulâtre, fondée en 1040, au fond d'une baie magnifique bien que sa rade foraine soit peu profonde. Au sud, Fort-Pilote, centre commerçant dont la population est bigarrée, mais à dominante noire. Les Maheux de la Folie possédaient leur fief au-dessus de Sofaya, dans la région de Carmel, et méprisaient tous ceux qui habitaient au-dessous d'une ligne allant de l'Anse Paradis à Camarene, soit trente kilomètres en deçà de Sofaya.

Bien entendu, dans les années cinquante, toutes ces distinctions n'étaient plus très strictes, les hasards de l'administration, la recherche de l'emploi, le développement touristique entraînant la mobilité des habitants. Mais Altagras avait ressenti comme le symbole même de sa déchéance de « descendre » de Sofaya pour s'installer auprès de son mari à Fort-Pilote. Pourtant, elle était belle, la maison de la rue du Sable, sous son toit de tuiles rouges patinées, avec sa façade blanche, nue, sans balcon, qu'une lanterne hexagonale éclairait la nuit venue. Elle comptait dix pièces et un galetas.

Quand Berthe arriva chez les Aubrun, la famille allait passer à table. Le couvert était mis, chaque assiette portant un étui à serviette avec le nom de son possesseur brodé au point de tige : Papa, Maman, Antoine, Dominique, Jean-François, et tout cela semblait à Berthe le symbole de sa nouvelle existence. Puis, tous les acteurs entrèrent et prirent leur place. Chose étrange ce soir-là, Altagras ne frappa pas particulièrement Berthe. Si elle l'effraya un peu, ce ne fut pas davantage que bien des adultes. Altagras donnait la main à une fillette. Un tout petit garçon s'agitait dans les bras de son père. À un moment, Altagras ordonna à une servante qui passait la tête, curieuse, entre les rideaux, de conduire Berthe à sa chambre au deuxième étage et alors, dans l'escalier, assis sur la dernière marche, le visage appuyé à la balustrade et observant les visiteurs sans vouloir être vu, se tenait ce garçonnet.

Berthe était une enfant assez timide. Pourtant elle trouva quelque part en elle l'audace d'interroger :

– Comment t'appelles-tu ?

Ce fut la servante qui répondit et elle nota toute la malveillance de sa voix :

– Antoine. I pa sa palé, non !

Comme j'aurais aimé presser Berthe de questions sur ce moment-là !

– Qu'est-ce que tu as ressenti ?

Ressenti ? Ressenti ? Tous les symptômes de la passion quand on ignore ce que c'est.

Essayons, non pas de cerner les responsabilités – les cœurs n'ont pas de responsabilité, pas de culpabilité. Altagras n'était pas coupable d'idolâtrer son malheureux fils, objet de risée de la bonne société. Berthe ne fut pas coupable d'éprouver ce qu'elle éprouva. Antoine ne fut pas coupable d'inspirer et de ressentir tant d'amour. Essayons simplement d'y voir clair. Jusqu'alors, Altagras avait tout signifié pour son fils aîné. Elle était la seule à percevoir des sons cohérents dans le bredouillis qui parfois s'échappait de ses lèvres, la seule à calmer ses accès de colère, ses « crises », disaient les autres méchamment objectifs, la seule à arracher un rire à sa bouche taciturne. Du jour au lendemain, elle dut partager et pour celui qui aime, on le sait, partager c'est perdre. Elle vit Antoine s'attacher comme une ombre aux pas d'une autre, guetter par la fenêtre son retour de l'école pour se précipiter sur elle comme un chien fou, puis demeurer roulé en boule dans un coin de sa chambre tandis que, studieuse, elle préparait ses devoirs, enfin, dépérir aux vacances quand elle était absente. Une rivale et laquelle ? Une petite négresse sans père, dont la mère était à l'asile et qu'elle avait acceptée chez elle sur l'insistance de son mari… !

Désormais, deux rêves se partagèrent les nuits d'Altagras. Le premier que nous connaissons déjà. La Citroën de Mano percutant un palmier de l'allée Dumanoir ou son cheval s'emballant et le traînant sur des pistes semées de roches

volcaniques. Un second : Berthe tombant victime d'une de ces fièvres typhoïdes qui à cette époque décimaient Fort-Pilote et se vidant par le haut et par le bas d'une eau putride. Berthe mordue au talon par un trigonocéphale qui aime à se cacher dans l'herbe et retrouvée au détour d'un buisson, enflée, violâtre, la lèvre baveuse.

Comme en dépit de ce qui se passait dans sa tête et dans son cœur, Altagras demeurait une catholique fervente, au matin, elle se précipitait à l'église, déposait des bouquets de fleurs au pied de toutes les saintes, faisait brûler des cierges et s'abîmait dans un confessionnal. Le père Van der Brucken lui donnait l'absolution et la morigénait :

– Allons, ne vous accusez pas à tort. Vous ne pouvez tout de même pas souhaiter la mort d'une enfant, d'une pauvre orpheline que vous avez eu la bonté de recueillir. Et puis, ne rend-elle pas votre fils heureux ?

Ne rend-elle pas votre fils heureux ? C'était bien là le crime !

À sa sortie de l'église, Altagras croisait les enfants des bidonvilles charroyant de l'eau pour la toilette et la cuisine familiales, car depuis peu Fort-Pilote se ceinturait de bidonvilles. Elle s'arrêtait sur le pont de la rivière des Lataniers, regardant l'eau brune et mousseuse, si glacée à sa source qu'on pouvait y rafraîchir des bouteilles de soda, mais se réchauffant au fur et à mesure que l'on approchait de la mer.

Les historiens nous apprennent que ces années-là furent très importantes pour le pays. À les en croire, l'intrusion du capitalisme industriel avec la mécanisation des tâches manuelles provoque la dislocation de la société traditionnelle, ce qui se traduisit par un dépeuplement des campagnes au profit des centres urbains. La population de Fort-Pilote tripla et apparurent ces bidonvilles dont nous venons de signaler la présence. De même, nos historiens déplorent la baisse considérable de l'exportation de sucre avec pour corollaire des grèves des coupeurs de canne. Ils signalent une aggravation du chômage, de l'analphabétisme et de la mortalité infantile. Ils

parlent d'affrontements raciaux et surtout ils dépeignent avec un grand luxe de détails « les sanglantes journées d'octobre ».

Un incident relativement mineur fut à l'origine de ces « journées ».

Un vieil homme surnommé « La lanterne magique » gagnait sa vie en mettant des fers aux chaussures des écoliers. Dans un souci d'efficacité, il avait installé une sorte d'étal ambulant à la sortie d'un fort beau magasin appelé À la pantoufle de vair. C'était un vieux nègre, poli et honnête, mais voilà, sa présence sur ce trottoir déplaisait au propriétaire d'À la pantoufle de vair, un Blanc d'origine polonaise nommé Jaruzelski.

Pour un oui, pour un non, ce Jaruzelski injuriait le vieillard. Un jour qu'il était de fort méchante humeur, soit qu'il ait mal baisé sa femme ou l'ait surprise au lit avec un amant, comme dirent les méchantes langues, car elle était légère, il lança son pied au derrière du vieillard et éparpilla dans la rue ses clous, ses tenailles, ses lamelles de cuir, ses fers… Deux heures plus tard, À la pantoufle de vair était saccagée, Jaruzelski tiré de derrière son comptoir et laissé pour mort au milieu de la chaussée.

Toute la nuit, une foule ivre de colère incendia les voitures des Blancs et saccagea leurs biens. Les choses ne s'arrêtèrent pas là. Un ouvrier du bâtiment, José Laran, surgit de l'ombre où il se tenait jusqu'alors, et debout sur le balcon de la chambre de commerce, exhorta le peuple à prendre en main son destin, à chasser les Blancs et à faire la révolution comme dans certaines îles voisines. Étudiants et intellectuels se rallièrent à lui. Évidemment, les troupes de la métropole, arrivées en renfort, écrasèrent ces troubles dans le sang. Menottes aux poignets et fers aux pieds, José Laran fut embarqué dans un avion pour répondre de son crime devant un tribunal spécial, siégeant à Versailles, ancienne résidence des rois de France.

À ceux qui s'étonneront de tant de violences, témoignant de la gravité des tensions sociales, il convient d'apprendre que, face à l'effondrement de l'économie, le tourisme devenait la seule ressource. Des Européens, Français principalement, mais

aussi des Canadiens et des Américains, venaient en flots serrés chercher le soleil et la plage l'hiver, le casino et la boîte de nuit toute l'année. Des Blancs partout. Le fameux seuil de tolérance dont parlent les sociologues était atteint et même dépassé. Les natifs du pays ne se sentaient plus chez eux.

Ajoutons à cela l'amorce d'une politique de transfert des autochtones vers la France et on comprendra les raisons de ces spectaculaires représailles. Du moins, c'est ce qu'écrivent les analystes.

Quelles traces ces événements laissèrent-ils dans l'esprit de Berthe ? Pratiquement aucune. La clameur de ces grandes luttes politiques lui parvint assourdie, lointaine. Des « sanglantes journées d'octobre », elle ne se remémora qu'une foule en fureur déferlant le long de la rue du Sable. Avec Antoine et Dominique, elle la regardait par la fenêtre du galetas et ne comprenait pas le pourquoi de ces cris de rage et de ces pancartes. Après cela, le lycée Félix-Éboué fut fermé pendant une semaine. Quand il rouvrit, elle apprit que certains professeurs avaient été mutés en métropole. D'autres avaient pris leur place. Des Blancs.

Un souvenir pourtant émerge.

À peu près à la même époque, six travailleurs agricoles entamèrent une grève de la faim dans la cathédrale Saint-Benoît pour attirer l'attention sur leur condition tragique. La culture de la canne a toujours eu un caractère saisonnier, de janvier à juin, lors de la récolte. Après, il n'y a pratiquement plus rien à faire, car il n'est pas nécessaire de replanter la canne, les mêmes plants donnant une récolte pendant plusieurs années. Aussi les ouvriers du secteur sucrier se retrouvent au chômage de juillet à décembre, vivant de leurs gains passés.

Déjà misérables, l'abandon de la monoculture d'exportation les condamnait donc à la mort lente. Avec Dorothée, une de ses camarades de classe, Berthe vint regarder les grévistes étendus sur des grabats dans le transept de la cathédrale. Bien que d'origine populaire, plébéienne même, dirons-nous, Berthe n'avait aucune conscience de l'être.

Elle ne se sentait aucune affinité avec ces nègres aux traits émaciés, le pantalon de toile effrangée s'arrêtant au-dessus des ignames de leurs pieds noueux, et dont des compagnes, le front ceint de madras sombres, humectaient le visage avec l'eau puisée dans une calebasse. Tous ces gens sentaient la sueur et la misère, odeurs qu'elle n'avait jamais respirées, et elle prit ses jambes à son cou pour retourner rue du Sable. Là, l'attendaient une tasse de chocolat chaud, deux tartines de confiture de goyave. Car, répétons-le, Altagras ne put jamais martyriser Berthe comme elle le souhaitait. Celle-ci fut toujours matériellement traitée comme les autres enfants de la famille, Mano y veillait.

Si les événements politiques et le spectacle du dénuement de ses compatriotes ne laissèrent aucune empreinte dans l'esprit de Berthe, qu'est-ce qui parvint à l'émouvoir, à la bouleverser ? Il semble que ce soit la vue de la nature de son pays. Mano Aubrun avait hérité de son père une maison située à Raisins Clairs, village de pêcheurs devenu lieu de villégiature, mais demeuré à l'écart du boom touristique naissant. Quand, d'un piton rocheux qui dominait la plage, Berthe apercevait la mer, les palmiers, le sable blanc, au loin la silhouette légère d'un îlet, elle était convaincue que, lui assignant un pareil lieu de naissance, Dieu lui avait accordé un immense privilège. De même, quand elle prenait le bateau pour se rendre à Canete, une fois apaisé le chagrin de se séparer d'Antoine, une impulsion la poussait à exprimer son émerveillement.

Elle aurait bien aimé écrire des poèmes. Mais à qui les montrer ? Antoine ne savait pas lire.

Je n'ai guère parlé d'Antoine jusqu'ici et on en conviendra, c'est une lacune.

Grand, bien bâti pour son âge, comme ce héros dont nous parle Vitaliano Brancati, quand il se rendait à la cathédrale Saint-Benoît avec les siens, « aussitôt de la chaire se détournaient les regards les plus beaux ». Mais ce n'était plus simplement pour l'admirer comme pendant ses premières années. C'était pour le voir s'enfoncer les doigts dans les

narines, tirer nerveusement sur ses boucles, rouler rageusement la tête sur l'épaule de sa mère comme pour l'engager à mettre fin au supplice auquel elle le condamnait. Car s'il était relativement maniable chez lui, Antoine était insupportable en public. Quand il eut douze ans, Altagras et Mano durent renoncer à le faire sortir contre sa volonté. La maison de la rue du Sable donnait sur un vaste jardin, véritable parc où poussaient librement quenettiers et goyaviers. Antoine y passait le plus clair de son temps, demi-nu, couché sous le soleil, même celui de l'après-midi qui dessèche toute chose, ou tournant inlassablement sur lui-même, comme un derviche. De la fenêtre de sa chambre, Altagras l'observait, les yeux pleins de larmes, murmurant une prière stupide :

« Mon Dieu, faites qu'il guérisse… »

Tout cela cessa avec l'arrivée de Berthe, car grâce à elle, il découvrit la peinture. Nul ne sait exactement comment cela arriva. Probablement, un jour où il exigeait par trop son attention, elle lui mit des pinceaux et du papier entre les mains et l'encouragea à barbouiller. Toujours est-il que cela devint une passion.

Pendant qu'elle était au lycée ou qu'elle faisait ses devoirs, il peignait inlassablement d'immenses fresques aux formes à la fois tourmentées et poétiques, sorties triomphantes de son imagination. Bientôt, il peignit les visages autour de lui, et chacun s'effrayait de se reconnaître, semblable et cependant différent, indéchiffrable et déchiffré, secret et perçu. Cela devint son moyen de communication avec son entourage et surtout avec Altagras, car Berthe apparaissait peu dans ses tableaux (du moins ceux de cette époque. Il ne commença à la peindre qu'après l'avoir perdue). Quand il entendait signifier son amour, Altagras apparaissait déesse ou sirène, un hibiscus à la place du nombril et des étoiles aux paupières. Quand elle avait déplu, elle devenait tronc rugueux, flanquée de mamelles qui pendaient comme des outres. Il la dotait de deux têtes, de trois pieds, d'une bouche voluptueuse d'où tombaient à volonté diamants ou crapauds comme dans le conte. En bref, il la possédait à sa fantaisie par le biais de sa peinture.

Au début, il faut bien l'avouer, la famille considéra cette passion d'Antoine comme un divertissement sans conséquence. Mano qui était bon prince donnait libéralement à son malheureux fils de quoi s'acheter des fournitures À la Case Prêcheur, seul magasin d'artiste de Fort-Pilote. Altagras avait bien fait encadrer un certain nombre de tableaux qu'elle avait accrochés un peu partout dans la maison ; pourtant, ce n'était point signe d'admiration, mais d'amour pour son fils. Or, un jour, un ami qui revenait d'Haïti tomba en arrêt devant une de ces toiles et demanda si ce n'était pas l'œuvre d'un certain Salnave Philippe Auguste.

Aux parents étonnés, il révéla l'existence de la peinture naïve haïtienne que se disputaient les plus grands musées du monde et le génie d'hommes qui n'avaient passé par aucune école. Il les invita à se tenir sur leurs gardes, car ils se trouvaient peut-être en face d'un immense talent. Altagras s'enflamma pour cette perspective, mais Mano garda la tête froide. L'art pictural était peu développé dans le pays, si la littérature était assez florissante. Mano lui-même n'avait jamais ouvert un ouvrage écrit par un de ses compatriotes. Ce *Cahier d'un retour au pays natal* dont on faisait tant de cas lui était inconnu. Dans sa bibliothèque où figuraient tous les grands romanciers russes, de Tolstoï à Dostoïevski, on n'aurait guère trouvé que les *Fab'Compè Zicaq* de Gilbert Gratiant qu'il n'avait pas lues, mais qu'un de ses neveux lui avait offertes dans une édition de luxe. En même temps, il se plaignait souvent de la médiocrité de la vie intellectuelle du pays. En dix ans il n'était jamais allé au théâtre et n'avait vu au cinéma qu'une adaptation américaine de *Guerre et Paix* qui l'avait profondément déçu.

5.

J'en arrive à présent à un des chapitres les plus difficiles de mon récit : les relations de Berthe et d'Antoine. Difficile, car aucun des protagonistes ne fit de confidences là-dessus. Antoine en était bien empêché. Berthe, acculée, pressée de questions, s'y refusa toujours. Quand les choses se modifièrent-elles entre eux ? Quand passèrent-elles d'un attachement enfantin, névrotique chez Antoine, à une passion

d’homme et de femme avec tout ce que cela entraîne au plan physique ?

Impossible de le savoir. Personne ne s’aperçut de rien. Du moins jusqu’à ce que le ventre de Berthe commence à enfler. Enfler. Montagne de la vérité.

En cette année 1963, il se passait des choses importantes à Fort-Pilote. Pour la première fois, les mots d’indépendance et de révolution étaient non pas lancés en l’air par une foule brièvement surexcitée et des meneurs éphémères, mais imprimés dans des manifestes exprimant un programme cohérent. Ils allaient bientôt s’étaler sur tous les murs de la ville, appeler par voie d’affiche à l’abstention lors des élections. Pourtant, de tout cela, Berthe ne se souciait pas. Un matin, avant la messe d’aurore, elle fut chassée de la maison de la rue du Sable.

Il semble qu’elle prit refuge chez Destrella, amie de Martha-yeux-noirs, qui l’avait connue petite fille. C’est là que naquit son fils, Antoine. Antoine comme son père. J’ai essayé de reconstruire les nuits de Berthe jusqu’à la naissance de son enfant. J’en suis sûr, c’est à ce moment-là qu’elle commença de penser différemment à sa mère, Pourméra. Elle sentait le cri que celle-ci avait poussé avant elle enfler sa poitrine, monter d’une reptation lente le long de son œsophage, franchir son pharynx jusqu’à sa bouche dont, malgré elle, les lèvres s’écartaient. Oui, elle portait le sang de cette martyre et bientôt, elle connaîtrait le même destin. Enfermée entre de hauts murs. La folie cependant choisit ses victimes et Berthe ne lui plaisait pas.

Antoine naquit. Un bel enfant de 4,280 kg, et les infirmières faisaient la ronde autour de son lit pour voir si c’était bien l’enfant de l’idiot de la famille Aubrun. Ma chère, quelle histoire !

Quand Berthe prit son fils dans ses bras, elle pleura. Elle n’avait point pleuré lors de la rencontre avec sa mère, lors du départ de Martha-yeux-noirs et de Marcius, lorsqu’elle avait été chassée de la maison de la rue du Sable et qu’Antoine n’avait rien pu pour la défendre. Elle pleura. Non pas de chagrin, mais d’amour. Elle avait souhaité mourir et voilà

qu'elle donnait la vie. Elle s'était crue seule, abandonnée et voilà qu'elle avait un compagnon. Faible et voilà qu'elle avait le devoir d'être forte. Forte pour lui.

L'école maternelle Achille-René-Boisneuf ne garde aucun souvenir d'un enfant dénommé Antoine Suréna qui fit la rentrée l'année même où Fort-Pilote était secouée par des émeutes d'une rare ampleur, consécutives à la violente répression de la grève des ouvriers du bâtiment. Moi-même, à l'époque, j'étais étudiant à Bordeaux et terrifié par les images de saccages et de destructions qui s'étalaient dans les journaux, je vivais suspendu au téléphone.

– Ne crains rien, me répétait ma mère. Ils n'en ont qu'aux métros…

La même année, notre volcan, que l'on croyait endormi, se réveilla, crachant une purée de lave sur des villages, et chacun crut venue la fin de notre pays. Un plan d'évacuation fut déclenché et les routes furent remplies de véhicules, charroyant des enfants, des matelas, des meubles. Cette année-là aussi, Martha-yeux-noirs et Marcius revinrent de Canete. N'ayant ni l'un ni l'autre le sens des affaires, ils avaient non seulement dilapidé le capital laissé par leurs parents, mais encore ils s'étaient couverts de dettes. Ils reprirent avec eux Berthe et le petit Antoine et tout ce monde émigra à Port-Mahault, jolie bourgade côtière. Pourquoi Port-Mahault ? Je n'en sais trop rien… Martha-yeux-noirs et Marcius firent-ils des reproches à Berthe ? C'est peu probable. En fin de compte ne leur avait-elle pas fait le plus merveilleux des cadeaux ? Un enfant, un bel enfant mâle, brun et bouclé comme un bata-kouli.

Pour le petit Antoine, ces années-là furent des années de bonheur.

La route de Fort-Pilote à Sofaya, la capitale, longe la mer en se dirigeant vers le sud. Elle traverse en premier lieu une zone consacrée à la canne à sucre, où s'élèvent à présent comme autant de fantômes les carcasses des usines fermées, puis elle s'enfonce dans la région bananière où les cases de médiocre apparence sont disséminées et à demi enfouies dans la verdure. Pour se rendre à Port-Mahault qui est situé sur une

sorte d'avancée rocheuse, il faut quitter la route nationale, descendre par un chemin à forte pente, à proximité de rochers où les Amérindiens défunts ont gravé d'étranges figures. C'est tout ce qui nous reste des premiers habitants du pays.

Port-Mahault groupe un petit phare, des cases en bois, des maisons en dur, quelques épiceries-bars, une station de distribution d'essence, un marché couvert, une belle église et une grande école qui ne semble pas disproportionnée quand on sait qu'y viennent les enfants de centaines de villages, nichés dans les replis de la côte. Une place ombragée de flamboyants et d'amandiers-pays marque le centre du bourg et une jetée de pierres noirâtres, qui brise la houle, fait suiteà une allée plantée de lampadaires. À Port-Mahault, Marcius reprit son métier d'ébéniste. Mais comme les commandes étaient rares, Martha-yeux-noirs ouvrit un lolo où se vendait de tout : de l'huile, de la cannelle, du corned-beef, des sardines, du fil, des aiguilles.

Quant à Berthe, elle trouva un travail de gratte-papier à la mairie. Service de l'état civil.

Avec ses petits camarades, à peine sorti de l'école, Antoine s'emparait d'une ligne et s'en allait pêcher les petits poissons de la rade. Il ne manquait jamais de pièces pour acheter des tourments d'amour, des douslets, des sukàkoko. Il était le roi de sa famille. Le maître incontesté.

Vers les années 1972, un homme entra dans la vie de Berthe, Jean Larose, connu et apprécié de sa communauté, car il était un excellent tireur de contes. Je dois avouer qu'il ne m'a pas semblé un compagnon bien accordé à une jeune femme qui, après tout, avait grandi dans une famille bourgeoise, fréquenté dix ans le lycée et qui occupait un poste administratif. Mais sans doute suis-je victime de mes préjugés sociaux. À la vérité, le nègre Jean Larose n'était pas ordinaire : c'était un charpentier de marine spécialisé à qui les pêcheurs des environs passaient commande de leurs boats, petit boat, grand boat ou canot de misaine. Ce fut un beau-père extraordinaire. Quand son embarcation partait tôt la nuit et remontait les courants à la voile vers l'Océan, en tirant plusieurs bords, il mettait le petit Antoine au fond du canot et

lui donnait à préparer le leurre. L'enfant humait le vent de la nuit, suivant de l'œil la crête des vagues et le plongeon des oiseaux marins. En même temps, il songeait à sa mère, pelotonnée dans le grand lit qu'il ne partageait plus avec elle.

Pendant de nombreuses années, Jean Larose donna du bonheur à Berthe et à son fils. La vie est comme cela, elle accorde des trêves.

Quand tout cela prit-il fin ?

On signale l'implantation à Port-Mahault d'une Société d'aide technique et de coopération, destinée à aider les pêcheurs à s'initier aux innovations technologiques, en particulier au moteur hors-bord. Conséquence : modification dans la construction des canots. L'ère des boats était finie, Jean Larose perdit son prestige et ses commandes.

C'est de ce temps que les habitants de Port-Mahault se rappellent l'avoir vu tituber le long de l'allée plantée de lampadaires, en chantant :

Doudou moin ka pati épi bom siro-la
Épi kisa moin dousi kafé moin
Aie papa…

C'est de ce temps qu'il commença de battre Berthe. C'est de ce temps que le petit Antoine, plus si petit, mais déjà haut, commença de faire parler de lui. Lui qui se baignait deux fois par jour et se frottait le corps d'un bouchon de feuillage, la raie sur le côté et les cheveux lissés à la brillantine Roja, se mit à se négliger, sale, sentant la sueur. Ce qui devait arriver arriva, à l'école, il devint bon dernier. Marcius se défendait dans son échoppe d'ébéniste et alors on eut l'idée d'y placer le gamin. Après tout, il n'y a pas de sots métiers et tout vaut mieux que traîner dans les rues. Mais Antoine regarda sa mère dans les yeux et fit :

– Je ne veux pas être ébéniste.

Ce calme, cette insolence firent sortir Berthe de ses gonds. En un instant, elle revécut tous les sacrifices qu'elle avait consentis, toutes les douleurs qui l'avaient accablée depuis que ses yeux s'étaient ouverts au soleil du monde. Elle le frappa.

De toutes ses forces. En pleine figure. Antoine sortit sans mot dire. Je sais ce qui se passait dans sa vie.

L'année précédente, Mike Blustein, marchand de tableaux, connu sur toute la côte Est des États-Unis, revenait d'Haïti où il avait fait main basse sur des trésors arrachés à des affamés, quand il s'arrêta à Fort-Pilote pour goûter cette cuisine créole dont les prospectus de voyage lui disaient tant de bien. *The sophistication of France in a Caribbean setting*. Par le plus grand des hasards il entra À la Case Prêcheur et là désigna un tableau :

– De qui est-ce ?

– D'un de mes cousins. Un peu…

Là le patron de la Case Prêcheur se frappa le front d'un geste éloquent.

– Y a-t-il d'autres tableaux ? Je veux les voir.

Il finit par appeler la rue du Sable. Ce coup de téléphone, Altagras l'attendait depuis plus de dix ans.

Ce que vit Mike Blustein l'éblouit. La sensibilité de Salnave Philippe Auguste alliée à la finesse et à la précision de trait de Philomé Obin, fondateur de l'École du Nord et aussi à l'exubérance d'Hector Hyppolite. Dès son retour à New York, Mike organisa une exposition à la Parke Bennett Gallery et ce fut à Fort-Pilote un déferlement de photographes venus traquer l'artiste. Les Français finirent par s'apercevoir de l'existence d'un génie dans une de leurs possessions, et *Connaissance et arts* lui consacra un article dans son numéro de novembre 1976.

Le chef-d'œuvre d'Antoine Aubrun est, à mon avis, la grande toile appelée *Femme*. Une forme vêtue de rouge, face à une mer violette, la lueur des cierges posés sur les tombes du cimetière autour d'elle, éclairant sa peau huilée. Certains critiques prétendent voir là l'incarnation d'une déesse : Erzulie-Fréda-Dahomey, Agoué, Grande Bossine. Il faut leur rappeler qu'Antoine n'est pas haïtien et n'a sûrement jamais entendu parler du panthéon vaudou. Pour moi, cette femme est Berthe.

Qu'est-ce qu'Antoine savait jusqu'alors de son père ? Pas grand-chose, je crois. On avait dû lui dire qu'il était le fils d'un mulâtre de bonne famille qui l'avait abandonné dès avant sa naissance. Le fait est si courant dans nos sociétés qu'il n'y accordait peut-être pas une pensée. Or voilà que le visage paternel s'étalait en couverture de luxueux magazines venus d'audelà des mers. Antoine découvrait du même coup qu'il était le fils d'un idiot et d'un génie, les deux choses ne sont pas contradictoires. Ajoutez à cela la tempête de la puberté.

Il commença à faire des fugues. L'une d'entre elles le conduisit jusqu'à Fort-Pilote. Il rôda rue du Sable. Chaque jour, en fin de matinée, sous le soleil brûlant, Antoine Aubrun sortait de chez lui, car à présent, il pouvait aller seul. Il tournait la tête de droite et de gauche avant de traverser les rues, les mains dans les poches de son pantalon de coutil. Il s'asseyait sur un banc de la place de la Victoire et fixait la mer furtive, entre les voitures qui avaient transformé en parking cet ancien paradis de rencontres, de flirts innocents, de promenades et de baisers volés. Des femmes en képis arpentaient les allées, en évitant de poser le regard sur cet homme silencieux, toujours vêtu de blanc, qui symbolisait pour elles le calvaire d'un cœur de mère.

Le face à face du père et du fils fut long, ce dernier caché derrière l'un des vénérables sabliers de la place, cherchant sur ce visage défait les traces du sien, encore informe.

6.

À partir de 1978, je retrouve Berthe à Fort-Pilote. Elle habite l'une de ces HLM que la municipalité communiste a fait sortir de terre à la périphérie de la ville, et qui lui font une ceinture de cubes de béton au flanc desquels s'agitent des caleçons, des barboteuses d'enfants, des torchons et des draps. Elle a songé à partir pour la France par le Bumidom qui organise depuis plus de dix ans l'émigration massive de ses compatriotes. Elle rêve de devenir infirmière, peut-être en pensant à sa mère, morte à présent et si longtemps recluse entre de hauts murs. Quelqu'un l'en dissuade, lui révélant que Paris est la ville la plus cruelle du monde, que sa beauté tant

vantée et ses nuits fiévreuses accentuent encore le sentiment de solitude de celui qui n'y possède ni amis ni famille.

Alors Berthe travaille à la librairie Les Beaux livres. M. Lucrétien, son patron, l'estime. Elle ne rechigne jamais à rester tard le soir. Elle fait de petites courses pour Mme Lucrétien. En échange de tant de gentillesses, Max, le fils aîné des Lucrétien, donne des leçons de mathématiques à Antoine. Le samedi, surtout pendant la période qui suit la rentrée scolaire, Antoine aide à la librairie, ce qui lui fait de l'argent de poche.

C'est un beau garçon, Antoine. Mais taciturne, ombrageux, intraitable. Les professeurs au lycée se plaignent de son air boudeur. Pourtant, il se place de nouveau parmi les premiers de sa classe en français et en histoire. J'ai retrouvé un poème qu'il avait composé :

Notre jour viendra – je vous le dis
aussi vrai que le soleil
aussi pur que la beauté
aussi dur que le métal
nous brûlerons le fascime
nous brûlerons le racisme
et l'impérialisme.

Jeune révolté qui ne sait pas très bien nommer sa révolte ! Qui emploie des mots qui définissent mal son malaise. Car ce sont les seuls qui lui sont offerts. Il y a à nouveau un homme dans la vie de Berthe. Il travaille comme maître d'hôtel au Bananier, un des hôtels édifiés au Goulet. Il s'appelle Édariste.

Pensez que quand j'étais petit, le Goulet, à quelques kilomètres de Fort-Pilote, était un bourg de pêcheurs ! L'air du matin était rempli du bruit de voix des hommes partant pêcher au creux ou à la senne. Ils étaient généralement de retour à trois heures. Certains, revenus plus tôt, ressortaient pour tirer quelques casiers, prendre à l'épervier des poissons qui serviraient d'appât pour la pêche du lendemain. La cloche de l'église appelait les femmes aux messes. Mais voilà que dès les années soixante se sont ouverts, les uns après les autres, des hôtels à l'américaine, de classe internationale. Entre eux, s'alignent des boutiques d'artisanat, qui offrent tristement des

conques de lambis, des poissons armés empaillés et des poupées créoles. Que c'est dur d'assister à l'agonie de son pays !

Une année, à la période des vacances scolaires, Antoine, sur recommandation de l'amant de sa mère, travaille au Bananier. On a peine à l'imaginer dans l'absurde uniforme des serveurs : pantalon blanc, veste rouge avec un écusson brodé sur la poche etcravate en madras. À vrai dire, il n'y fait pas long feu, à l'hôtel Bananier. Renvoyé à la fin des trois premières semaines. Selon certaines informations, on lui aurait reproché d'avoir incité le petit personnel des serveurs, des garçons et des femmes de chambre, à la grève. Cela me paraît peu probable. Je penche plutôt pour une autre explication. Comme on lui aurait demandé de discipliner sa coiffure « afro », il aurait pris la mouche et serait parti.

C'est à cette époque que se produisent deux événements sans lien apparent. Berthe devient une Adventiste du Septième Jour et Antoine, l'ami de Didier Réhat. Berthe n'avait jamais été portée sur la religion et sa conversion est surprenante. Qu'est-ce qui la conduit à se ceindre le front d'un mouchoir blanc, à renoncer au porc et à chanter avec ardeur dans un petit temple, incendié de chaleur ? Peut-être le départd'Édariste qui l'a quittée pour épouser une Dominicaine ? Alors elle est lasse de cheminer par la vie sans bâton.

Plus surprenante encore, l'amitié d'Antoine et de Didier Réhat. Didier était le fils aîné de Maximilien Réhat, l'homme le plus haï du pays. Ned, comme l'appelaient ses intimes et les autres, avait eu le nez fin. Dès que s'était amorcé le déclin de l'industrie sucrière, il avait en vitesse ajouté à ses terres celles de sa femme, celles de propriétaires voisins, expropriés avec la bénédiction du pouvoir ou ruinés, et s'était ainsi constitué un domaine de 12 000 hectares qu'il avait planté en bananes. Il en avait confié la gestion à une société dont il s'était nommé le PDG et exploitait impunément ses ouvriers agricoles. Grand ami du Préfet et de certains députés, Ned faisait la loi. On imagine aisément qu'ainsi qu'il arrive souvent aux garçons des classes fortunées, Didier était en révolte contre son père. Il trouva sans doute piquant de s'acoquiner avec un bâtard, à moitié noir et appartenant à un « no man's land » social. Mais

Antoine, quant à lui, n'aurait-il pas dû se méfier ? Apparemment, il n'en faisait rien.

Les deux garçons sont inséparables. Ils circulent en tandem à travers les rues embouteillées de Fort-Pilote, au milieu de sa foule bavarde. Ils ont la même taille. Ils échangent leurs vêtements. Ils boivent les mêmes alcools. Ils couchent avec les mêmes filles. Non, sur ce point s'arrête toute ressemblance. Didier est un grand baiseur, plein de bagou et faisant les yeux doux à tout ce qui porte jupon. Antoine ne sait pas sourire. L'intensité de son regard effraie. Il a une passion pour Mauriac et relit inlassablement *Le Sagouin*. « Ce n'est plus le Roi des Aulnes qui poursuit le fils dans une dernière chevauchée, mais l'enfant lui-même qui entraîne son père découronné et insulté vers l'eau endormie de l'écluse où l'été, les garçons se baignent nus. Voici qu'ils sont près d'atteindre les humides bords du royaume… »

Souvent, à ce point de sa lecture, il pleure. Alors Didier se moque de lui et lui tend un verre de rhum qu'il ne boit pas.

En avril 1981, l'OLP, Organisation de lutte populaire, nouvelle force, apparaît dans le paysage politique. Ses mots d'ordre ne sont plus simplement indépendance, révolution, mais lutte armée, guérilla urbaine. On est loin des discours salonnards, le sang coule à chaque carrefour. C'est le sujet de toutes les conversations, sur le parvis des églises, aux marchés, dans les autobus.

– Jusqu'où cela ira-t-il ?

Moi-même, je l'avoue, je ne comprends rien à cette furie et j'ai peur. Pourtant, je vois bien la destruction de notre pays, je vois bien que nous n'avons aucune prise directe, aucun pouvoir sur l'évolution de notre société et que toutes les décisions viennent d'ailleurs. Je sais bien de quoi nous souffrons et comme je m'accorde avec le poète.

> *Aujourd'hui l'homme ne parle plus*
>
> *il ne tient plus le sel invisible entre ses doigts*
>
> *ni n'égrène le maïs, il ne porte plus de soleils ardents*
>
> *ni de masques multicolores. La terre, déjà, oublie l'empreinte de ses pas…*

Mais je ne suis que médecin : le combat que je mène est contre la maladie et la mort. Bientôt Didier et Antoine flirtent avec l'OLP. Il est évident que c'est le premier qui a fait pression sur le second. J'ai tenté d'approfondir la psychologie d'Antoine, en questionnant ses professeurs, ses condisciples. La même remarque revient : « On sentait qu'il souffrait. » Néanmoins, personne ne s'est soucié de découvrir de quoi.

Antoine ne passait jamais la soirée chez Didier, qui habitait à l'Étranglée, une petite habitation restaurée avec beaucoup de goût par un architecte californien. Sitôt le soleil tombé, il montait quatre à quatre l'escalier qui menait au cinquième, où vivait sa mère. L'ascenseur ne marche plus. Roux et Combaluzier ne peuvent résister aux tracasseries de tant de mains. Les vide-ordures sont bouchés. Une odeur de fruits à pain doux, de morue et d'urines fermentées flotte de palier en palier. Berthe est seule. Elle ne fait plus de reproches à son fils. Elle ne le frappe plus comme pendant son adolescence. Non, elle se contente de prier. Un silence épais s'est installé entre ces deux êtres. Berthe fait cuire le riz, lave et épluche les racines. Antoine fait ses devoirs devant la lumière blanche du poste de télévision, qui règne en maîtresse, là comme dans les 2 000 logements de l'ensemble. En réalité, il n'a qu'une pensée en tête :

– Mère, parle-moi de lui. Dis-moi comment vous vous êtes aimés. Comment vous vous êtes séparés. Sait-il seulement que j'existe ?

Altagras, enrichie par le génie enfin reconnu de son fils, a fait don à la nouvelle maison de la culture d'un tableau d'Antoine. Il représente une femme. Oui, encore une femme ! Elle a les joues bleues. Elle tient un poignard dans sa main gauche. Devant elle est dressé un autel couvert de sang, de lait et de miel. *Paris-Match* vient de publier un long reportage sur le « Solitaire de Fort-Pilote ». Souvent, Antoine va se planter devant la fresque de la maison de la culture. Il a découpé et caché dans un des tiroirs de sa commode les photos du reportage. Il ignore que sa mère s'en est aperçue.

Je dois confesser que, comme la majorité des habitants de Fort-Pilote, je ne fais pas grand cas des tableaux d'Antoine

Aubrun. Pour moi, ce ne sont guère que barbouillis de schizophrène. J'aimerais pouvoir les contempler à loisir et extirper du réseau de lignes et de couleurs une signification secrète. Il est vrai que je ne suis pas bon juge. J'ai été élevé dans l'admiration des grands maîtres de l'impressionnisme, Cézanne, Van Gogh, Monet, Renoir, Pissarro, le Gauguin antérieur à *Vision après le Sermon*, ce tableau qu'il peignit à son retour de la Martinique. Je me rappelle l'éblouissement d'une visite à la Pinacothèque de Munich.

Mais je n'ai que faire de parler de moi !

Les grandes vacances de 1981, Antoine les passe avec son ami Didier à l'île aux Chèvres, petit îlot situé au nord de notre pays. La famille Réhat y possède une maison de changement d'air. Ancienne terre à pétun, l'île aux Chèvres n'a aujourd'hui qu'une valeur touristique due à l'extraordinaire beauté de ses plages. Les tours qui prennent pour cible notre pays ne se conçoivent pas sans une journée à l'île aux Chèvres. Aussi, les hôtels se sont multipliés ainsi que les tristes boutiques d'artisanat. N'oublions pas les gens de voile, Américains, Canadiens, Scandinaves, qui viennent relâcher dans ses eaux, ce qui fait qu'à certaines saisons, la mer est constellée de voiliers.

Il me déplaît de voir Antoine prendre l'avion avec Didier, ses sœurs, ses jeunes frères et son cousin Cyrille. Je pressens un danger.

Insoucieux, Antoine regarde avec ravissement le cadre de l'île aux Chèvres. Le bourg principal, Fond-Curé, lui rappelle le Port-Mahault de son enfance. Partout, des fleurs : hibiscus, bougainvillées, alamanders, lianes fleuries. Les rues sont bordées de poiriers-pays aux troncs noueux. Un cimetière aux tombes blanches et noires occupe une baie et semble une fière cité des morts.

7.

Le 25 décembre 1981, « Ned » Réhat est assassiné au sortir de la messe de minuit, à laquelle il assistait avec toute sa famille et tout son clan.

Ces événements sont tellement connus, la presse internationale s'en étant largement fait l'écho, que je ne m'étendrai pas sur eux.

Je regarde les funérailles de « Ned » à la télévision qui le traite comme la BBC le ferait d'un membre de la famille royale. Dans les rues mortes, les commerçants ayant fermé boutique pour protester contre l'aggravation de la violence, une marée humaine suit le corbillard. Pour donner plus de faste à la cérémonie, la famille a restitué l'antique coutume de la traction animale et quatre chevaux pommelés, tout couverts de housses noires, avancent solennellement derrière une fanfare. À chaque carrefour, le cortège s'arrête et le batteur frappe sur son tambour, comme pour prévenir ceux qui l'ignoreraient, du passage de la mort. La veuve de « Ned » est drapée de noir, soutenue par ses fils, dont Didier, le visage contracté par le chagrin. J'aurais aimé que n'assistent que des Blancs à ces obsèques. Il n'en est rien. Les visages qui défilent sur mon écran sont de toutes les couleurs, à l'image de notre pays où le plus noir côtoie le plus clair. Il y a des hommes, des femmes, des enfants, des vieillards. Au cimetière de Briscaye, le curé fait une longue homélie. Il prie pour que notre malheureux pays retrouve la paix. Surprenant ! Il dénonce l'injustice faite à nos paysans et à nos ouvriers agricoles, la fièvre de consommation qui a saisi les couches sociales aisées et les pousse à oublier le devoir de charité. L'Église serait-elle en train de changer de camp ?

Inutile de dire que l'assassinat de « Ned » donne bon prétexte pour interdire l'OLP qui, dès lors, entre dans une transparente clandestinité.

Plus important – du moins pour mon histoire ! – Antoine et Didier ne se fréquentent plus. Au lycée, ils s'évitent.

Il y a une possible explication. La mort de « Ned » a dessillé les yeux de Didier. Il s'est rendu compte combien il aimait son père et combien il s'en veut de lui avoir fait mal. Il développe donc un sentiment de culpabilité et rompt avec tout ce qui lui rappelle son passé de rebelle. Je ne sais pas pourquoi cette explication ne me satisfait pas. Elle me paraît trop simple, évidente. Il y a autre chose.

Antoine qui, guéri de sa crise d'adolescence, comptait parmi les meilleurs élèves de sa classe redevient bon dernier. Il est souvent consigné pour travail non fait. Le samedi, le voilà dans la cour du lycée Félix-Éboué, lançant des pierres aux mangots malgré l'interdiction des surveillants. Une fois, il est renvoyé pour trois jours. Il en profite pour refaire les peintures de l'appartement de sa mère, pour poser de jolies dalles de couleur au-dessus de l'évier. Le contact est rétabli entre le fils et la mère. Le soir venu, ils ne regardent plus les insipides feuilletons à la télévision. Ils parlent. De quoi ?

D'Antoine, bien sûr. Du père absent, mythique.

– Je ne l'ai jamais considéré comme un malade, un malade mental. Il ne parlait pas, c'est tout. À part cela, ses regards, les expressions de son visage signifiaient plus que tant de paroles superficielles, communes, prononcées par des bien portants. Je savais qu'il ne pouvait rien contre sa mère et je l'imaginais debout, le nez contre la fenêtre, à guetter mon retour. Quelle explication de mon absence lui avait-on donnée ? Ah, tu ne sais pas la cruauté de ces familles !

Précisément Antoine la connaissait, j'ai enfin fini par le découvrir.

Le 15 septembre 1981, Élodie Réhat prenait le vol AF248 en direction de Paris. Elle voyageait en classe Affaires, et toute sa famille ne la quitta pas d'une semelle avant qu'elle n'ait franchi la porte d'embarquement qui conduit à l'avion. Les témoins s'accordent à dire qu'Élodie était jolie, sans plus. Ses professeurs n'ont pas été frappés par son intelligence. Seul, le professeur d'anglais était très satisfait : Élodie avait un accent excellent. Évidemment, elle avait suivi plusieurs cours d'été à Sarah Lawrence, aux États-Unis. Donc, une jeune fille sans histoire, la quatrième enfant de « Ned ». Amoureuse de l'idée de l'amour et prête à s'enflammer pour le bel ami de son frère. Avec la liberté de mœurs qui caractérise notre époque, y eut-il plus qu'une simple amourette entre Élodie et Antoine ? Qu'importe !

Il est possible de faire d'Antoine un jeune intrigant s'introduisant dans une famille bourgeoise pour en souiller les vierges, vengeant ainsi le tort fait à sa mère et à lui-même.

Cela me semble ridicule. Il fut sans doute sincèrement amoureux, victime de cette fascination qu'exercent les classes aisées sur les autres. Une mère aux mains douces qui n'a jamais frotté de haillons. Un père présent et qui discute avec ses enfants de leurs lectures. (La presse internationale a affirmé que « Ned » était un mélomane averti, grand amoureux de Gustave Mahler et qui traversait l'Océan pour assister aux représentations du Met. Curieux que les bourreaux soient toujours des hommes si sensibles ! N'exagérons pas, « Ned » n'était pas un bourreau. Simplement un capitaliste !) Une piscine pour se rincer du sel de la mer. Des chaises longues au bord de la piscine, pour boire le jus de maracuja frais glacé. Des parasols bleus, comme la mer au lointain. Élodie fut l'adieu d'Antoine au monde des bourgeois. L'adieu aux illusions. Aux confusions de l'adolescence. Bien sûr, il avait lu Marx et Engels. Il avait même épinglé sur un mur de sa chambre le célèbre passage :

« La bourgeoisie a noyé les frissons sacrés de l'extase religieuse, de l'enthousiasme chevaleresque, de la sentimentalité petite-bourgeoise dans les eaux glacées du calcul égoïste. Elle a supprimé la dignité de l'individu, simple valeur d'échange. » Pourtant il ne le comprenait pas. Il ne comprenait pas que les bourgeois sont d'une autre espèce. Malgré ses rodomontades et ses propos incendiaires, Didier l'avait chassé comme un chien quand il avait osé poser les yeux sur sa sœur. Comme on avait chassé Berthe dix-huit ans plus tôt alors qu'elle était grosse de lui. À présent, Antoine a compris. Son allure physique change. Plus d'afro. Plus de coiffure joliment dreadlocks. Il se rase la tête. Ses joues sont glabres. Il voit la route à suivre, droite devant lui comme une tracée dans un champ. Il marche à grands pas dans la ville et rêve d'un monde meilleur, d'une vie à goût de miel.

Oh fils que je n'ai pas eu ! Si tu avais été à moi, j'aurais guidé tes pieds pour qu'ils trouvent les pierres plates du gué.

Au lieu de cela, tu t'écorches, tu saignes !

Une seconde organisation indépendantiste apparaît, qui réprouve la violence et entend utiliser la voie légaliste. Antoine, lui, s'engage activement dans l'OLP.

Pour des raisons évidentes, je n'ai pu déterminer à quelles actions il participe, ni même s'il participe directement à des actions. Peut-être semblait-il trop jeune, pas assez sûr… ?

Au mois de juin 1982, Antoine échoue au bac. Il annonce à Berthe qu'il ne repassera pas l'examen. La mère pleure : elle avait rêvé d'un fils médecin.

Antoine passe les vacances à Port-Mahault. Martha-yeux-noirs et Marcius sont bien vieux à présent. Ce dernier est affligé d'une hernie et les enfants l'ont surnommé Banjo. Il s'assied dans le jardin potager entre le pied-piment et la pomme-liane et raconte des histoires d'autrefois. Il parle de la guerre, de Sorin qui voulait garder le pays sous la coupe des mauvais Français. Antoine l'interrompt :

– Il n'y a pas deux catégories de Français, les bons et les mauvais. Il n'y a que des colonisateurs. Nous devons nous débarrasser de leur tutelle pour bâtir une société sans classes et sans couleurs.

Le vieillard se fâche. Il veut frapper Antoine de sa canne. Le garçon rit, s'enfuit, puis vient embrasser au front celui qu'il appelle Grand-père.

Port Mahault a beaucoup changé. Plus de pêcheurs, le bacoua au ras du nez ravaudant des filets : ceux-ci sont en Nylon et donc imputrescibles. En outre, la révolution hors-bord a entraîné le dépeuplement des fonds. Les hommes qui doivent aller de plus en plus loin, pour faire des prises, se découragent et se détournent du métier. Ils émigrent en ville et conduisent des taxis. La fête du 15 août n'est plus qu'une manifestation pour touristes. Seul un orchestre de reggae venu d'une île voisine met une note authentique.

They say that in the Army

The girls are very fine…

Antoine s'assied à la Pointe Curé et regarde la mer, ce bleu immense sur le corps maltraité de la terre. Il a apporté avec lui un livre qu'il aime : *Compère Général Soleil*. Mais il ne le lit pas. Il regarde la mer. Il voudrait redevenir un petit enfant. Rentrer dans le ventre de sa mère. Nager dans la mer de son ventre. Il essaie de revivre la liaison extraordinaire de son père

et de sa mère. Comment se sont-ils signifié « Je t'aime » ? Où faisaient-ils l'amour ? Dans le galetas à l'heure de la sieste. Altagras remercie Dieu : Mano n'a pas pris trop de temps cette fois. Elle se tourne sur le côté gauche afin de le nier, rajuste son chignon défait, se rejette sur son oreiller recouvert d'une taie brodée, humide de sueur et d'eau de Cologne. Elle porte un mouchoir parfumé à ses narines pour cacher l'odeur de celui qui vient de la couvrir. Antoine et Berthe à quelques mètres au-dessus de sa tête, par-dessus les trois poutres « Pain-Vin-Misère », se vautrent dans l'amour.

Le soir tombe. Un mal-fini plonge dans la mer. Antoine reprend le chemin du bourg. En septembre, Antoine commence à travailler chez un pompiste. Une grande station bruyante à l'entrée de Fort-Pilote. Y font le plein des autobus peinturlurés comme des catins qui sillonnent l'île et desservent les plus petites agglomérations. Maringouin. Anse Mire. L'Étranglée. Fonds Cacao. Rivière Belle-Feuille. Cette année, un cyclone désole notre terre. Le vent s'insinue à travers les planches disjointes des cases. Les feuilles de tôle jouent aux soucoupes volantes. Les HLM prennent l'eau de toutes parts. Les bananiers s'agenouillent et des poitrines un cri monte :

– Assez, Bon Dié ! Assez !

Le Monde du 23 novembre 1982 écrit :

« Un cyclone dénommé David s'est abattu sur des îles des Caraïbes. Les dégâts matériels sont importants. On ne déplore pas de pertes de vies humaines. »

Je cherche l'amour dans la vie d'Antoine et n'en trouve pas. De temps en temps, il passe le week-end avec Leïla, jolie chabine, vendeuse à Prisunic, qui a déjà un fils de six ans, Gaël. Les voisins sont unanimes. Il s'occupe beaucoup de l'enfant. Il lui achète des tee-shirts « Ti Racoon ». Il l'appelle « Ti-Mal » et lui apprend la boxe. Moi, je sais que son cœur est désert. Il n'y a de place que pour sa mère. Qu'il voudrait que sa vieillesse soit heureuse ! Que pour elle, le goût des jours change !

Sur le front de mer, les cocotiers s'alignent comme les grains d'un chapelet. L'année 1983 est un chapelet d'attentats.

Le 1er janvier 1984, Antoine achète des mandarines à sa mère afin qu'elle en garde les pépins et aie beaucoup d'argent. Il marche vers sa mort et il ne le sait pas.

8.

On me reprochera d'avoir négligé Berthe. Je l'avoue, dans mon esprit comme dans la vie, la jeunesse a pris le pas sur l'âge mûr.

Depuis des années, Berthe tient la caisse des Beaux livres. Le matin, avant de prendre sa place dans le box vitré qui l'isole des clients et des autres employés, elle boit le café avec Mme Lucrétien. Un café noir d'encre, sang de taureau. Les deux mères ont peur pour leurs fils, elles soupirent :

– Ils ont leurs raisons !

Une seule fois, Berthe eut la velléité de s'opposer aux « raisons » d'Antoine et le fit maladroitement. C'était après l'explosion de la tour Emmelynck qui abritait la Radio indépendantiste. Quatre garçons et filles qui rêvaient d'un avenir sans maîtres ni serviteurs, sans riches ni pauvres, sans békés, ni métros, ni nègres, ni mulâtres, s'étaient trouvés ensevelis sous des tonnes de ciment, de fer, de verre et de plastic. Partagée entre la terreur et la colère, Fort-Pilote redoutait la vengeance. Antoine était sorti, rentré, ressorti à nouveau après de longs conciliabules sur le pas de la porte, tandis que, derrière la cloison de parpaing, Yellow man chantait :

They say that in the Army

The girls are very fine…

Berthe était étendue sur son lit, un lit en bois de courbaril, profond comme un cercueil, que lui avait taillé Marcius. Et son passé lui revenait par vagues. Antoine – était-ce le père ou le fils ? son amour les confondait – sa main, un peu poisseuse dans la sienne tandis que des galopins, tout noirs et en haillons, vendaient la magie pour deux noix. Allait-elle perdre le fils aussi sûrement qu'elle avait perdu le père ? Le fils s'amena à six heures du matin. Dans la cour, au pied de l'HLM, des coqs s'ébrouaient dans des flaques de lumière. Le soleil qui n'avait pas encore le cou coupé commençait de

brailler. Une boule de violence submergea Berthe. Elle se leva, raide dans sa chemise de nuit de finette, et marcha vers la chambre d'Antoine. Fébrilement elle entassa contre la porte le bahut, la table, la commode de gaïac, imitation Henri II, vestiges des biens de sa mère et qui, dans ce pauvre intérieur, étaient mal à l'aise comme une parente trop cossue. Antoine s'égosillait, partagé entre le rire et l'exaspération :

– Maman, qu'est-ce que tu fais ?

Elle le laissa enfermé deux jours. Deux jours sans boire ni manger. Quand elle rouvrit la porte, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Elle sanglotait :

– Tu veux, tu veux des marinades à pisquettes ?

Après cette scène, pendant des semaines, l'HLM fut pareille à cette Minnegrotte dont parle Gottfried de Strasbourg, la mère servant le fils, le fils servant la mère, unis fortement par un amour très pur. Le couple mère/fils fournit le modèle idéal dont parle le tantrisme. La mère est déesse, principe cosmique féminin. Il n'y a pas d'acte sexuel. Chacun atteint le bonheur par l'anéantissement du moi.

Puis tout redevint comme avant. Dès sept heures, Berthe file vers les Beaux livres, son cabas à la main. Elle s'arrête d'abord au Marché de Fer, non loin du carrefour des Bossales. Elle marchande longuement les pois d'Angole, les christophines, les lambis à chair sulfureuse et violacée. Elle trottine menu dans sa robe bien propre repassée, caressant de-ci de-là la joue de sapotille d'un enfant. Vers huit heures, Antoine enfourche sa bicyclette pour se rendre à sa station-service. Malgré lui les paroles de Yellow man lui chantent dans la tête :

Hey-é, hey-é, hey-é
They say that in the Army
The guns are very fine
I asked for a M16
They gave me a M9…

Ah oui, il voudrait bien s'en saisir de ce M16 et pulvériser le monde. Ensuite, de ses décombres, bâtir la justice, la joie, la

beauté. Il est de tous les coups de main de l'OLP. Il fabrique avec amour des cocktails Molotov.

J'ai fini mon histoire, je veux dire leur histoire.

Je ne suis pas le meilleur des témoins, homme mûr, réfugié dans son égoïsme de célibataire, terminant sa lignée dans la maison haute de la rue d'Ennery que notre famille habite depuis le début du siècle. Je n'ai jamais voulu quitter ce quartier de la Folie, ni cette maison, alors que mes confrères, les médecins, résident de plus en plus loin dans des villas, gardés par des dogues de Cuba. Trop de souvenirs m'y attachent. Celui de ma mère, d'abord. J'ai placé au-dessus du piano l'agrandissement de la photo que j'avais prise d'elle, la dernière fois que je l'ai vue à Bordeaux. Elle porte une veste de fourrure. De renard, je crois. Ses cheveux sont soigneusement décrêpés et se creusent en ondulations rigides. Mais qu'ai-je à parler de moi quand je ne devrais parler que d'eux ? De lui, surtout. Certains ont voulu voir dans sa mort le juste châtiment des dieux. Il périt par l'épée celui qui frappe par l'épée. Et il brise le cœur de sa mère et sa semence ne porte pas de fruits. Moi, ce n'est pas ainsi que je le vois. Martyr d'une cause qui finira bien par triompher. Au cours de ma patiente enquête pour recoller les morceaux de ces vies éparses, j'ai interrogé près de deux cents témoins. Je retiendrai la réponse de M. Hyppolite, patron de la station-service où Antoine travaillait. Il a haussé les épaules :

– Que voulez-vous que je vous dise, moi ? C'était un jeune comme les autres…

1. *Pays mêlé*, éditions Hatier, Paris.

Kakador[1]

À Michel Rovélas

Qui me l'a racontée

Je suis un amoureux de la noirceur. Depuis tout petit. J'aime particulièrement la noirceur des tempêtes et des ouragans quand tout le monde croit que les grands vents vont envoyer le pays voltiger de l'autre côté de l'horizon dans le désordre des branches cassées, des feuilles de tôle arrachées et des pié-bwas qui tombent à la renverse. C'est à cause de ma Bonne-Maman, morte et enterrée à présent, dont les histoires peuplaient les nuits de mon enfance avec des créatures fantastiques, cheval à trois pattes, cabri sans cornes, bête à Man Hibé, Ti-Sapoti, jan gajé saignants sans peau qui me faisaient mourir de peur et aussi de désir. Parce que j'étais malade de l'envie de les rencontrer, ces créatures. Les sorties nocturnes de ma jeunesse n'avaient qu'un seul but et se sont passées dans cette vaine attente. Quand même, je n'ai pas perdu l'espoir. Aujourd'hui, dans mon âge déjà avancé, bientôt vieux-corps, dès que la noirceur tombe, je redeviens un petit garçon et je pars à l'aventure, recherchant ces créatures de l'invisible qui ont toujours refusé de croiser mon chemin.

La semaine dernière, enfin, ma chance a tourné.

J'étais couché auprès de Cornélia, la dernière de mes maîtresses. J'allais lui faire l'amour mais, brusquement, la lassitude m'a pris de son corps déjà familier, sans surprise, toujours offert, les bons jours comme les mauvais jours. Je me suis levé et, sans écouter tout son verbiage destiné à me retenir dans sa couche, je suis sorti. C'était un samedi, autour de minuit. Une nuit sans lune, sans étoile klin-din-din. Noire comme je les aime. Comme les aimaient, j'en suis sûr, les esclaves au temps longtemps quand ils méditaient les révoltes et les incendies des habitations de leurs maîtres. L'air était plein de ce picotement douceâtre qui accompagne la pluie quand elle tombe toute fine. Il vibrait des battements du gwo-ka que des fidèles honoraient dans un sanctuaire quelque part dans la ceinture toute neuve des HLM de La Pointe. Ma BMW m'attendait devant la porte de Cornélia, obéissante comme un chien couchant. J'ai pris la direction de Capesterre où j'habite

avec Irma, ma femme-mariée, et les deux garçons qui nous restent à élever. Sûrement, Irma s'étonnerait en son for intérieur de mon retour, elle qui ne me voit jamais avant la blancheur du devant-jour. Mais elle ne babierait pas. Ma femme est comme cela, aussi docile que ma BMW. La pluie tombait de plus en plus fort et commençait de fouetter les touffes d'herbes de Guinée des talus. Sur l'autoroute, des voitures se poursuivaient, écarquillant leurs grands yeux, seules taches de lumière dans tout ce noir. Je me suis arrêté pour prendre de l'essence à la station-service et, tandis que j'attendais, mon attention s'est trouvée attirée par un type qui avait l'air de s'abriter de la pluie.

Peu banal, ce type. Drôle à la vérité. Habillé tout en blanc. Haut. Très haut. Mulâtre clair. Figure d'Indien des hauts plateaux. Les cheveux réunis en une longue tresse qui lui battait le dos sous un feutre noir à large bord. Quelque chose dans son immobilité, dans sa façon de s'appuyer contre le mur de la station comme une gaule sur le tronc d'un manguier m'a intrigué. Je me suis avancé tout près, tout près sans qu'il fasse un seul mouvement comme s'il était un zombie sans sel, dormant debout. De plus en plus saisi, je lui ai demandé en créole :

– Où c'est que vous allez ?

À ce moment-là, il a relevé la tête et il m'a regardé dans le blanc des yeux. Ses yeux étaient sans fond, les yeux de quelqu'un qui voit devant, qui voit derrière, qui voit plus que ce qu'il doit voir. Ou, tout simplement, les yeux de quelqu'un qui a avalé son compte de rhum agricole. Une vague odeur à l'entour de son corps donnait du poids à cette supposition. Pour toute réponse, il a bégayé :

– Kakador !

Kakador ? Je connais un endroit qui s'appelle comme cela. C'est du côté de Grands Fonds Cacao, pas très loin de là où j'habite. J'ai insisté :

– C'est là que vous allez ?

Il a répété :

– Kakador !

Je lui ai fait signe de me suivre et nous sommes montés en voiture. Dans l'espace resserré de la BMW, son odeur qui d'abord m'avait paru légère devenait plus incommodante. Ce n'était pas l'odeur de bonne santé du rhum. C'était plutôt comme s'il cachait sous son beau complet blanc, façon ancien temps, une plaie qui suppurait le pus et la sanie. J'ai baissé les vitres et nous sommes partis. Aussitôt, il s'est appuyé sur les coussins et il a fermé les yeux. Son feutre cachait la moitié de sa figure. Je ne voyais plus que la ligne sinueuse de sa bouche et la courbe de son menton.

Quand nous sommes arrivés à l'entrée de Petit-Bourg, la pluie s'était arrêtée net. D'ailleurs, on aurait dit qu'il n'avait pas plu par là. Dans la lueur des phares, la route courait, mate, sèche, sans une flaque d'eau. Petit-Bourg dormait complètement. Cases comme maisons hautes et basses. Seules lumières dans le silence, les croix vertes des pharmacies s'allumant, s'éteignant, s'allumant, s'éteignant. En débouchant sur le square Albert-Sarraut, l'odeur de pain chaud de la mer a rempli nos narines et nos gosiers. Brusquement, mon passager s'est redressé. Il a ouvert grands ses yeux. Il s'est mis à crier d'excitation comme un enfant qui revoit le sable après les mois sans fin de l'hivernage. Est-ce que c'était l'effet du sel de la mer qu'il goûtait sur sa bouche ? Je ne cache pas que cette idée m'a traversé l'esprit.

– Lanmè ! Lanmè ! Allons prendre un bain.

J'ai ri.

– Ne faites pas de jeux, l'ami ! Vous m'avez dit que vous habitez à Kakador. C'est à Kakador que je vous ramène. À propos, votre nom c'est sans nom ou quoi ?

C'est comme si j'avais parlé pour ne rien dire. Il ne m'écoutait pas. Il continuait de crier « Lanmè ! Lanmè ! » et cognait sur la vitre de ses doigts secs et osseux. Je ne me suis pas occupé et j'ai roulé plus vite en montant le morne de Bovis. Alors, il s'est de nouveau affaissé sur les coussins et a repris sommeil. Je ne pouvais plus tolérer son odeur. C'était celle de la pourriture. J'ai appuyé sur l'accélérateur et c'est au

grand galop que nous avons continué notre course. Les flamboyants et les filaos qui avaient pris racine sur le bord de la route ne bougeaient pas, raides comme des piquets. À Capesterre, tout était fermé, aveugle. Il n'y avait même pas un débit de boissons encore ouvert et quelques chômeurs faisant la fête par les rues. La pluie s'est remise à tomber, hachurant la silhouette délabrée de l'ancienne usine Marquisat. J'ai quitté le bourg pour prendre le chemin de Kakador. Brusquement, mon passager m'a déclaré sans remuer, ni ouvrir les yeux ou tourner la tête vers moi, mais d'une voix nette en articulant chaque syllabe :

– Mon nom, c'est Henri Mapolin.

Du coup, l'inquiétude qui ne me lâchait pas est tombée comme, au matin, la mauvaise fièvre. En effet, Mapolin, c'est un nom que j'ai déjà entendu. Les Mapolin doivent être des personnes de Capes-terre comme nous-mêmes. Si j'avais été bon généalogiste à la manière de mon père ou de ma défunte maman, j'aurais pu nommer aussitôt toute leur lignée depuis le moment où le premier s'est installé dans la région, a acheté un morceau de terre, l'a planté en cannes et a pris une femme. Je me trouvais en quelque sorte en pays de connaissance, voire de parenté. J'ai répondu :

– Salut ! Où est-ce que vous restez ?

Pas de réponse. Il avait recommencé à dormir. Il ronflait même. Je ne peux pas trouver de paroles pour décrire ce qui s'est passé ensuite. L'odeur d'Henri Mapolin devenait intolérable. Il pleuvait de plus en plus fort. Des cordes. Il faisait de plus en plus noir. La gueule de l'enfer ouverte pour nous avaler n'aurait pas été pire. Pour la première fois, je sentais dans la noirceur quelque chose qui me terrifiait. Elle n'était plus amicale, attirante, une invitation à entrer dans l'autre monde. Elle était cruelle et scélérate. Des dangers sans nom s'y cachaient. À chaque carrefour, des mains invisibles jetaient de monstrueux bainsdémaré et, malgré le vacarme de la pluie sur le toit de la voiture, j'entendais les plaintes des animaux sacrifiés. Pendant combien de temps est-ce que nous avons tourné en rond repassant cent fois devant les mêmes portails, faisant cent fois les mêmes demi-tours dans les

mêmes chemins ? Je n'arrêtais pas de secouer Henri Mapolin par le bras et de hurler :

– Est-ce que c'est là ?

Je parlais à une roche. Je luttais contre l'envie de le jeter par la portière et de fuir à toute vitesse comme un chauffard qui a heurté un innocent quand, soudain, il a rouvert les yeux et m'a dit :

– Nou rivé !

Là ? On ne distinguait pas grand-chose. Un mur. Une barrière blanche. Une haie de sang-dragons. Henri Mapolin est descendu lourdement de la voiture et s'est dirigé vers le portail sans même prendre la peine de me dire « Au revoir, merci ». Puis, il a disparu. Après cela, j'ai mis des heures à retrouver ma propre maison et quand, enfin, je suis arrivé, Irma faisait déjà le café…

Le dimanche midi, je déjeune avec mon père dans sa propriété de Bonfils où il vit seul. C'est plus qu'une habitude. C'est un rite depuis la mort de ma maman dont, pas plus que moi, il ne se console. Nous ne parlons jamais d'elle. À quoi bon déflorer le souvenir avec des paroles inutiles ? Elle est partout présente. Avec nous. Autour de nous. Les dimanches midi, nous ne voulons personne à Bonfils. Nous nous retrouvons entre hommes. Mes quatre sœurs sont folles de jalousie. À elles, si elles le désirent, tous les autres jours de la semaine. Il faut savoir que je suis le seul garçon que mon père ait jamais eu et qu'un lien particulier nous a toujours tenus serrés. Ma maman même le respectait et n'essayait pas de s'interposer entre nous. Mon père cuisine lui-même et se vante de n'avoir pas son pareil pour préparer un court-bouillon de poisson. D'après lui, il aurait indiqué certaines recettes à ma maman dont la réputation de cordon-bleu était sans pareille dans la région. Assis dans la cuisine, devant un « sec », je lui racontai ma folle équipée de la nuit qui, après ces courtes heures de sommeil, me laissait gourd et raide, pareil à un homme qui souffre avec des douleurs. Mon père m'a écouté sans rien dire. Quand j'ai fini de parler, la figure soucieuse, il s'est mis à me poser toutes qualités de questions :

– Il était haut ?

– Très haut.

– C’était un mulâtre blanc ?

– Non ! Plutôt brun.

– Il sentait mauvais, tu me dis ? Quel genre d’odeur ?

– Je ne sais pas, moi. Très mauvais.

– Une odeur de chair morte ?

– Oui ! Si tu veux…

Enfin, il a froncé les sourcils et déclaré avec lenteur comme s’il pesait chacune de ses paroles :

– Henri, c’était l’unique enfant de Sylvio et Tertullie Mapolin qui habitaient non loin d’ici. Il était parti faire des études de médecine à Bordeaux. C’était peu de temps après les événements de la Soufrière en septembre 1976. Quelques mois après un accident de voiture, il est revenu au pays entre quatre planches et on l’a enterré au cimetière de Capesterre. Je suis allé à la veillée où il y avait foule, parce que tout le monde avait beaucoup de peine pour les parents. L’année 1977, Sylvio et Tertullie sont partis tous les deux. Le chagrin. En un mot, depuis belle lurette, depuis près de vingt ans, il n’y a plus de Mapolin à Capesterre.

1. Inédit.

Nanna-Ya[1]

1.

Étrange que vingt ans après la mort de sa mère, après qu'elle est retournée à cette terre dont elle avait la couleur, Grâce ne puisse passer un jour sans penser à elle. Pourtant, du temps qu'elle était en vie, elle ne l'avait guère chérie, mais crainte.

D'abord, à cause de son physique, peu commun, même dans cette région où les femmes ne le cèdent pas aux hommes en vigueur. Toujours vêtue, depuis sa conversion, d'une informe robe noire, comme si elle voulait cacher à tous l'épanouissement de ses formes, Jane pouvait dompter d'une main un cheval rebelle la bave aux naseaux, puis, le ramener docile vers son enclos. Elle pouvait aussi secouer un cocotier pour en faire tomber des noix avant de les fendre d'un coup de machette. Crainte aussi à cause de ce que les gens disaient d'elle. On racontait qu'avant sa conversion et son baptême quelques kilomètres plus haut, à Berridale, dans l'eau du Rio Grande, coupante comme cristal, Jane avait eu les pouvoirs d'une obeah. Elle savait communiquer avec les esprits et pouvait tout guérir. Un jour, on lui avait amené un garçonnet lacéré par la corne d'un taureau et laissé pour mort. Fermant les yeux, elle avait posé les mains sur l'horrible plaie et les chairs s'étaient refermées. Le garçonnet, quant à lui, était tombé dans un profond sommeil. À son réveil, il ne se souvenait plus de rien. Pendant toute son enfance, Grâce n'était jamais allée chez le médecin. Chaque matin, dans le devant-jour, Jane la traînait, encore lourde de sommeil, sous l'auvent fait de trois feuilles de tôle ondulée et la tournant vers le soleil levant, marmonnant une litanie incompréhensible, la baignait dans une décoction de feuilles et de racines, puis lui mettait sur la langue une pincée de poudre à goût de sel marin.

Jane parlait peu d'elle-même. À Moore Town, personne n'ignorait que sa famille avait pour ancêtre directe la légendaire Nanny. Après la grande bataille de 1734, la destruction de Nanny Town par les garnisons anglaises et la signature du traité de paix avec les Anglais, Kwesi, un des fils

de l'indomptable combattante, s'était fixé à Moore Town, cependant que les autres fuyaient vers l'Ouest. La descendance de Kwesi ne faisait rien pour rappeler ses origines. Au fil des années, on ne l'avait plus distinguée de celle des autres Marrons, guerriers devenus cultivateurs, vivant frugalement du produit de la terre et élevant des porcs qui pataugeaient avec les enfants dans la boue des ravines. Pourtant, à Moore Town, à Cornwall Barracks et jusqu'à Comfort Castle, de l'autre côté du fleuve, on n'avait jamais cessé de l'entourer d'un respect particulier et de lui attribuer des pouvoirs exceptionnels.

Quand le ventre de Jane s'était mis à enfler d'une manière caractéristique, chacun, de stupeur, avait retenu son souffle. On la savait intraitable. L'année précédente, d'un revers de main, elle avait fait rouler dans la poussière John Harris, un des fils du colonel, qui avait osé lui parler de la beauté de ses yeux. Aussi tout le monde s'interrogeait sur l'homme qui était parvenu à la renverser sur le dos et à lui infliger pareille blessure. Cependant le prestige de la descendance de Nanny était tel que personne ne se serait hasardé à sourire, à se moquer. On n'était pas loin de voir dans cette surprenante grossesse l'œuvre mystérieuse d'un Ancêtre, devenu Dieu et songeant à relever son peuple déchu. Ni le père de Jane ni ses nombreux frères ou ses oncles et cousins ne baissaient la tête en entrant jouer aux dés au Ginger Tavern. Jane elle-même portait fièrement son ventre.

Chaque mercredi, elle descendait au marché de Port Antonio les plantains, le manioc, l'igname et les avocats de la famille et remontait avant la tombée de la nuit, une poignée de pièces nouées dans un mouchoir entre ses seins, magnifiques. Les choses changèrent quelques semaines avant la date prévue pour son accouchement.

Un mercredi, à dix heures passées, elle n'était pas revenue de Port Antonio. Le voisinage alerté se joignit à la famille pour la guetter sur la route étroite, creusée d'ornières, qui serpentait à flanc de montagne. Vers onze heures, on la vit surgir de la nuit, reconnaissable à sa stature gigantesque, en même temps entièrement différente, battant des bras et trébuchant comme un homme ivre. Une plainte sortait de ses lèvres, et comme elle atteignait le carrefour où un chemin

s'élève pour bifurquer vers Berridale tandis que l'autre descend brutalement vers Moore Town, elle s'abattit de tout son long dans la boue. Vingt mains, vingt bras s'offrirent pour la relever, la transporter jusqu'à la maison de son père et l'étendre sur le lit de sa mère. Puis la porte se referma. Son père escorta les voisins jusqu'au pont de bambou qui enjambait la ravine pour les remercier de leur aide et la nuit ne fut plus la proie que des bêtes à feu, des chiens errants et des esprits des Anciens.

De ce mercredi-là, on ne vit plus Jane. Cinq semaines plus tard, elle accoucha d'une fille.

Les habitants de Moore Town, Cornwall Barracks et Comfort Castle, parce qu'ils ont tous pour ancêtres les Marrons, ces terribles Africains qui, refusant l'esclavage dans les plantations, prirent les montagnes, se considèrent comme les membres d'une seule et même famille. Ce qui atteint un membre atteint tous les autres. Quand la rumeur se répandit que l'enfant de Jane était blanc comme la lune, sous tous les toits, ce fut la même honte et la même douleur. Quoi ! Les Ancêtres Koromantyns devaient se retourner dans leur tombe ! Quant à l'intrépide Nanny, s'était-elle battue jusqu'à la mort pour qu'un Blanc fasse pousser un enfant à crédit dans le ventre de son arrière-petite-fille ?

Car le père devait être un de ces marins américains, grossiers et désinvoltes, qui venaient à Port Antonio à bord des bananiers de l'United Fruit Company. D'autres affirmaient que c'était plutôt quelque Anglais, planteur, commerçant ou fonctionnaire de Sa Majesté, car ils étaient nombreux à résider dans cette partie du pays, à jouer au cricket ou au polo sous les regards envieux de négrillons en haillons. Bientôt une autre rumeur balaya toutes ces suppositions. On apprit que Jane avait fait sa conversion à l'église et allait être baptisée un dimanche dans le Rio Grande. Bien que les missionnaires de toutes dénominations se soient beaucoup activés dans la région, leur influence demeurait limitée à Moore Town et, lors des services, l'assistance était fort réduite sur les bancs de St. Peter, la petite chapelle de pierre, silencieuse et triste comme une tombe au milieu des tombes du cimetière. Jane avait choisi l'église baptiste, sans doute à cause de son passé abolitionniste

et parce qu'on y tolérait des chants et des danses que l'Église anglicane jugeait païens. Toute la communauté se rendit à Berridale pour la voir avec une dizaine d'autres novices, vêtues de blanc, un rameau à la main, entrer dans l'eau en chantant. Sa voix forte dominait les autres. Elle avait disposé dans ses cheveux des fleurs blanches de magnolia. Elle n'avait jamais tant ressemblé à une divinité païenne qu'au moment où elle remettait sa vie au Dieu des chrétiens. Désormais, on ne la vit plus que vêtue de noir, le front ceint d'un mouchoir terne, aller et venir silencieuse comme une ombre. Son père lui donna un bout de terrain à la limite de Fellowship. Avec l'aide de ses frères, elle y édifia une maisonnette, deux pièces et une véranda, pour y élever sa fille Grâce.

Et Grâce grandit dans la haine de Moore Town. Elle haïssait ce cirque de montagnes qui l'enserrait comme un piège dont elle ne trouverait jamais l'issue. De droite et de gauche, des sommets drapés de brouillard, se confondant avec le gris du ciel. À perte de vue, une végétation dense et hostile, toujours prête à dévorer les précaires jardins de l'homme. Dans le lointain, la rumeur d'un fleuve turbulent qui chaque hivernage réclamait son quota de victimes. Mais par-dessus tout, elle haïssait cet esprit, cette fierté Marron.

Nanna-ya, Nanna-ya

Obu Oke Omo

Nanna-ya, Nanna-ya…

Chantonnaient les enfants de l'école. Elle le savait, cette histoire ne lui appartenait pas. Quelque part pour elle, l'arbre généalogique s'était brisé et un rejeton inconnu était apparu. C'est ce qu'à chaque instant lui rappelaient sa peau dorée et les longues nattes dansant jusqu'à ses épaules. Personne dans la famille à Moore Town ou dans les communautés avoisinantes ne lui fit jamais la moindre observation, ne lui jeta jamais raillerie ou parole blessante. Il semblait qu'au contraire, elle occupait une place privilégiée dans les cœurs. En particulier, sa grand-mère Maddah Louise l'adorait. Maddah Louise était une Marron de Seaman's Valley dont on disait qu'elle avait dans les veines un peu du sang de l'Anglais George Fuller, comme tous ceux de la région. Moins noire, moins statuesque que ses enfants, et surtout que sa fille Jane.

Elle se mit à apprendre à lire et à écrire pour guider sa petite-fille et bientôt, on l'entendit ânonner avec l'enfant ou chanter avec elle d'absurdes refrains. Le dimanche, quand elle sortait de l'église, assourdie par le vacarme des clochettes et des tambourins, terrifiée par la clameur et les gesticulations de ceux que l'Esprit possédait avant de les coucher rompus et suants au pied de l'autel, Grâce appuyait la tête contre la vieille poitrine. Maddah Louise lui glissait entre les lèvres des morceaux de porc boucané tenus au chaud sur un feu de bois vert et, à petits coups, lui faisait boire un mélange de miel et d'eau de coco. Malheureusement, Maddah Louise était morte quand elle avait sept ans et avec elle, toute douceur avait disparu de sa vie.

Grâce s'arrêta un instant dans sa tâche et s'épongea le front. Il faisait chaud, très chaud pour un mois de décembre, généralement humide et pluvieux.

Oui, pas un jour ne passait sans qu'elle pense à sa mère. Sa mère qu'elle n'avait pas chérie. Mais crainte. Ou plutôt, qu'elle n'avait commencé d'aimer qu'après sa mort comme un arbre tombé dont on se prend à regretter le feuillage. De son vivant, Jane était trop grande, trop formidable. On ne pouvait ni la regarder dans les yeux ni baiser sa bouche. On ne pouvait que se couler dans son ombre.

Jane économisait sou par sou pour que Grâce puisse étudier à l'université de Kingston. Car les temps avaient changé. Les bananes de la région de Portland souffraient du mystérieux mal de Panamá et l'United Fruit Company s'en détournait, allongeant ses tentacules vers le Mexique, le Venezuela, la Colombie. Port Antonio n'attirait plus que des excentriques américains, tandis que de l'autre côté des montagnes, Kingston, la bourgade hâtivement bâtie pour abriter les rescapés du tremblement de terre de Port-Royal, s'étant arrogé le rang de capitale, devenait métropole commerciale et intellectuelle. Mais Grâce n'avait cure d'aller à Kingston et de gravir un à un les interminables degrés de l'enseignement secondaire et universitaire. Elle ne rêvait que de fuir, et le plus rapidement possible. Le destin prit la forme

de Gloria Pereira, charmante adolescente dont la famille était originaire de Port Maria et qui devint sa camarade favorite à l'école des Sœurs. Gloria l'invita à son anniversaire. Comme Grâce bredouillait des excuses terrifiées, Gloria monta à Moore Town avec sa mère pour fléchir Jane, ce à quoi elle parvint sans trop de mal. Gloria avait un cousin, George Jr., qui aidait son père aux écritures dans la quincaillerie qu'il venait de racheter au Chinois Wong. Lors de la soirée d'anniversaire, il sourit à Grâce. Elle lui répondit avec empressement et, trois mois plus tard, ils étaient mariés. Grâce se rappela son entrevue avec sa mère. C'était le matin. Toute la nuit, elle s'était armée de courage. Jane debout sous l'auvent de la cuisine buvait une de ces tisanes dont elle avait le secret. Son visage était tourné vers le levant et le soleil effleurait timidement ses traits inflexibles. Grâce s'avança et débita son discours tout d'une traite. Jane posa son petit coui sur la table, se tourna vers sa fille et fit simplement :

– Ce n'est pas cette vie-là que j'ai rêvée pour toi…

Grâce trouva quelque part la force de répliquer :

– C'est celle-là que je veux, moi…

Jane ne sembla pas l'avoir entendue et poursuivit :

– Ils ont bâti une université à Kingston. Bientôt les Blancs quitteront le pays et ce sera comme avant…

Grâce haussa les épaules cependant qu'une pitié mêlée de colère l'envahissait :

– Ce ne sera jamais comme avant ! Jamais plus. Il ne s'agit plus de combattre les Blancs et de les fuir. Mais d'apprendre à vivre avec eux et pire, comme eux…

Cette fois encore, Jane ne sembla pas l'avoir entendue :

– Et le pays tout entier n'appartiendra plus qu'à ses enfants…

Grâce faillit rire, mais elle se retint et répéta :

– C'est cette vie-là que je veux, moi… Trois mois plus tard, elle se mariait.

Six mois plus tard, Jane n'était plus.

Un vendredi matin, un petit cousin de Moore Town, les pans de sa chemise en lambeaux découvrant son dos noir comme une ardoise, était descendu à dos d'âne informer Grâce que sa mère n'était pas bien.

– Qu'est-ce qu'elle a ?

L'enfant eut un geste d'ignorance. Le dimanche matin, après la messe, Grâce et George Jr. montèrent à Moore Town. Jane était morte. Les femmes de la famille l'avaient déjà lavée, parfumée, revêtue d'une longue robe blanche. La moitié des habitants de Moore Town, Cornwall Barracks et Comfort Castle étaient entassés dans les deux pièces de la maisonnette. L'autre moitié se trouvait sur la véranda ou dans le potager avoisinant. Tout ce monde fixa Grâce d'un air accusateur. Depuis ces regards la poursuivaient.

Grâce versa le jus de canne parfumé d'un zeste de citron dans le gobelet, posa sur la soucoupe les deux patties tout chauds et tendit le plateau à Sonia, la jeune servante qui n'avait cessé de la fixer, fascinée par la minutie de ses gestes :

– Va porter cela à Patron…

George Pereira Jr. regarda sa montre : dix heures. Au même moment, on frappa à la porte, et Sonia entra avec le plateau de la légère collation. Cette fois encore, s'il avait voulu prendre sa femme en défaut, il en était empêché.

George Pereira Jr. était né à Coleraine, exploitation de bananes et de cannes à sucre sur laquelle travaillait sa mère. Celle-ci était morte quelques heures après sa naissance, en consentant, sur son insistance, à murmurer le nom du père au prêtre penché à son chevet. Sans s'attarder à lui fermer les yeux et à apaiser les pleurs des autres femmes, ce dernier enveloppa le nouveau-né dans un bout de serviette et, à dos d'âne, prit le chemin de Port Maria où habitait Neville Pereira.

Neville Pereira était un métis d'Indien, de Chinois et de Blanc. Il disait tenir son nom d'un aïeul espagnol venu vendre des dogues de Cuba aux Anglais pour les aider à mater les Marrons et qui, tombé amoureux de la région, y avait fait souche.

C’était un riche commerçant, mais qui ne faisait aucunement étalage de sa fortune. Honnête et craignant Dieu, le dimanche à la messe, il chantait les psaumes plus fort que personne. Il avait sept fils, trois d’un premier lit, d’une négresse d’Oracabassa, quatre d’une Écossaise, fille d’un pasteur, et ainsi, il pouvait déclarer avec un grand éclat de rire qu’il travaillait pour l’harmonie raciale.

Quand, le nouveau-né entre les bras, le prêtre se présenta chez Neville Pereira, la famille était à table. À cette vue, George, le troisième fils, qui venait d’avoir dix-huit ans, se leva précipitamment, fit mine de courir à sa chambre, puis se rassit et s’abattit sur la table en sanglotant, donnant ainsi la preuve de sa culpabilité. Neville Pereira le considéra en silence, puis se tourna vers le prêtre :

– Qu’est-ce que c’est ?

– Un garçon…

– La mère ?

– Morte…

Le nouveau-né fut baptisé George comme son père. Chez les Pereira, George Jr. ne fut jamais victime ni d’une injustice ni d’un mauvais traitement. Pourtant, comment empêcher un enfant de sonder les cœurs et de ressentir douloureusement sa différence ? Après tout, il n’était qu’un bâtard et le plus noir de toute la famille. Seul son grand-père ne semblait absolument pas s’en apercevoir. En compensation, le petit George s’inventa un arbre généalogique. Par sa défunte mère, la paysanne de Coleraine, il descendait de Tacky, le célèbre esclave qui avait dirigé en 1760 une des plus grandes rébellions de la région. George s’enthousiasmait pour cette véritable guerre de guérilla qui avait coûté la vie à plus de trois cents hommes des deux camps. Neville, qui avait l’imagination fertile, enjolivait, pour le plaisir de l’enfant, les maigres informations de la chronique locale. Il se mit même à l’emmener à l’endroit même où la révolte était née. Certes, il ne restait rien de l’Habitation Frontier ni des cases à nègres à la limite des champs de canne. La nature avait réinvesti les lieux. Des figuiers barbus étalaient leurs ramures qui

touchaient celles des arbres de vie, majestueux, éternels. George Jr. rêvait, essayait de se représenter les actions qui avaient pris place deux siècles plus tôt, les nègres tapis dans les fougères géantes, la peur au ventre et l'amour de la liberté au cœur. Puis George voyait son grand-père, tenant par la bride son beau cheval qui broutait. Le passé n'était plus. Quelle serait sa vie ?

Vers 1950, George Pereira, qui avait trente ans passés, osa contredire son père et affirmer que Bustamante était un grand homme. Aussitôt, Neville lui remit scrupuleusement sa part d'héritage et le chassa de la maison. George, qui adorait ses frères, ne put aller bien loin. Il s'installa plus à l'est sur la côte, à Port Antonio, avec la jeune femme qu'il venait d'épouser et son fils George Jr. Là, il racheta la boutique du Chinois Wong et, s'inspirant des leçons de son père, ne tarda pas à faire fortune. George Jr., qui avait alors douze ans, ne se consola pas d'être séparé de son grand-père. Son caractère toujours un peu renfermé s'assombrit encore. Bientôt, il fut le dernier de sa classe et son père, dont l'affaire ne cessait de grandir et qui avait besoin d'aide, le prit au magasin où il l'initia à la comptabilité.

Comme il atteignait ses seize ans, son grand-père mourut. Neville était un homme solide qui n'avait jamais consulté un médecin et se soignait lui-même avec des plantes, selon des recettes que lui avait apprises sa première femme. Un soir, il fut pris d'une forte fièvre. Il rabroua sa femme qui voulait lui donner de la quinine et se mit au lit après avoir absorbé une décoction de sa composition. Il passa dans la nuit. Au matin, sa femme, qui, pour ne pas le gêner, avait dormi dans une autre pièce, le trouva roidi, exhalant déjà une odeur douceâtre.

Pour George Jr., le choc fut terrible.

Le plus terrible fut que Neville, par écrit, avait distribué à des proches ou à des amis ses objets personnels : sa montre gousset, ses pipes d'Écosse, sa Bible, sa collection de Relations de voyages reliée en cuir. Or, il n'avait rien laissé à son petit-fils. On eut beau lui répéter que, la mort l'ayant surpris, Neville n'avait pas eu le temps de mettre à jour sa liste

de dotations, George Jr. ressentit cela comme un abandon, comme une trahison.

Dès qu'il eut demandé Grâce en mariage, George Jr. eut l'impression d'être pris au piège. Le lendemain de sa nuit de noces, il se mit à chercher des raisons d'en vouloir à sa femme. Elle était fragile. Timide. Taciturne. Puis sa haine trouva un objet précis. N'était-elle pas une descendante des Marrons ? N'était-ce pas un Marron qui, au terme de l'accord passé avec les Anglais, avait ajusté son long fusil de contrebande et avait abattu Tacky d'une balle dans la tête ? Tacky, son héros, son ancêtre, qui sait ?

Dès lors, il n'eut qu'une ambition. Il allait écrire une *Histoire de Tacky* qui serait non seulement un hommage à un martyr, mais qui illustrerait en même temps la triste trajectoire des Marrons, champions de la liberté, devenus paradoxalement chiens de garde des Anglais. Il commanda à Kingston une machine à écrire Remington, des rames de papier fort et pelure et se mit au travail.

George Jr. avait repris le magasin paternel sans le moderniser. Quand la famille se retrouvait au complet, George avait l'impression d'être de trop. Ses oncles discutaient politique, ce qui lui répugnait, Neville Pereira lui ayant mille fois répété que les politiciens sont de viles créatures qui se placent au-dessus de Dieu et qui prétendent défaire ses lois. L'indépendance de son pays survenue quand il avait une vingtaine d'années n'avait rien signifié pour lui. À cette époque, il commençait à peine à se remettre de la mort de son grand-père. Ce droit de vote, si chèrement acquis par son peuple en 1944, il ne l'utilisa jamais, l'urne avec sa fente obscène symbolisant à ses yeux un péché aussi grave que celui de la chair. À Port Antonio, il voyait survenir la migration saisonnière des touristes, Anglais, Américains, se dirigeant vers Berridale où ils prendraient des radeaux pour descendre jusqu'à l'embouchure du Rio Grande. Un temps, elle s'était interrompue. Il avait entendu dire que le pays passait par une expérience socialiste, et qu'en conséquence, ce n'était que troubles et violences. Puis elle avait repris.

À présent, George pensait souvent à lui-même comme à un fossile, une laminaire, accrochée à son rocher et lavée inlassablement par la mer. Alors il se réfugiait dans son *Histoire de Tacky*. Il s'astreignait à travailler à son ouvrage trois heures, les jours de semaine, tout le samedi, tout le dimanche, une fois revenu de la messe. Au fur et à mesure qu'il avançait dans son travail, de nouveaux horizons s'ouvraient devant lui. Il voulait dépeindre la vie des planteurs du XVIII^e^ siècle, les relations de la Grande-Bretagne avec l'ensemble du monde, l'origine des esclaves et surtout les rapports des Marrons avec la population servile des plaines. C'était la pièce maîtresse de l'ouvrage. Ah, détruire ce mythe qui les entourait !

Son manuscrit atteignait près de mille pages et était loin d'être terminé. Mais que signifiait le temps pour une telle œuvre ?

Depuis peu cependant, un autre élément était entré dans la vie de George : l'amour (mais était-ce l'amour ?) pour une femme, presque une enfant.

Certains hommes sont faits pour l'adultère et l'accueillent avec naturel. George n'appartenait pas à cette catégorie et souffrait le martyre. Il aurait voulu que sa femme, qui n'ignorait rien, le délivre et s'en aille. Mais cela ne lui ressemblait pas. Elle restait là, irréprochable, soumise comme une chienne à la niche. Il avait osé un jour s'ouvrir au père Charles, celui-là même qui l'avait enveloppé d'un bout de serviette-éponge à sa naissance, l'arrachant ainsi à la misère. Le vieil homme avait haussé les épaules :

– Qu'est-ce que tu reproches à ta femme ? Tout le monde te l'envie…

George avait murmuré :

– Mon père, j'aime ailleurs…

Pour toute réponse, le père avait ouvert sa Bible et invité son interlocuteur à prier avec lui.

George finit de manger ses patties, s'essuya la bouche et appela Sonia qui attendait dans la boutique, bavardant et riant

avec les deux vendeurs. Elle entra, posant aussitôt sur son visage le masque du respect le plus profond et George, dans un désir absurde de la voir s'animer, sourire, glissa la main dans sa poche.

– Tiens, voilà pour toi…

Sa stupeur lui fit mal. Oui, aux yeux de tous, il passait pour un pingre, un égoïste, un homme sans qualités. Et cela, par la faute de sa femme ! Si, à vingt-deux ans, il ne s'était pas précipité dans ce mariage imbécile, il aurait été un autre homme. Ah, mais il allait tous les étonner avec son *Histoire de Tacky*…

Quelques années plus tôt, un ministre du gouvernement était venu inaugurer un monument à Tacky, à côté de l'église presbytérienne, à Port Maria. George s'était déplacé pour l'occasion, emmenant avec lui Frank, son fils favori, le portrait tout craché du grand-père vénéré. Tout au long du trajet, il l'avait entretenu de Tacky, de ce qu'il représentait pour lui, de l'histoire qu'il écrivait, de son orgueil à le voir enfin reconnu presque comme un héros national. Et voilà qu'au moment précis où le ministre, nu-tête sous le soleil, dans son costume d'alpaga, coupait le cordon symbolique, l'enfant s'était mis à pleurer. Comme George doucement, mais fermement, lui enjoignait de se taire, il s'était mis à hurler dans un paroxysme de sanglots :

– Maman, je veux Maman…

Ses propres enfants ne lui appartenaient pas. Il ne pouvait communiquer avec eux. Qu'est-ce qui les séparait ? George repoussa son livre de comptes, posa les mains sur son bureau et resta là, immobile, à fixer une tache de lumière.

Joyce entrebâilla la porte et sourit. Puis elle secoua la tête :

– La salle de lecture est fermée, Michael.

L'enfant fronça les sourcils et interrogea :

– Pourquoi, mademoiselle… ?

– Je dois aller rencontrer quelqu'un de très important, qui est venu tout exprès de Kingston pour me voir… Et Lucy n'est pas venue travailler ce matin. Reviens vers treize heures trente. Je serai sûrement de retour.

Sans un mot, il se détourna, se dirigea vers sa bicyclette qu'il enfourcha et disparut. Joyce donna un tour de clé à la porte et revint s'examiner dans le miroir au-dessus du bureau. Ce qu'elle vit lui plut. Elle ne pouvait s'empêcher d'être coquette, même dans cette petite ville, perdue au pied des montagnes, enserrée par la mer. Il est vrai que, ce matin-là, elle avait une raison particulière d'être à son avantage.

Joyce était la fille d'un marin jamaïcain qui, entre les deux guerres, s'était fixé en Angleterre à Folkestone, et avait épousé la serveuse d'un troquet où il se saoulait chaque soir. Elle ne s'était jamais souciée des raisons de l'exil de son père et avait grandi dans cette ville, tantôt balayée par les embruns, tantôt gaiement balnéaire, qu'elle croyait sienne. Intelligente, elle avait terminé sans effort des études de secrétariat et était à la recherche d'un emploi quand, dans un pub qu'elle fréquentait depuis des années, alors qu'elle plaisantait avec un habitué, soudain, il lui avait dit sèchement :

– Ça va, Topsy ! Si tu n'es pas contente, retourne chez toi…

Chez toi ?

Joyce en était restée médusée. Chez elle ? Était-ce donc la Jamaïque, cette île lointaine, dont son père ne parlait jamais qu'avec ses camarades de beuverie. Jamais avec ses enfants. Encore moins avec sa femme. Comme s'il s'agissait d'un domaine interdit aux intrus. Elle releva le défi. Elle apprit alors que la Jamaı¨que était devenue un pays indépendant en 1962, c'est-à-dire quelques années après sa naissance, que c'était un paradis pour les touristes, que Noel Coward en était tombé amoureux et s'y était fixé sur un promontoire dominant la mer. Tout cela ne signifiant pas grand-chose, elle avait emprunté 100 livres à son frère aîné qui vendait des polices d'assurances et pris un billet d'avion. Trois mois plus tard, elle se retrouvait bibliothécaire en chef à Port Antonio.

Port Antonio peut passer pour joli, c'est une des rares villes de la Jamaïque où demeurent relativement intacts des bâtiments de style géorgien, c'est-à-dire datant de l'époque du roi George III : le tribunal ainsi que certaines maisons de la rue Haute. De même, l'église anglicane ne manque pas de charme entre ses bouquets de palmiers royaux, incongrus contre la pierre grise et moussue. Mais c'est surtout la mer qui la pare de sa ceinture violacée et mouvante. Comme la vie y est fort calme, au début, Joyce crut dépérir d'ennui à Port Antonio. Pas de pubs où jouer aux fléchettes en mangeant des saucisses. Pas de discothèque où écouter des airs des Beatles. Un seul cinéma avec des films de karaté. Pourtant, peu à peu, elle se laissa gagner par l'atmosphère du lieu. Et surtout, sa vie qui, si elle était restée à Folkestone, aurait été anonyme, devint un feuilleton dont un romancier inventif écrivait au fur et à mesure les épisodes. La couleur de sa peau qui, paradoxalement, l'avait fait fuir d'Angleterre la plaçait d'emblée dans une classe supérieure. Tous ceux qui servaient, occupaient des emplois subalternes, peinaient dans les champs étaient noirs. Comme son père. Et, soudain, elle comprenait pourquoi il avait fui. Quant à ceux qui comme elle étaient clairs, s'ils savaient jouer leurs cartes, ils pouvaient tout oser.

En même temps, ses fonctions de bibliothécaire, modestes sous d'autres cieux, lui donnaient prestige d'intellectuelle. De Joyce, la gamine de Marjorie, elle était devenue Mlle Campbell, presque une notable.

La bibliothèque municipale de Port Antonio sise dans un quadrilatère de béton ultramoderne se composait de deux grandes pièces, d'une salle de lecture pour enfants, d'une salle de lecture pour adultes et entre elles, d'une pièce plus petite, circulaire, décorée d'affiches touristiques, libéralement offertes par les services d'information, où l'on disposait des périodiques. Quand Joyce arriva, son prédécesseur avait mis la clé sous la porte, lassé par les difficultés matérielles et l'indifférence générale. Elle, se passionna pour sa tâche. Elle comprit très vite qu'il fallait miser sur les enfants, ces gamins, ces fillettes, des nœuds de ruban dans les cheveux, qui, deux fois par jour, à heures fixes, prenaient possession des rues. Aussi, elle alla voir les Sœurs, les directeurs et directrices

d'Institutions laïques et, en moins d'un an, elle tripla le chiffre des lecteurs de moins de quinze ans. En ce qui concernait la section des adultes, Joyce avouait son insuccès. Elle ne comptait qu'une demi-douzaine d'adhérents. Parmi eux, George Pereira Jr. Il était arrivé un après-midi, peu avant l'heure de la fermeture, très grand, taillé en athlète, incontestablement beau et cependant gauche, mal dans sa peau. Il avait expliqué :

– Le bibliothècaire d'avant vous avait l'habitude de me commander certains ouvrages à Kingston.

– Quel genre d'ouvrages ?

Il se troubla et elle n'aurait pas été surprise de l'entendre balbutier :

« Pornographiques… »

Au lieu de cela, il dit :

– Historiques. Je fais des recherches sur une rébellion d'esclaves survenue dans cette région au XVIII^{e} siècle. C'est très difficile, car les esclaves sont les agents invisibles de l'Histoire…

Elle répéta, involontairement moqueuse :

– Les agents involontaires de l'histoire… ?

Il se troubla davantage encore si possible :

– Je veux dire, si l'on étudie la classe des planteurs, c'est très facile. Les documents ne manquent pas : grandes maisons, portraits, écrits. Quand il s'agit des esclaves, il n'y a rien… Que l'imagination…

Et il s'était mis à parler de Tacky…

Venant d'un autre, pareil bavardage aurait fort ennuyé Joyce qui y aurait mis fin. Mais il y avait dans cet homme secrètement blessé, vulnérable, quelque chose qui rétrospectivement lui rappelait son père. Pourquoi ne s'était-elle jamais souciée de le connaître davantage ? Aussi, elle proposa un siège à George et feignit d'être suspendue à ses lèvres.

Joyce habitait, en plein centre de Port Antonio, une pension de famille qui n'abritait que peu d'hôtes permanents, mais qui servait le midi des repas à quelques touristes impécunieux et à des voyageurs pressés. Désormais, tous les soirs à neuf heures, George vint l'y rejoindre. Il traversait le jardin mal entretenu où poussaient librement bougainvillées, amandiers-pays et tulipiers, saluait la patronne, Mme Boy, qui habitait le rez-de-chaussée et s'engouffrait dans l'escalier. Quel prétexte inventait-il pour se libérer ? Joyce évitait de se le demander. Quels paliers, quels tâtonnements, quels aveux, quelles déclarations les avaient conduits là où ils en étaient ? Joyce ne s'en souvenait plus très bien. D'abord, il l'avait troublée par cette ressemblance subtile avec son père. En lui prêtant attention, elle entretenait l'illusion de réparer une faute très ancienne. Quand elle avait tenté de faire machine arrière, il était trop tard. Et maintenant, depuis près de trois ans, elle s'irritait de ses nuits tronquées, de tout ce gâchis installé dans sa jeunesse, par ailleurs si prometteuse.

Quelques mois plus tôt, elle avait fait un caprice et exigé de passer une semaine avec lui à Montego Bay. Une semaine, c'est-à-dire sept nuits entières.

George était un homme riche qui ne savait pas manier l'argent. Il ignorait les cartes de crédit et se méfiait des chèques. Quand il sut que les hôtels de la côte Nord exigeaient d'être payés en devises, il se lança dans un processus de change avec la Banque centrale, alors que tout aurait été si simple et si rapide grâce au marché noir que tous pratiquaient ouvertement. Enfin, il obtint une épaisse liasse de billets verts, pour lui tous semblables, qu'il examinait attentivement sous le regard goguenard des serveurs. Sur ces plages de rêve, si différentes de celle de Folkestone ou de Douvres, la vue de tous ces corps blancs, demi-nus, offerts au soleil et à la mer, n'éveillait en lui que des images de vice et de perversion. Tandis qu'il fulminait, Joyce haussait les épaules et répétait :

– Ce sont des touristes, tout simplement des touristes…

Un soir, elle l'entraîna au Bangarang. Le Bangarang n'était pas une de ces boîtes de nuit pour touristes, climatisées, aseptisées, où les rythmes les plus endiablés étaient ceux des

calypsos d'Harry Belafonte. C'était une caverne brûlante où, dans le vacarme des décibels, des hommes et des femmes glorifiaient le sexe comme on ne doit glorifier que Dieu. Tandis qu'elle se trémoussait sur la piste avec un garçon de son âge, George disparut. Elle le retrouva à l'hôtel. Bref, il était à la fois pathétique en irritant. Pareil à un pasteur égaré, choqué par la vulgarité et l'appétit de jouissance d'un monde qui se vengeait de quatre siècles de colonisation.

C'est à Montego Bay qu'elle prit la décision de quitter Port Antonio et de rompre avec George. Il n'était qu'un poids mort dans sa vie. Oui, si elle savait placer ses pions, le monde, ce monde lui appartiendrait. Un peu d'intelligence, un peu de dynamisme, beaucoup d'ambition, et le tour était joué. Cette société attendait celle qui saurait la conquérir. Qu'on était loin de l'Angleterre où chacun cheminait dans un sillon tracé d'avance !

Tournant le dos au tribunal, Joyce remonta la rue haute jusqu'à la gare des autobus avec ses vendeurs de poulets et de porc boucané, passa devant la boutique de John, beuglant comme chaque jour reggae après reggae et arriva devant l'annexe du ministère de l'Éducation nationale. Elle connaissait le lieu pour l'avoir souvent hanté à la recherche de subventions ou de dons de livres, et grimpa sans hésiter jusqu'au bureau du premier secrétaire. Il n'était pas seul, mais en compagnie d'un homme assez jeune, bien vêtu, visiblement un citadin. L'inconnu sourit, ses yeux exprimant sa surprise à trouver personne si charmante et moderne en pareil lieu, et s'avança vivement :

– Je m'appelle Richard Scott. Je suis un des directeurs adjoints de l'Institut de la Jamaïque.

2.

Quand la liaison de son mari et de Joyce avait commencé, Grâce avait compris que la vengeance de sa mère culminait. Qu'offrir à son esprit irrité ? Du lait, des fruits, et le sang de la chèvre disposés dans un coui avec une poignée de fleurs ? Autrefois, Jane déposait pareilles offrandes à côté des tombes disséminées au flanc de la montagne. Elle s'agenouillait auprès de chacune d'entre elles en murmurant des mots

mystérieux. Puis elle se relevait, rajustait son informe robe noire, tirait son mouchoir sur son front et reprenait le chemin de la maison. Grâce la suivait, pataugeant par plaisir dans les flaques d'eau du chemin. Que n'avait-elle prêté plus d'attention aux paroles et aux gestes de sa mère ? Comme elle ne savait rien faire d'autre, elle s'était abîmée dans la prière, sentant cependant que les froids services de l'église anglicane à laquelle appartenait George ne lui permettraient pas de renouer la communication rompue. Ranimer le feu éteint. Restaurer la chaleur.

Oui, Jane se vengeait. De n'avoir pas été aimée. Mais crainte. D'avoir affronté la mort seule.

Un jour, Grâce était montée auprès de son oncle Tim, le plus jeune frère de sa mère. C'était la saison de la coupe des bananes. Les garçonnets dépenaillés poussaient devant eux de lourds chariots chargés de régimes couchés sur des lits de feuilles sèches et dont on retrouverait les fruits sur les tables d'Europe. Des camions attendaient aux carrefours. Tim était arrivé du champ, houe et machette à la main et Grâce n'avait su que dire. Comment aborder le sujet ?

– Parlez-moi d'elle. De ses derniers moments. M'a-t-elle demandée ? La mort porte au cou une étole de gaze noire. Elle enveloppe ses victimes…

Grâce s'installa dans le grand lit conjugal et prit *Animal farm* sur la table de chevet. Les longues heures qu'elle passait chaque soir, seule, George chez Joyce, les enfants regardant la télévision chez des voisins, elle les occupait à lire les ouvrages que son fils aîné lui envoyait de Toronto, avec une petite notice explicative pour les passages difficiles ou un peu scabreux. Peu à peu, une sorte de fatalisme s'était installé en elle et elle s'était mise à jouir de cette solitude, de cette paix. Comme il était près de neuf heures, elle s'attendait à voir George qui travaillait dans son bureau entrer dans la chambre, ramasser les clés de la vieille Buick qu'il avait achetée d'occasion l'année précédente et disparaître sans un mot. Au lieu de cela, il sortit de la salle de bains dans son pyjama froissé, la veste bâillant sur son torse massif où les poils commençaient de grisonner. Elle fut si surprise qu'elle faillit

lui indiquer l'heure, poser une question, puis se retint. Comme il ne prêtait aucune attention à sa présence, elle reprit sa lecture. Au bout d'un moment, une moue sarcastique aux lèvres, il lui ôta l'ouvrage des mains, le parcourut au hasard, puis le lui rendit, toujours sans mot dire, avec la même expression. Ensuite, il s'étendit sur le lit. Brusquement il éteignit sa lampe de chevet :

– Est-ce que tu as l'intention de m'empêcher de dormir… ?

Quelques années après leur mariage, alors qu'il lui faisait l'amour, George s'était interrompu et avait interrogé Grâce :

– Tu n'aimes pas cela, n'est-ce pas ?

Elle avait soufflé :

– C'est toi qui ne m'aimes pas…

Cela avait été leur seul moment de vérité.

Au cours de plus de vingt ans de vie commune, à part les semaines où Grâce dormait avec son nouveau-né dans une sorte de cabinet au bout de la galerie, les deux époux avaient toujours fait chambre commune et il ne s'était guère passé de nuit sans que George possède le corps à la fois passif et récalcitrant de sa compagne. Elle ne se dérobait jamais, ne considérant pas cette étreinte comme une humiliation ou comme l'ultime agression, mais l'accueillant comme un aveu de faiblesse.

Ce soir-là, George fit l'amour à Grâce avec toute la rage de l'orgueil bafoué. Sur le coup de quatre heures, Joyce lui avait téléphoné qu'elle ne pourrait le voir, car elle dînait avec des amis à l'hôtel Bellevue. Qui étaient ces amis ? D'où sortaient-ils ? Comme il la pressait de questions, elle avait raccroché. Du coup, il avait fermé son livre de comptes, était entré dans le magasin où Sam et Ben échangeaient des plaisanteries stupides et d'un seul regard les avait contraints au silence. Ensuite, il avait traversé la rue pour sommer Victor de baisser le volume de son infernale boîte à musique. Passe encore s'il s'agissait de quelques airs harmonieux ! Non, bien sûr. Il s'agissait de reggae, cacophonie inventée par la plus

dangereuse des sectes. Pour George, le Rastafari était une abominable hérésie. Faire d'un petit empereur déposé par les siens et mort ignominieusement le Dieu, le Créateur ! Quand il s'écarta de Grâce cependant, il se sentit mieux et éprouva presque un sentiment de gratitude. Aussi il lui proposa :

– Qu'est-ce que tu dirais d'un voyage ?

Grâce crut avoir mal entendu et répéta :

– Un voyage ? Tu dis un voyage ?

George s'impatienta :

– Je dis un voyage…

– Qu'est-ce que je ferai des enfants ?

– Tu peux bien demander à quelqu'un de Moore Town de venir ici quelque temps…

Grâce stupéfiée, puisque George haïssait sa famille, répéta :

– Un voyage ? Où ? Pourquoi ?

Le seul voyage qu'elle aurait souhaité faire était celui de Port Antonio à Toronto pour embrasser son garçon. George se redressa sur ses oreillers :

– Je dois aller à Kingston pour rencontrer le représentant d'un éditeur anglais dont on m'a donné l'adresse. C'est pour mon travail sur Tacky…

Depuis vingt ans que Grâce entendait parler de cette *Histoire de Tacky*, comme les enfants d'ailleurs, elle ne croyait ni à son achèvement ni à sa publication. En outre, elle ne les souhaitait pas puisque ce n'était qu'une machine de guerre, en partie dirigée contre elle, destinée à détruire son peu d'orgueil familial. Elle fit avec incrédulité :

– Tu as fini ?

– Il y a quelques mois, j'ai écrit le mot FIN, le mot le plus beau. Puis j'ai donné le manuscrit à taper.

– À qui ?

George se troubla :

– À une personne de confiance…

Devinant qui était « cette personne de confiance », Grâce osa murmurer :

– Pourquoi n'as-tu pas envoyé le manuscrit à John pour qu'il s'en occupe ? Ce serait plus sûr…

George lui tourna le dos :

– Je n'ai jamais pris mes fils pour maîtres…

Puis il ne dit plus un mot. C'est que la remarque de Grâce réveillait une frayeur qu'il portait en lui. Depuis qu'il avait confié à Joyce ce travail d'une vie, 1 200 feuillets de gribouillis et de ratures, elle affirmait que la dactylographie avançait, mais elle n'en avait pas produit la moindre page. La sachant irritable et impertinente, il n'osait pas l'interroger. Mais il se torturait. Avait-elle égaré ce précieux document qui ferait de lui enfin un homme au-dessus des hommes ? Les habitants de Port Antonio, tous ceux qui l'avaient minimisé, s'assembleraient médusés. Ainsi un génie se cachait dans leurs rangs et ils l'avaient confondu avec un commerçant, un importateur de casseroles et de ventilateurs électriques ? George revécut sa vie. Toutes ces piqûres d'aiguille qui avaient fait de lui l'être souffrant et sanglant qu'il était.

Petit, il jouait devant la porte de son grand-père, quand une grosse femme avait marché droit sur lui, l'interpellant :

– Hé, ta maman se loue ici ? Va lui demander s'ils ont besoin d'une autre servante…

Adolescent, il aidait son père au magasin et ainsi, il se rendait à la gare de chemin de fer ou à la douane et les employés le traitaient avec une détestable familiarité :

– Va dire à ton salaud de patron…

Ses frères expliquaient derrière son dos :

– Nous n'avons pas la même mère. Sa mère était…

Voilà pourquoi, le jour de l'anniversaire de sa cousine, il avait souri à Grâce. Elle était la seule accessible dans ce parterre de petites mulâtresses arrogantes dans leurs robes de taffetas, qui toutes lui auraient intimé « Bas les pattes ! »

comme à un chien. La seule accessible. Hélas ! une fois engagé, il avait réalisé combien sa prise était dérisoire. Bâtarde comme lui, sortie du ventre d'une négresse illettrée que l'on disait une obeah, et qui parlait le dur créole des montagnes. Pourtant, il était trop tard pour reculer et il avait dû faire sa vie avec ce bijou en toc.

George tenta d'apaiser la douleur très vieille qui l'assaillait, mais voilà que s'y ajoutait une peine nouvelle. Où était Joyce ? Que faisait-elle ? Il était comme un condamné qui sait que ses jours sont comptés, sans savoir comment la fin viendra.

En ce moment, Richard Scott regardait Joyce et éprouvait la plus vive méfiance. Toutes ces mines, tous ces sourires ! Il avait affaire à une coquette et à une intrigante. En outre, son intelligence trouvait suspecte qu'une si jeune fille, nouvellement arrivée dans la région, ait pu réunir une pareille compilation. Quelles étaient ses sources ? Qui étaient ses informateurs ? Tout cela posait un sérieux problème d'historiographie. Mais elle était si belle, la drôlesse, avec ses cheveux blonds et très frisés de chabine, ses yeux verts pailletés d'or ! Richard Scott adorait les femmes. Mis à part cette faiblesse, c'était un homme fort sérieux. Historien, enseignant à l'université et directeur adjoint de l'Institut de la Jamaïque, il s'était fait connaître au pays par une remarquable étude de la rébellion de Sam Sharpe, un des héros nationaux. Sous le précédent régime, il avait occupé le poste d'attaché culturel à Cuba et même à présent, l'ambassade de la Jamaïque à Cuba fermée, il veillait à préserver entre les deux pays certains échanges. Il était venu informer Joyce qu'elle était la lauréate du prix Norman Manley, section histoire et, mine de rien, la tourner et la retourner sur le gril. Or voilà qu'il se laissait entraîner dans une aventure qu'il ne souhaitait pas vraiment. Il tenta de se raissaisir et dit froidement :

– Comment avez-vous pu amasser pareille documentation sur Tacky ? Je veux dire, Nanny, Sam Sharpe, Paul Bogle… ont plus de visibilité. Voyez, par exemple, mes travaux, ceux de Braithwaite ou même des travaux littéraires comme ceux de

Sylvia Winter, V.S. Reid, Orlando Patterson… Vous, comment avez-vous fait ? D'où êtes-vous partie ?

Joyce ne se troubla pas :

– J'ai eu la chance de fréquenter quelqu'un qui disait descendre de Tacky. En réalité, il n'en savait rien. C'était une pure construction de son esprit…

Richard Scott rit :

– C'est peut-être cela la seule hérédité véritable ! L'imagination !

Quand Joyce avait fait la connaissance de George, elle n'avait guère prêté attention à son projet d'*Histoire de Tacky*. Pour elle, ce n'était qu'un inoffensif radotage. Une lubie. Un jour, il lui avait apporté 1 200 feuillets manuscrits qu'elle avait parcourus par curiosité. Illisibles. Elle les avait jetés dans un tiroir. Elle n'avait compris le parti qu'elle pouvait en tirer qu'en ouvrant le *Daily Gleaner*. On y annonçait un concours national en vue du prix Norman Manley dans les trois sections, poésie, fiction, histoire. Si le prix Norman Manley n'était pas aussi prestigieux que le prix Casa de las Americas, il n'en était pas moins important, assorti d'une bourse d'étude ou d'une promotion professionnelle, selon le cas. Alors Joyce avait repris l'informe récit, entrecoupé de digressions, de considérations oiseuses sur le pays et l'époque, de discours sentencieux, écrit dans un style épouvantable, solennel et grandiloquent comme celui d'un pasteur en chaire. Ah, il y avait autant de George que d'elle dans l'histoire qu'elle avait adressée à l'Institut de la Jamaïque ! Elle avait élagué. Elle avait récrit. C'est elle qui avait eu l'idée d'utiliser la première personne.

« Vous m'avez demandé de vous raconter les raisons qui m'ont poussé à entreprendre le récit de l'insurrection, ainsi que vous la nommez. Bien que pour moi, ce soit un combat pour la liberté et la dignité. Il faut donc que je remonte à ma petite enfance et même avant ma naissance. J'ai eu trente et un ans le 2 octobre dernier et je suis né sur l'Habitation Frontier, dans la paroisse de St. Mary. Il y a eu dans mon

enfance une circonstance qui a laissé sur mon esprit une impression indélébile. Elle a constitué le fondement de cet enthousiasme qui a mené à une fin si fatale tant de Blancs et de Noirs. Il est nécessaire de la relater ici. Si futile qu'elle puisse paraître, elle a été à l'origine de cette croyance que j'ai, qui a grandi avec le temps, et dont je n'ai jamais pu me défaire. Alors qu'à l'âge de trois ou quatre ans, je jouais avec d'autres enfants, je leur ai parlé d'une révolte qui s'était passée avant ma naissance, dans cette même province de St. Mary et dont je ne pouvais avoir connaissance puisque ma mère ne m'en avait jamais parlé. J'ai pourtant maintenu mon récit et relaté certains faits, qui tendaient à le confirmer. D'autres gens à qui on fit appel furent grandement remués, sachant que cette révolte avait effectivement eu lieu, qu'elle avait été réprimée de façon sanglante afin que notre peuple garde en lui la peur de se livrer à de tels actes. Aussi, cela fit dire que je deviendrais sûrement un prophète, puisque le Seigneur m'avait montré des choses qui s'étaient produites avant ma venue au monde. Mais moi, j'interprétai cela d'une manière entièrement différente. Je sus que j'étais destiné à mener mon peuple vers la liberté… »

– Cet informateur dont vous parlez, où est-il ?

Joyce se retrouva sur terre. Elle avait tout prévu :

– À Folkestone. C'était un ami de mon père. Soir après soir, il nous racontait cette histoire de Tacky. Nous ne le prenions pas au sérieux, mais quand je suis arrivée dans la région, j'ai vu le monument à Port Maria et j'ai compris qu'il y avait quelque chose de vrai dans tout cela. Alors, je me suis mise en chasse. Vous savez, notre peuple a une mémoire fantastique…

En parlant ainsi, elle souriait de manière si charmante que les derniers scrupules de Richard Scott s'apaisèrent. Il murmura :

– Si nous allions danser quelque part ?

Elle sourit à nouveau, moqueusement cette fois :

– À Port Antonio, c'est difficile…

– Eh bien, allons à Ocho Rios… C'est vite fait en voiture.

Il fit signe au serveur.

Pour Joyce, Richard était la seule chance de quitter Port Antonio sans tarder, sans attendre que la nouvelle s'étale en première page du *Daily Gleaner*. Il fallait mettre des kilomètres entre George et elle. Cependant elle n'avait pas peur. Elle se tiendrait devant n'importe quel tribunal pour se défendre. Aucun jury n'aurait accepté et couronné le brouet préparé par George si elle n'y avait mis son propre assaisonnement. En même temps, elle savait qu'il ne se battrait pas. Il accueillerait cela comme une fatalité, un nouvel avatar d'un destin qui lui avait toujours été hostile.

Richard Scott se leva, un peu hésitant, mais déjà sans défense, victime d'un instinct plus fort que sa raison. Il se souvint brusquement qu'il avait promis à Trevor Howard, dont il admirait le combat même s'il ne partageait pas entièrement les idées, de venir assister à ses meetings à Berridale. Trop tard ! Il pourrait passer le week-end à Ocho Rios avec Joyce ; ensuite ils descendraient tout doucement vers Kingston…

3.

La boutique du vieux Chang avait connu des jours meilleurs. Vingt ans auparavant, Chang était avec Wong le seul commerçant de la place et vendait aux habitants de Port Antonio et de sa région – sans jamais faire crédit – tout ce dont ils avaient besoin, depuis le sel jusqu'au saindoux en passant par le corned-beef, sans oublier les produits locaux : plantains, bananes vertes, patates douces que les paysans lui apportaient à dos d'âne. Puis les temps avaient changé. Les gens étaient devenus exigeants, ayant plus d'argent en poche et réclamant des denrées comme des œufs, du bacon, du riz, des légumes. Enfin, l'indépendance avait consacré la montée d'une classe moyenne remuante, active, reliée par des fils invisibles à Londres, Toronto, Miami. La plupart des Chinois s'étaient adaptés à cette nouvelle clientèle. Les frères Wong, par exemple, avaient fondé une chaîne de supermarchés dont on trouvait des branches dans toutes les villes du pays. Le vieux

Chang n'avait pas cédé à cette mode et, peu à peu, la clientèle l'avait déserté. Dans sa boutique enfumée et comme noircie, des boîtes de conserve étaient alignées sur des étagères tandis que sur le comptoir étaient posés deux énormes bocaux de bonbons. À l'entrée, une vieille balance Roberval permettait de peser les vivres que quelques paysans fidèles lui apportaient encore. Depuis vingt ans, le vieux Chang était dépositaire du *Daily Gleaner* et sur ce point au moins, à part les gamins qui le vendaient à la criée aux automobilistes pressés, personne ne lui avait jamais fait concurrence. Comme chaque matin le vieux Chang ouvrit le journal. « Nouveau prêt du FMI ». Il hocha la tête et tourna rapidement la page. Un pays qui vit d'emprunts est comme un commerçant qui ne sait pas équilibrer ses comptes. Promis à la faillite. « Violentes émeutes raciales à Miami ». Et les nègres continuent d'y affluer ! Qu'on les tue donc tous ! Il tourna la page à nouveau. « Marché parallèle du dollar : comment y mettre fin ? » Là, le vieux Chang rit carrément. Bien malin s'ils y arrivaient ! Page 4. La photo d'un visage connu. Une légende : Joyce Campbell, lauréate du prix Norman Manley pour son *Histoire de Tacky*. De stupeur le vieux Chang retira sa pipe de sa bouche. Pendant quelques minutes, il demeura coi puis il retrouva l'usage de la parole et appela sa femme :

– Shawn !

Shawn apparut, le dernier bébé de sa fille entre les bras.

Si les ancêtres du vieux Chang comme ceux de Shawn, chassés par les émeutes antichinoises de Californie, installés depuis 1870 à Port Antonio, ne s'étaient jamais mariés aux nègres et aux gens de couleur qui les entouraient, cela n'avait pas empêché de solides amitiés de se former. Le vieux Chang avait vu George Jr. en short kaki dans la boutique de son père et, de temps à autre, avait vidé un verre d'Appleton avec le père et le fils. Dans son émotion, il se mit à crier :

– Approche, approche !

Shawn obéit et se pencha sur la page du journal que son mari lui tendait. Déjà la disparition de Joyce avait créé l'événement. Du jour au lendemain, Lucy, son assistante, s'était retrouvée seule dans la bibliothèque, bien empêchée de

répondre aux questions dont on l'assaillait. Les plus avisés hochaient la tête :

– Il y a un homme là-dessous…

On en revenait donc à cet homme de Kingston qui, disaient certains, lui avait offert un poste. Un poste ? Lequel ? Pourquoi ? Et qui était cet homme ?

Et voilà que tout s'éclairait.

Car à Port Antonio, la passion de George Pereira Jr. pour Tacky n'était pas un secret. Comme certains faits historiques, émancipation des esclaves, révolte de Morant Bay, mort de Bustamante… elle appartenait presque à l'inconscient collectif. Évidemment, personne ne croyait vraiment à sa recherche. On savait qu'il y songeait, cela suffisait.

Shawn murmura :

– Les hommes sont fous ! Pourquoi lui a-t-il donné son travail ?

Chang manqua suffoquer :

– Donné, donné ! Il ne lui a rien donné. Elle le lui a volé et voilà pourquoi elle s'est enfuie…

En un rien de temps, tout Port Antonio arriva aux mêmes conclusions que le vieux Chang. Des gens qui n'achetaient jamais le *Daily Gleaner*, qu'ils trouvaient trop gouvernemental et inepte, se l'arrachèrent afin de lire de leurs yeux cette nouvelle extraordinaire : Joyce Campbell s'était fait la malle et obtenait le prix Norman Manley avec une histoire volée à son ancien amant. Des mères de famille prétendirent qu'elles s'étaient toujours méfiées d'elle, oubliant combien sa peau dorée la leur avait fait souhaiter comme belle-fille. Certains, très rares, plaignirent George. En général, on vit là le juste châtiment d'un homme arrogant qui avait trop humilié sa femme et pris du bon temps avec une fille que tous désiraient.

Grâce fit rentrer la dernière-née, Yvonne, qui jouait dans la cour et lui dit :

– Viens manger, j'ai fait des pancakes…

L’enfant, qui tentait d’affirmer sa personnalité naissante, répliqua :

– Veux pas de pancakes !

Grâce la prit dans ses bras et supplia :

– Embrasse-moi…

Surprise, car sa mère ne manifestait pas ouvertement sa tendresse, elle obéit. C’est que Grâce souffrait. George était tellement changé depuis le départ de Joyce qu’elle ne le reconnaissait plus. Elle avait appris à vivre avec ses mutismes, ses secrètes rancœurs, son mépris. Or voilà qu’il semblait habité d’un calme immense, indifférent à tout ce qui n’était pas lui. En attente. Et elle aurait voulu le secouer par l’épaule :

– Réveille-toi. Elle ne reviendra jamais. Jamais.

Elle reposa Yvonne par terre, puis l’installa devant la table.

À ce moment, Sonia frappa à la porte donnant sur l’arrière-cour et entra, déposant les emplettes qu’elle faisait chaque matin. Grâce lui prit le *Daily Gleaner* des mains et le feuilleta machinalement.

« Joyce Campbell est née à Folkestone. Elle est l’illustration de la vitalité de l’immigration jamaïcaine qui s’est déjà manifestée dans tant d’autres domaines, celui de la musique, en particulier. Arrivée il y a trois ans dans la province de Portland, elle s’est passionnée pour la figure d’un de nos héros et martyrs, l’esclave rebelle Tacky… »

Sa première réaction fut d’incrédulité. Pourquoi George lui avait-il donné son manuscrit ? Puis la vérité se fit jour. Voilà pourquoi elle s’était enfuie ! Elle se leva, marcha jusqu’à la fenêtre, fixant sans les voir les fruits oblongs et le tronc crevassé d’un jacquier. Il avait plu à verse toute la nuit. L’arrière-cour sentait la boue, la vapeur d’eau et la feuille vertechauffée au soleil. Était-ce la main de sa mère ?

Jane supprimant la cause du mal lui rendait un homme qui ne pouvait que la haïr davantage. Car il lui faudrait bien quelque aliment pour combler le vide de sa vie, panser sa douleur et son humiliation. Doublement trahi. Doublement

abandonné. Sexe et esprit. Mère cruelle qui feignait de prendre en pitié son enfant alors qu'elle la moquait !

Grâce revint vers le centre de la pièce. Ses mains effectuèrent une série d'actions machinales et, pour finir, placèrent le *Daily Gleaner* sur le plateau du petit déjeuner de George qu'elle tendit à Sonia :

– Va porter ça à patron…

Comme la nuit descend vite à Port Antonio ! Comme on aimerait qu'elle s'attarde davantage au-dessus des baies jumelles avant de s'appesantir sur les feuilles dentelées des arbres à pain et les fleurs funèbres des frangipaniers ! Il allait encore pleuvoir cette nuit. Les nuages se préparaient à crever au-dessus des montagnes John Crow dont la crête se perdait en partie dans l'ombre. Port Antonio vivait sa courte vie nocturne. Paillettes de lumière aux fenêtres. Voix sophistiquées de la télévision parlant de rivage où on n'aborderait jamais. Pleurs des enfants. Néons des boutiques… Grâce se résigna à pousser la porte de la chambre à coucher.

Tout le jour, elle avait placé entre elle et ce geste familier une succession d'actions. La dernière : lire à Yvonne l'histoire de Winnie l'ourson qu'elle connaissait par cœur et dont elle disait des phrases entières avant sa mère. Quand elle s'était endormie, Grâce s'était retirée sur la pointe des pieds.

George était assis sur le lit ; à côté de lui, le plateau intouché du dîner, devant lui, le *Daily Gleaner* ouvert à la page fatidique. Au cours de tant d'années de vie commune, Grâce n'avait pas pris George en défaut. Quand il était malade, un accès de fièvre à la saison d'hivernage, il allait au jardin cueillait des feuilles de citronnier, de corossolier, de menthe sauvage, de citronnelle qu'il assaisonnait à du bois de cannelle et à mille autres plantes et se confectionnait une tisane selon les recettes du grand-père. Après l'amour, Grâce n'osait plus toucher son dos déjà orgueilleux, hostile. Pour la première fois, elle le voyait sans armure, nu, saignant. Elle s'assit sur le lit, lui prit la main et il ne se rétracta pas. Il ne la rabroua pas.

Elle osa un autre geste et il s'abattit contre sa poitrine, un hoquet aux lèvres.

Elle croyait deviner ce qu'il ressentait. Comme une femme qui, au terme d'une interminable gestation, accouche d'un enfant mort-né. Tant d'espoirs, tant de projets qui ne se réaliseront pas. Une communication rompue. Jamais je ne plongerai mon regard dans le tien. Jamais tu ne me souriras. Dieu, pitié !

Il balbutia :

– Pourquoi ? Pourquoi ?

Elle caressa ses cheveux rugueux. La tendresse et l'amour qu'elle portait depuis si longtemps, refluant de son ventre à son cœur puis à ses lèvres, la submergèrent, la plongeant d'abord dans un grand mutisme. Ensuite, elle parvint à souffler :

– C'est mieux ainsi, George. Cette histoire de Tacky, tu t'en servais pour faire mal. À moi. Aux autres. Et finalement, tu te faisais du mal à toi-même. À présent… À présent…

1. *Pays mêlé*, éditions Hatier, Paris.

Trois femmes à Manhattan[1]

À Wanda

– Est-ce que tu m'as entendue ? Est-ce que tu m'écoutes ?

Claude releva la tête. Non, elle n'écoutait pas Élinor, car ce n'était pas nécessaire. Chaque matin, celle-ci répétait les mêmes instructions, enfilant ses gants de peau fine, ou campant un bonnet aux couleurs vives sur ses cheveux bouclés avant de disparaître laissant derrière elle un parfum délicat.

– Lave, frotte, repasse, arrose les plantes. En partant n'oublie pas le verrou de sûreté, c'est très, très important…

Comme Élinor la fixait hésitant entre la tendresse et l'exaspération, elle lui adressa un sourire d'excuse et entra dans la cuisine.

L'appartement où Élinor avait emménagé six mois plus tôt était élégant. Il convenait à merveille à une jeune femme écrivain dont le premier roman *The mouth that eats salt* faisait la une des magazines littéraires. Non pas des magazines noirs. Ceux-là, on sait ce qu'ils valent. Qu'un Noir, qu'une Noire écrivent quelques lignes et ils en font un génie ! Élinor faisait l'objet d'articles et paraissait en couvertures de publications blanches sérieuses, objectives qui déchiffraient ses références au folklore du Vieux Sud et au patrimoine collectif noir tout en soulignant sa beauté, brûlante comme une nuit d'août en Géorgie. Elle avait bien offert son roman à Claude, mais sa connaissance limitée de l'anglais ne lui avait pas permis de le lire. Elle s'était bornée à l'ouvrir, caressant des yeux l'entrelacs de signes qui pour elle ne signifiaient rien, avant de le ranger sur l'unique étagère de sa chambre entre son album de photos et un exemplaire de *Teach yourself English*. Par la fenêtre de la cuisine, Claude apercevait un vrai décor de carte postale. Sous un ciel bleu vif, les gratte-ciel étincelants enserrant les rues perpendiculaires, parcourues de taxis jaunes. Que New York est surprenant ! Claude ne s'était pas encore habituée à cette beauté déconcertante comme celle d'un visage dont on n'a jamais rêvé. Parfois au sortir de son taudis de la 144^{e} Rue où Noirs et Portoricains, unis dans la même misère, s'affrontaient dans la même haine, elle se demandait ce qui

l'avait conduite de son île nonchalante à cette ville où tout parlait succès, fortune. À dix-neuf ans, son passé lui semblait interminable, confus, semé de douloureux repères, déjà marqué par l'échec. Elle n'avait jamais connu son père, un Marie-Galantais, disparu après sa triste et féconde union avec Alicia, sa mère. Déjà accablée d'enfants, celle-ci l'avait confiée à sa marraine, Mme Bertille Dupré, d'une excellente famille de Pointe-à-Pitre qui lui avait donné la meilleure éducation en échange de travaux ménagers. En fait, elle n'en sortait pas, des travaux ménagers : laver, frotter, repasser, arroser les plantes… D'un côté de l'Océan comme de l'autre.

Elle posa son regard sur la vaisselle sale. La veille, Élinor avait donné une réception. Elle recevait beaucoup à présent. C'était nécessaire pour soigner sa publicité. Car il ne suffit pas d'écrire un livre, seuls les naïfs le croient. Encore faut-il le promouvoir et Élinor payait de sa personne. Quand Claude s'était présentée chez elle, celle-ci l'avait accablée de questions dans son français à la fois hésitant et précis. D'abord elle l'avait crue haïtienne, poussée dans cet humus qui fertilise toutes les grandes cités nord-américaines. Puis elle s'était étonnée :

– La Guadeloupe, mais où est-ce que c'est ? Quel âge avez-vous ? Qu'est-ce qui vous a amenée si jeune si loin de chez vous ?

Et Claude s'entendit bredouiller une histoire vraie aussi invraisemblable qu'un tissu de mensonges. Comment croire qu'à sa majorité, elle avait quitté l'Hôtel du Grand Large, où elle avait été engagée après son brevet de tourisme, avait retiré de la Caisse d'épargne le maigre pécule que marraine Bertille lui avait constitué et s'était fait la malle ? Pourquoi New York ? Pourquoi pas Paris via le Bumidom comme tous les autres ? C'est que précisément Paris lui faisait horreur. Plusieurs fois l'an, dans la grande maison entre cour et jardin de la rue du Commandant-Mortenol, des amis de marraine Bertille, de retour de métropole, égrenaient leurs souvenirs extasiés :

– Ma chère, nous sommes montés tout en haut de la tour Eiffel avec les enfants. Paris à nos pieds ! Quel spectacle !

Et Claude attentive à ne pas renverser les coupes de sorbet au coco que l'on offrait aux invités se prenait de haine pour cette ville, catin trop vantée, et se jurait de cingler vers une autre Amérique.

À la fin de l'entretien, Élinor avait déclaré :

– C'est d'accord. Vous viendrez trois heures chaque matin.

Depuis s'était noué entre elles ce lien fait de compassion, de mépris, de ressentiment parfois, d'amour aussi, car elles partageaient un secret. Elles le savaient toutes deux, Claude était une Élinor que le destin, enchanteur distrait, avait oublié de combler après l'avoir arrachée au néant. Sous prétexte de perfectionner son français, Élinor avait conté à Claude son enfance dans la maison victorienne héritée de la famille maternelle. Dernière-née de sept enfants, ce chiffre lui avait toujours signifié sa prédestination. Quand la romancière décrivait sa mère, ses tantes, sa tante Millicent surtout, Claude se les représentait sans effort. Avec quelques bouclettes, quelques coups de crayon en plus, des parures à la fois plus austères et plus riches, c'était sa marraine Bertille, ses sœurs, ses amies. Quant au père absent, mais sans cesse présent, prompt à s'irriter d'un faux pli au plastron d'une chemise, c'était Marcel Dupré, chef de service aux Contributions directes et indirectes, qui, chaque dimanche, se faisait polir les ongles par l'aînée de ses filles. C'était le même univers, grossi à l'échelle d'un continent, voilà tout. Là s'arrêtait toutefois la ressemblance. Élinor avait virevolté des uns aux autres sur ses escarpins à barrettes, tendant la joue aux baisers. C'était l'enfant prodige, la terrible septième, qui confondait ses maîtres, qui à la mort de Martin Luther King composait une ode en son honneur, lue à l'église dans le recueillement de tous. Elle n'était pas l'humble filleule, recueillie par charité, élevée sans amour, enlaidie à force d'indifférence. Claude quitta la cuisine, traversa le living-room, soixante mètres carrés de moquette blanche, de tableaux de Romare Bearden, de peintres naïfs, Salnave, Wilson Bigaud, Wesner la Forest, d'objets insolites et gracieux rapportés du Mexique qu'elle n'époussetait qu'en tremblant, puis entra dans le bureau. Cette pièce était le lieu d'une alchimie secrète et singulière. Sur une longue table à dessin, placée contre la fenêtre, la machine à

écrire trônait. Élinor rangeait méticuleusement dans des chemises aux couleurs différentes le manuscrit de son roman en cours, les nouvelles, les articles auxquels elle travaillait. Claude ouvrit un dossier. Quelle magie ! Ces séries d'arabesques qui traduisaient une pensée, qui communiquaient un imaginaire, par elles plus lancinant que le réel. Écrire ! Mettre en mouvement ses reins, son sexe, son cœur pour accoucher du monde inscrit dans son obscurité. Dire qu'elle avait eu cette audace ! À Pointe-à-Pitre, le soir au galetas, quand la maison dormait, elle griffonnait sur des cahiers à spirale. Une force incontrôlable en elle. À qui montrer le fruit de ses veilles ?

Mlle Angélique-Marie Lourdes était la maîtresse de français, une jolie câpresse tout en fossettes, qui habitait encore chez ses parents. Chaque matin, à la récréation de dix heures, la servante de sa mère lui apportait une tasse de lait chaud et un croissant sur un plateau d'argent et elle mangeait à petits coups comme un oiseau. C'était la seule qui prêta quelque attention à Claude, la faisant réciter ses fables, l'encourageant d'un sourire. Mais s'approcher d'elle ? Lui mettre sous les yeux ce bredouillis maladroit ? Claude ne l'avait jamais osé et en quittant la Guadeloupe, un à un, elle avait brûlé tous ses cahiers. Elle s'assit à la table de travail, posant les mains, lourdement, maladroitement sur le clavier.

Au sortir de chez Élinor, Claude se rendait par l'autobus chez Véra, quatre-vingt-dix rues plus haut en plein cœur de Harlem. Là, plus de portier en uniforme bleu ciel à galons, plus de gardien de la sécurité en uniforme bleu sombre à talkie walkie, plus de tapis d'Orient, de plantes vertes, d'ascenseur vous emportant d'un souffle jusqu'au vingt-cinquième étage. Autrefois pourtant, avec ses lourds piliers de faux marbre, l'immeuble n'avait pas dû manquer d'allure. Hélas, Harlem n'était plus la capitale des arts et du plaisir où Zora Neale Hurston dansait le charleston en montrant ses chevilles. C'était un ghetto, sale, désespéré où la majorité des familles subsistait grâce aux coupons alimentaires. Quinze ans plus tôt, quand Véra avait emménagé, il y avait sur divers paliers des médecins et des employés de Wall Street en costume trois-pièces gris anthracite. Depuis, tout ce monde avait fui vers des

banlieues où on n'égorgeait pas les enfants et Véra était demeurée le dernier vestige du passé. Claude pressa sur la sonnerie, trois coups appuyés, un autre plus léger, entendit l'interminable cliquetis de serrures et des verrous, puis la porte s'ouvrit. Quel âge avait Véra ? Soixante, soixante-dix, quatre-vingts ans ?… Elle demeurait mince, voire menue. Pas un fil d'argent dans sa crinière, mais celle-ci se clairsemait comme une forêt dévastée par trop d'incendies. L'architecture de son visage était indestructible, mais sa bouche, ses yeux étaient meurtris, défaits, détruits d'avoir trop simulé l'espoir et le courage. Elle interrogea :

– Tu as mangé ?

Claude secoua la tête. Elle insista :

– Elle ne t'a rien donné à manger ?

« Elle », bien sûr, c'était Élinor. Claude était le lien entre ces deux femmes qui ne s'étaient jamais vues. Un jour, elle n'avait pu résister à la vanité de désigner du doigt la couverture du magazine littéraire que lisait Véra en murmurant :

– Je travaille chez elle aussi !

Véra était restée estomaquée et depuis Élinor était devenue l'un des sujets de leurs conversations quotidiennes. Véra découpait les moindres articles la concernant et les commentait rageusement :

– Beauté brûlante comme une nuit d'août en Géorgie ! Images, métaphores, symboles empruntés au folklore du Vieux Sud, voix noire, rythme noir. Comment peut-elle accepter tout cela ? N'a-t-elle pas mieux à faire ? Pas de grande cause, pas de grande cause !…

L'autre sujet de leurs conversations quotidiennes, c'était bien sûr Haïti, saignant de toutes ses plaies. Alliée par les femmes à l'ancien président Omar Tancrède et par les hommes à l'ancien président Zamor Valcin, la famille de Véra avait été menée à l'abattoir par ordre du nouveau dictateur, ses terres et ses biens confisqués, ses maisons rasées. Si Véra avait échappé à la boucherie, c'est qu'elle se trouvait en Europe où

elle commençait une double carrière de pianiste de concert et de femme de lettres, et se laissait courtiser par un jeune Italien. Du jour au lendemain, elle avait fermé son instrument et avait mis sa plume au service d'une grande cause. Depuis, elle tenait une rubrique dans un journal d'opposition, cent fois disparu, cent fois réapparu comme un phénix. Elle qui n'avait pas vu Haïti depuis vingt ans, savait tout ce qui s'y passait, analysait tout ce qui s'y disait. L'île était en elle comme un poto-mitan sous-tendant sa vie. Elle volait d'une manifestation, d'une marche, d'un gala de soutien à un autre, infatigable, administrant à tous le réconfort, puis revenant dans son appartement glacial où tout allait à vau-l'eau comme ses espoirs.

Quand elle avait rencontré Claude, celle-ci n'avait pas mangé depuis deux jours et voyait le monde à travers un brouillard laiteux qui le rendait plus beau. Le lieu était largement ouvert, chose rare à New York, alors, elle y était entrée. Là, ô surprise, on parlait français. Des fillettes aux joues couleur cannelle faisaient circuler de grands plateaux d'orangeade et depâtés. Était-ce enfin Dieu qui se manifestait ? Si l'on veut, car à ce moment, Claude avait rencontré le regard de Véra.

Véra n'avait que faire d'une femme de ménage, Claude ne l'avait pas compris tout de suite. Les premiers mois, elle avait frotté, astiqué, briqué des objets usés et sans couleur, tentant désespérément de leur redonner de l'éclat. Peu à peu, elle avait découvert que ce désordre, ce délabrement convenaient à Véra. Parmi les compagnons familiers qui composaient son ameublement, plus besoin de feindre. Elle se retrouvait elle-même, déjà habitée par la mort. Ratatinée dans un coin du divan, elle feuilletait ses albums :

– Regarde maman, comme elle était belle ! J'ai son teint. Là, c'est ma sœur Iris. Là c'est papa ! Tous morts et je n'ai jamais vu leurs tombes…

Les larmes coulaient sur ses joues et Claude prenait la vieille main entre les siennes l'embrassant doucement. Que dire ? Elle n'avait jamais su parler, puisque personne ne l'avait jamais écoutée. Véra poursuivait :

– Lui, c'est Fabio ! Ah, les hommes ! Dès qu'il a su que je n'étais plus une riche héritière, il a disparu. Après cela, je n'ai plus eu confiance en personne, personne…

Ensuite commençait la litanie de ceux qui l'avaient aimés et auxquels, à l'entendre, elle s'était refusée. Dans des boîtes en carton étaient rangées des lettres que parfois elle déclamait avec dérision et aussi exaltation. Qu'étaient devenus tous ces suppliants ? Mariés, pères de famille, bourgeois prospères, artistes comblés… ou morts, eux aussi, comme les parents de Véra, retournés dans le ventre chaud de la terre. Rien ne restait d'eux que ces séries d'arabesques qui avaient exprimé leur passion. Claude, fascinée, dévorait du regard les pages si souvent feuilletées. Cependant, le moment le plus précieux survenait quand Véra ouvrait la petite mallette qui contenait les divers manuscrits de ses romans, tous impubliés, tous renvoyés par les éditeurs de France, de Belgique, de Suisse, du Canada. Des heures durant, elle en lisait des chapitres tandis que Claude, suspendue à ses lèvres, tentait de découvrir les défauts cachés sous les mots et les phrases. Car enfin, pourquoi étaient-ils condamnés à cette fin sans gloire ? Qui définit le Beau ? Qui décide du succès ? Pourquoi Élinor marchait-elle en plein soleil ? Véra dans sa nuit ? L'écriture n'est qu'un piège, le plus cruel de tous, un leurre, une simulation.

Comme chaque après-midi, après ces longues séances de lecture, dans la seule pièce que le radiateur consentait à chauffer, Véra s'endormit, la bouche ouverte, sur un ronflement pareil à un râle. Claude lui prit les manuscrits des mains : *La Bataille de Vertières, roman historique*, *Un cœur d'Haïtienne, Angélita Reyes*… puis elle retomba dans sa rêverie. Pourquoi ces deux femmes, chacune à sa manière, l'avaientelles prise en affection ? À cause de sa jeunesse ? De sa naïveté ? De sa bénignité ? Elle comprenait qu'elle était leur création, qu'elle était le rouleau de papyrus sur lequel elles se dessinaient librement les signes par lesquels elles choisissaient de se représenter.

Mais, en même temps, n'étaient-elles pas en son pouvoir ? Un acte de refus et se briserait le miroir dans lequel Élinor se

voyait si belle. Un geste de lassitude et Véra ne pourrait plus souffler, épuisée, en bout de course.

Vers trois heures, Véra dormait encore. Claude enfila la veste en peau de chèvre qu'elle lui avait donnée, s'en alla. Les garçonnets emmitouflés, qui jouaient dans la rue, lui sourirent. Ils la connaissaient à présent. Elle commençait de peser son poids de vivante dans le quartier. C'était bon signe.

Du City College à l'appartement de Véra, il n'y avait que peu de distance. Elle s'y était inscrite suivant les conseils de cette dernière qui lui répétait que l'instruction était la clé de l'ascension.

– Nous étions un peuple d'esclaves. Patiemment, nous avons gravi tous les échelons. À présent, regarde…

Claude regardait et que voyait-elle ? Des hommes, des femmes entassés dans des ghettos, humiliés dans leur esprit, blessés dans leur chair. Des hommes, des femmes soumis à la dictature, écartelés aux points cardinaux du monde. Restait l'Afrique dont parlait souvent Véra. Elle était si loin ! Qui savait ce qui s'y passait ? Cependant les cours du soir du City College étaient pratiquement gratuits. Elle y apprenait l'anglais. Peu à peu, la parole de New York qui l'avait effrayée, assourdie, devenait intelligible. Les rébus des enseignes au néon, des affiches… se laissaient déchiffrer.

Au coin de la 140e Rue, un vieil homme blotti sous un porche leva vers elle ses yeux bleutés de cécité. Elle lui tendit un de ses derniers quarts de dollar.

Claude s'arrêta dans l'entrée, interdite.

Drapée de sa robe de chambre, couleur soufre, Élinor se tenait ployée, prostrée. Elle releva un visage défait, presque tuméfié entre les algues tristes de ses cheveux et gémit :

– Tu vois ce qu'ils écrivent ?

Devant elle, des revues : *Black Culture, Black Essence, Black World*… Mais Claude ne leur accorda pas un regard. Elle était confondue par ce chagrin. C'était comme si le soleil, méprisant les cœurs saignants des victimes et les chants des prêtres, avait refusé de se lever, laissant le monde à sa nuit.

– Mais que veulent-ils ? Que veulent-ils ?

Elle pirouetta sur elle-même :

– Ils veulent que je parle une fois de plus esclavage et traite et racisme, que je nous pare des vertus des victimes, que j'insuffle l'espoir…

Elle renifla, s'essuya les yeux des deux poings et Claude retrouva, dans ces gestes puérils, la fillette qu'elle avait été.

– À quarante ans, pour la première fois, ma mère a été admise dans un restaurant blanc à Colony Square. Ça a été la grande affaire de sa vie. Chaque matin, nous l'avons entendue cette histoire, après l'éloge de nos grands hommes qui avaient versé leur sang pour un tel moment…

Je n'en peux plus, tu comprends ?

Claude n'était pas sûre de comprendre. Néanmoins, elle la rassura d'un sourire. Élinor se leva. Ses admirateurs n'auraient pas reconnu leur idole, ce matin-là. Mais déjà elle se déployait, retrouvait sa grâce, son maintien, comme honteuse de son désarroi et Claude comprit que rien ne pourrait arrêter sa marche.

Demeurée seule, Claude feuilleta les revues, suivant du doigt quelques lignes, à la recherche d'inscriptions familières. Pourquoi les mots font-ils tant de mal ? Quel pouvoir est caché dans leur dessin ? Comment le capturer et l'apprivoiser à sa guise ? D'une certaine manière, Élinor, pas plus que Véra, n'y était parvenue. Avec un soupir, Claude se dirigea vers l'évier encombré. Au bout d'un moment, Élinor s'approcha d'elle. Bien malin qui aurait découvert sous le rouge des pommettes la zébrure des larmes. Elles se sourirent et Élinor répéta :

– Lave, frotte, repasse, arrose les plantes. En partant n'oublie pas le verrou de sûreté, c'est très, très important…

Pourtant, ces injonctions signifiaient tout autre chose. Elles symbolisaient le lien qui les unissait, le secret qu'elles partageaient, l'équilibre retrouvé…

Le fer à repasser mordit le col de la blouse de toile blanche. Depuis l'enfance, Claude s'entendait dire qu'elle avait des doigts de fée. C'était la seule grâce qu'on lui

reconnaissait. Quand il avait fini d'inspecter la pile de chemises encore tièdes, Marcel Dupré daignait sourire et glissait les doigts dans son gousset.

– Tiens, achète-toi « un sucre »…

Le jeudi après-midi quand elle visitait sa mère sur le Canal, elle la trouvait dans la cuisine, son ventre perpétuellement distendu par une grossesse, coincé entre le « potager » et la table, et elle lui prenait des mains les brûlants trapèzes de fonte. Soulagée, Alicia s'asseyait lourdement, puis entamait un long récit de maladies d'enfants, de disputes avec les voisines, de coups et d'injures libéralement dispensés par son mari du moment, s'interrompant par instants pour s'exclamer avec une fugitive tendresse :

– Comme tu es adroite !

Ne serait-elle jamais bonne à rien d'autre ? Elle regarda ses mains, petites, un peu carrées, encore modelées par l'enfance. Depuis son arrivée à New York, trop occupée à survivre, elle n'avait pas acheté de cahiers à spirale. Elle savait pourtant que l'audace lui reviendrait, que ses reins, son sexe, son cœur, sa tête se remettraient en branle et qu'elle accoucherait de son monde. Déjà, il se mouvait en elle. À qui montrer le fruit de sa parturition ? Cette fois, elle n'hésiterait pas… À Véra qui l'avait inspirée…

Véra ajusterait les lunettes à monture de métal qui ajoutaient à l'ensemble à la fois pathétique et comique de son vieux visage et opinerait de la tête :

– C'est bien, c'est bien ! Ah, c'est très bien… !

Le fer à repasser crépita, la rêverie s'arrêta…

Vers midi, elle descendit. Dans ce quartier hautain, les regards fixaient un point dans l'espace sans jamais rencontrer d'autres regards, effleurer des joues, des lèvres, des chevelures et chacun semblait poursuivre son propre fantôme.

– Elle a pleuré ce matin !

Véra dégusterait cette nouvelle comme un mets rare, puis l'accablerait de questions auxquelles elle ne saurait répondre. Il valait mieux ainsi, car alors l'imagination de Véra

comblerait toutes les failles, composerait un récit à sa guise. En agissant ainsi, Claude n'avait pas l'impression de trahir un secret qu'elle aurait dû garder. Au contraire, elle resserrait le lien qui s'était rompu. En effet, depuis le moment où le navire béni par Dieu et le Roi s'était éloigné de la baie pour l'effroyable traversée, plus rien ne les avait réunies. Des lieux leur avaient été assignés à résidence. Des langues les avaient contraintes au mutisme. À présent, l'unité se refaisait.

À la 140e Rue, le froid avait chassé le vieillard de sa porte cochère. Dans les vitrines-fouillis des magasins portoricains, des mangues, des avocats, des plantains parlaient de climat où la misère, au moins, se pare des haillons du soleil. Leur vue n'éveillait en Claude qu'une rancune nauséeuse. Elle pressa le pas, car le froid se faisait de plus en plus vif.

Comme elle atteignait l'angle de l'avenue d'Amsterdam, le cœur lui manqua. Devant l'immeuble de Véra, une ambulance était à l'arrêt et c'était la matérialisation d'une angoisse qu'elle avait portée chaque jour en elle. Elle savait que ce moment viendrait. Quand Véra s'endormait, elle se penchait sur elle guettant son souffle. Pas encore, pas encore. Car enfin si elle ne pouvait ressusciter tous les disparus et Iris, la sœur tant chérie, si elle ne pouvait rebâtir la villa du Bois Verna, altière entre ses cactus solitaires, abattre le dictateur, repu de sang et disperser ses membres au carrefour de la Croix des Bossales, du moins elle pouvait lui offrir un récit, une œuvre qui la présenterait non pas telle qu'elle était, octogénaire, en pitoyable paletot de laine, enflant sa voix dérisoire dans le tumulte des détresses, mais telle qu'elle se rêvait : Erzulie Dantor, flambeau au poing. Claude se mit à courir, mais des racines surgies du pavé l'entravèrent, la firent trébucher, l'empêchèrent d'arriver à son but avant que l'ambulance d'un mouvement puissant ne se soit écartée du trottoir, remontant la rue interminable et rectiligne, en poussant son long hurlement de pleureuse. Un cercle de curieux s'était formé, qui lentement se défaisait. La voisine portoricaine, celle-là même dont Claude avait parfois gardé les enfants, le temps qu'elle coure au supermarché échanger ses coupons alimentaires, la fixa tristement, murmurant :

– Es la vieja mujer del quinto piso…

1. *Présence africaine*, Paris.

Mount Shasta (altitude 15 000 pieds)[1]

– Elle ressemble au Fuji-Yama !

Jim regarda Cathy avec exaspération, se demandant pourquoi elle ne pouvait pas garder sa bouche fermée, mais au contraire parlait sans cesse, de tout, de rien, toujours trop fort avec cet accent que tant d'années d'Amérique n'avaient pas pu entamer. Il claqua la portière de la vieille Dodge verte qui indiquait à tous le genre d'homme qu'il était et, à son tour, leva la tête vers elle.

Elle était là.

Sa tête coiffée de blanc à hauteur de nuages. Massive et tranquille. Comme au temps de son enfance, quand il émergeait de ses cauchemars pour l'apercevoir entre les rideaux, lui signifiant qu'un autre jour s'était levé avec sa succession de devoirs, insupportables sans doute, mais rassurants par leur quotidienneté même. Elle était là. Inchangée quand tout le reste avait changé, que son père n'était plus et qu'il s'apprêtait à passer en étranger le seuil de la maison où il avait grandi. Il abaissa son regard vers les bâtiments de la scierie dont il n'avait pas oublié l'odeur. Il lui semblait autrefois que cette odeur-là s'accrochait même à leurs habits du dimanche et symbolisait une existence qu'il haïssait. Il gravit les trois marches du perron et allait tourner la poignée de la porte d'entrée quand elle s'ouvrit toute grande sous la poussée de sa sœur jumelle Jenny qu'il n'avait pas vue depuis près de dix ans. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Derrière leur dos, Cathy s'exclama :

– Comme elle te ressemble !

L'émotion fut dissipée. Jenny perdit contenance sous le regard de cette inconnue, tellement déplacée sur ce perron où n'avaient jamais défilé que des Noirs bon teint. Jim se dépêcha de balbutier :

– Cathy, ma femme. Elle vient de la Guadeloupe.

C'était sa manière à lui de dire qu'elle n'était pas ce qu'elle paraissait. Mais pour Jenny, ces mots n'expliquaient rien et elle s'engouffra à l'intérieur pour avertir la famille.

Ils étaient tous là dans leurs vêtements de deuil, hâtivement achetés à bon marché, s'efforçant de pleurer comme si le vieillard qui reposait de l'autre côté de la cloison n'avait pas été un mari tyrannique, un père brutal, un parent indifférent, un alcoolique insupportable à tous. Il regarda la rangée de visages embarrassés, déjà accusateurs, et eut envie de leur crier :

– Elle n'est pas ce que vous croyez !

Bien sûr, ce n'était pas le seul reproche. Red, son dernier frère, celui qui avait repris la scierie avait eu beau lui faire savoir que le père baissait et qu'il était temps de venir faire la paix avec lui, Jim avait refusé de l'entendre. À Thanksgiving, sentant que c'était le dernier qu'ils fêteraient ensemble, tous ses frères et sœurs s'étaient déplacés. Mais sa place à lui était restée vide. Et chacun dans le secret de son cœur, sous le flot de paroles inutiles et bruyantes qui accompagne les réunions de famille, n'avait eu d'yeux que pour cette chaise sans occupant, se demandant s'il allait laisser mourir le père sans venir implorer son pardon. Comme il avait laissé la mère Ora mourir deux années plus tôt.

Cathy, quant à elle, était tombée en arrêt devant le feu qui flambait dans la cheminée, car en ce mois d'avril, s'il ne neigeait plus guère que dans les hauteurs, le froid était vif, et s'écriait :

– Comme c'est beau !

Jim l'entraîna dans la pièce voisine. Hugo Jackson reposait dans un cercueil à couvercle vitré. La mort parait sa figure d'une douceur qu'elle n'avait jamais connue de son vivant et qui choqua Jim. Les photographies de son mariage avec Ora, de leurs quatre enfants étaient accrochées aux murs de cette chambre dans laquelle le père avait dormi et cuvé son trop-plein d'alcool pendant quarante ans, depuis qu'il était arrivé de l'Alabama, persuadé de trouver une bonne vie, sur la foi de son ami Horace. Les photographies de Jim étaient nombreuses. À travers elles, on pouvait suivre son ascension. Adolescent pas très beau lors de la cérémonie de graduation au collège de Mac Cloud. Jeune homme à lunettes guère plus séduisant à l'université de Californie et, pour finir, enseignant en toge à

l'université de Leggon au Ghana. Jim ne put retenir une nausée et se hâta de sortir, sans même prendre le temps d'une prière. Nanette, la femme de Red, l'arrêta :

– Nous vous avons mis dans la grande chambre !

C'était bien le signe qu'ils le considéraient comme un étranger. La grande chambre ou encore la chambre d'amis comme on l'appelait, bien qu'au cours des dix-neuf ans qu'il avait passés sous le toit de ses parents Jim n'avait jamais vu personne y dormir, les Jackson étant trop besogneux pour avoir des amis, était la plus au sud des sept pièces qui composaient la maison qu'Hugo avait mise debout de ses deux mains, en 1935. Il avait voyagé plus d'une semaine sur les routes, parqué à l'arrière d'un bus avec sa femme grosse et ses jumeaux d'un an. Une fois la charpente bardée, il avait installé le water-closet et Ora qui n'avait jamais vu pareille merveille de ses deux yeux passait des heures à tirer et retirer la chasse pour faire bondir l'eau prisonnière. En Alabama, ils avaient vécu comme des bêtes dans le fond d'une cabane et la terreur des Blancs qui circulaient au loin dans leurs autos étincelantes ne les avait jamais quittés.

Jim s'assit sur le lit et fixa la fenêtre. La nuit était tombée. La lune se balançait dans le mitan du ciel.

Elle, elle allait s'endormir de son sommeil peuplé de cerfs et de condors. Que pensait-elle de son retour ? Avait-elle en mémoire les prières qu'enfant, il lui adressait, soir après soir, grelottant de froid dans son pyjama trop mince :

– Fais-moi sortir d'ici. Fais qu'ils meurent tous. Tu le peux si tu le veux !

À ce moment, Cathy dont il avait totalement oublié la présence parce que, pour une fois, elle se taisait et semblait considérer des choses à l'intérieur d'elle-même, laissa tomber :

– Je n'aurais pas dû venir. Ta famille ne m'aime pas.

Il ne prit même pas la peine de lui répondre et sortit.

Red grillait une cigarette sous le porche. Il s'installa à côté de lui et, comme si l'autre lui avait posé une question, il lui

expliqua :

– Elle n’est pas blanche. Dans son pays, il y en a des quantités comme elle. Red tira une bouffée.

– C’est quoi, son pays ?

– La Guadeloupe.

Il y eut un silence. Jim ajouta :

– C’est près d’Haïti.

Nouveau silence. Jim se sentit découragé. Comment expliquer la Guadeloupe et le reste du monde à un individu né à Mac Cloud qui n’en était sorti que pour des week-ends dans la lugubre cité noire d’Oakland ?

Red jeta :

– Comment va Carol ?

Carol Boyce était la première femme de Jim, une Américaine de la bonne couleur celle-là. Il n’avait plus aucun contact avec elle depuis qu’elle avait choisi d’enseigner dans un collège de Californie du Sud et d’habiter à Hespéria, une ville surgie d’entre les cactus du désert. Récemment pourtant, il avait vu sa photo dans un journal local et lu un article où elle fustigeait l’irresponsabilité des mâles noirs.

Red jeta à nouveau :

– Celle-là était faite pour toi.

Pourquoi ? se demanda Jim. Parce qu’elle était de même souche ? Cléophas Boyce, son père, était parti du Mississippi la même année qu’Hugo Jackson, avec la même peur et le même espoir au creux du ventre. Il s’était arrêté quelques miles plus bas, à Richmond en Californie où il avait trouvé du travail dans les chantiers navals, ce qui lui avait permis d’élever assez largement ses deux enfants. Là s’arrêtait toute ressemblance, car ce n’était pas un Hugo Jackson ! Travailleur et méritant, il avait des rêves plein la tête ! Des rêves d’Afrique ! Des rêves de grandeur pour le peuple noir d’Amérique. Et ses rêves, il les avait transmis à sa fille. C’est Carol qui avait entraîné Jim au Ghana d’où croyait-elle une flamme jaillirait. Et tout avait merveilleusement commencé.

Coïncidence des coïncidences, ils s'étaient embarqués à bord du même avion que W.B. DuBois. Paternel et bienveillant avec son gros ventre, le grand homme s'était entretenu avec ses jeunes compatriotes pétrifiés de respect devant lui. Hélas, la suite du séjour n'avait pas tenu ses promesses et leur mariage avait suivi le chemin de la révolution ghanéenne.

Jim renonça à questionner son frère et se leva.

– Je vais faire un tour.

Il prit place dans sa voiture et contourna les bâtiments de la scierie jusqu'à la rue principale où brillaient encore les lueurs de l'unique drugstore, adossé à la station-service. Il avait envie de boire, boire, pour noyer les images qui l'assaillaient. Depuis qu'il avait mis pied à Mac Cloud, ses yeux le brûlaient. Il ne cessait de revoir son père saoul frappant sauvagement sa mère ou celui des enfants qui traînait encore dans la cuisine.

Aussi, en descendant de voiture, il se tourna vers elle. Elle était toujours là. Pure. Assoupie et cependant alerte, la ramure noire des sapins perçant l'étoffe d'or dont la lune l'enveloppait.

De quoi avait-elle voulu le punir ?

Depuis plus de vingt ans, Jim enseignait l'histoire dans un collège de Richmond où il avait échoué à son retour du Ghana. Ses élèves étaient des Noirs ou des Chicanos qui savaient bien qu'ils ne vivraient jamais le grand beau rêve qui avait échappé à leurs parents. Avant de les laisser prendre leur place dans les salles de classe, il fallait vider leurs poches des couteaux à cran d'arrêt, des harpons, des flèches ou des revolvers chargés qui les emplissaient. Ils se tuaient pour des chaussures Nike aux talons fluorescents. Parfois, au beau milieu des cours, des policiers faisaient irruption et passaient les menottes à quelques-uns d'entre eux. Pour se rappeler qu'il était un intellectuel (n'avait-il pas une licence d'histoire ?), chaque samedi, Jim se rendait à Berkeley au Pacific Film Archive et voyait des spectacles qui lui semblaient surréels quand il les comparait à la vie qu'il vivait : *Dies Irae, Hiroshima, mon amour, Splendor in the Grass*. Et c'est là, qu'un soir, une fille

s'était approchée de lui. Que n'avait-il senti le danger ? Que n'avait-il pris ses jambes à son cou alors qu'elle lui demandait du feu dans son mauvais anglais ? Mais non ! Il avait été séduit par son extrême jeunesse, sa blondeur interdite d'autant plus piquante qu'elle lui avait tout de suite déclaré :

– Mon papa est presque aussi noir que vous ! Chez moi, on m'appelle chabine dorée.

Très vite, elle avait quitté l'appartement qu'elle partageait avec deux autres jeunes filles et s'était installée chez lui avec une carte de la Guadeloupe, une poignée de romans français et la collection complète des disques de Kassav qu'elle écoutait dès qu'elle en avait le loisir. Dans les rues de Richmond, Jim allait le cœur battant à grands coups, devenu le mâle noir que toute l'Amérique blanche redoute. Le sexsymbol. Le violeur. Le meurtrier impénitent. Et toutes les têtes se baissaient devant lui.

Quand donc toute cette joie de vivre s'était-elle flétrie ? Aujourd'hui, Jim ne pouvait plus supporter Cathy. La toucher. Respirer son odeur. L'entendre sempiternellement vanter son île. Critiquer l'Amérique. Ah ! critiquer l'Amérique. Jim n'avait aucune tendresse pour son pays. Toutefois, si celui-ci devait comparaître devant un tribunal, qu'au moins, les juges soient faits d'une autre étoffe.

Il commanda de la vodka et comme à chaque fois, le vertige de l'alcool le ramena à Accra.

Il y avait un pied de magnolia dans le jardin. Ses pétales d'un blanc crémeux embaumaient tout alentour. Dans l'école primaire voisine, les enfants en uniformes d'espérance psalmodiaient :

« Osagyefo never dies. »

Il y avait un magnolia dans le jardin. Ses pétales étaient d'un blanc crémeux. Ils embaumaient tout partout. Mais W.B. DuBois était mort et l'Osagyefo s'en était allé.

Quand il ressortit du drugstore, on y voyait comme en plein jour. Il mit le moteur en marche conduisant droit devant

lui. Passé Mac Cloud, la route s'élevait par une série de contreforts vertigineux jusqu'à Shasta City. Là aussi, les maisons dormaient à poings fermés, enveloppées de silence. Seules gesticulaient dans la noirceur les enseignes sanguinolentes des motels. Vacancy. No vacancy. Vacancy. No vacancy.

Jim continua de monter.

À pareille altitude, la neige des dernières chutes ne fondait plus. On l'entassait sur les deux côtés de la route où elle formait des falaises gris sombre à la crête déchiquetée et irrégulière. Le ciel planait là-haut, là-haut, toile magique pointillée d'or. Jim se rangea dans le gigantesque parking de la station de ski et marcha jusqu'aux remonte-pente immobiles dans l'air glacé. Il frissonna. Trop mince, son blouson. Trop minces aussi, ses chaussures de basket et ses pieds butaient contre le sol gelé. Il rebroussait chemin quand, derrière son dos, il entendit sa voix. Il ne l'avait jamais entendue au cours de toutes ces années alors qu'il la priait. Quand même, il la reconnut tout de suite. Sourde. Hachurée. Un peu comme celle d'Ora, sa mère.

– Tu veux savoir ton crime ?

Il se retourna. Elle avait dénudé ses beaux seins poudrés à frimas et un sillon plus sombre courait jusqu'à son pubis, encombré de branchages et de nids d'oiseau au fond duquel un marais se logeait. Jim, qui depuis des mois et des mois ne touchait plus Cathy, sentit la sève remonter de son ventre et verser chaude entre ses cuisses. Elle reprit :

– Ce n'est pas de les avoir méprisés et d'avoir voulu les fuir. Ce n'est pas d'avoir frappé Hugo et fait mourir Ora dans le chagrin de ne rien savoir de toi. Ce n'est pas non plus d'avoir torturé Carol. Et Cathy ensuite. Non. C'est de m'avoir quittée. Moi. Crois-tu que je laisse cette liberté à aucun de mes sujets ?

Autour de Jim, l'air était comme brûlant. Il s'agenouilla et fit humblement :

– Pardonne-moi.

Et ses larmes qui n'avaient même pas coulé à l'annonce de la mort de ses parents ruisselèrent sur ses joues, gouttèrent depuis son menton jusqu'à son cœur qui commençait de battre un vrai battement. Il répéta :

– Pardonne-moi. Laisse-moi venir auprès de toi.

Elle hésita, comme si elle pesait le ciel et l'enfer, puis dit doucement :

– Bon ! Viens !

Alors, il arracha ses vêtements, sa chemise en polyester, son blue-jean 501, son caleçon Life, ses chaussures Reebok. Il se retrouva frissonnant et nu, nu comme la nuit où il était sorti du ventre d'Ora, mais paré pour une autre vie. Et alors, de toute la vitesse de ses jambes, il se mit à courir vers le faîte de la montagne.

1. Inédit.

Wayang Kulit[1]

Mon père est le montreur de marionnettes du Palais.

Son père l'était avant lui. Et le père de son père. Et le père de son grand-père. C'est comme cela de toute éternité. Moi-même, j'étais destiné à devenir montreur de marionnettes après lui si le monde n'avait suivi le chemin déviant qu'il suit à présent. Je connais la figure de chacune des marionnettes, leurs fronts bombés, la forme pointue de leurs nez, la couleur vive des fards peints autour de leurs yeux et sur leurs bouches. Je connais la fibre rêche de leurs cheveux, la douce soie de leurs robes et leurs mouvements saccadés quand elles se meuvent devant la toile transparente qui sert de fond au théâtre. Je connais le son aigu ou grave de leurs voix, les cris qu'elles poussent quand elles sont en colère ou au contraire en grande joie. Mais, surtout, je connais chaque accord des gonds ou des cymbales de l'orchestre qui accompagne leurs actions. C'est que ma mère aussi fait partie des musiciens. Elle chante. Comme sa mère avant elle et la mère de sa mère et la mère de sa grand-mère. C'est comme cela de toute éternité. Quand j'étais bébé à la mamelle, à peine sorti de la chaleur de son ventre, elle me portait dans ses bras et me couchait par terre, entre les instruments brillants comme des morceaux d'or. Quand la musique s'arrêtait, elle me donnait à boire le doux lait de ses seins. Quand j'avais le ventre plein, je prenais sommeil, poings serrés comme un bienheureux. Ni le fracas du métal ni les rugissements de mon père, selon les moments, homme, bête sauvage dans la forêt, génie surnaturel, ni les éclats de rire de l'assistance ne me dérangeaient. Au contraire. Tout se mélangeait dans mes rêves et, d'une certaine manière, en composait la matière, se traduisant par des images coloriées, à la fois terribles et harmonieuses. Quand j'ai hasardé mes premiers pas, c'est sur les arêtes de certains instruments que je me suis cogné, ou que je me suis retenu pour ne pas tomber. Plus tard, d'après leur forme et leur timbre, j'ai donné un nom à chacun d'entre eux. Je peux dire que l'univers de ma première enfance suivait les limites de la fosse dans laquelle mon père s'asseyait avec les autres artistes.

Toute l'existence de mes parents était concentrée derrière les murs du Palais. Palais où on pouvait se perdre, presque aussi vaste qu'une ville avec ses cours intérieures, ses pièces d'eaux mortes recouvertes de taies verdâtres, ses arbres tant de fois centenaires, ses statues menaçantes ou débonnaires et la succession de ses pavillons écrasés sous leurs couvertures de tuiles. C'est là qu'ils étaient nés et qu'ils devaient mourir. Ils n'avaient jamais voyagé ni même visité la capitale. Ils n'avaient jamais vu de leurs deux yeux le vert de la mer ni celui des rizières. Ce qu'ils en connaissaient, c'était à travers la parole poétique de nos bardes. Mon père sortait quelquefois, rarement à dire vrai, pour prendre part à certaines cérémonies à la mosquée du Centre ou pour témoigner ses sentiments à un de ses amis amené d'urgence à l'hôpital en partance pour le voyage sans retour. Ma mère, quant à elle, ne dépassait jamais la deuxième cour. Elle avait vu le jour, elle avait grandi, elle était devenue femme et s'était mariée à mon père, tout cela dans cet espace resserré.

Depuis peu, mon père s'était mis à sortir de plus en plus souvent pour assister aux réunions des gens de sa profession. C'est que du nord au sud de l'est à l'ouest du pays, les montreurs de marionnettes étaient inquiets : leur art était à l'agonie. Le cinéma, la télévision, la vidéo, toutes ces choses qui arrivent des pays situés en l'autre bord du monde changent le cœur des gens. La journée, ils se mettent à bercer d'autres désirs et la nuit à rêver d'autres rêves. Tout ce qui distrayait leurs aînés les ennuie. Quand j'avais deux ou trois ans, c'est au milieu d'une foule que, chaque après-midi, j'assistais aux spectacles de marionnettes. La salle était pleine. On battait des mains, on sifflait, on faisait du désordre. Parfois les grandes personnes, plus enthousiastes encore que les enfants, s'esclaffaient tellement que mon père devait enfler sa voix plus fort que le tonnerre pour se faire entendre. À présent, je me retrouve dans la salle de spectacle déserte, sauf une dizaine de fidèles. Il n'y a guère autour de nous que des touristes amenés par les agences de voyages. Les uns blonds, les autres bruns, la majorité pourtant avec des cheveux gris ou carrément blancs comme si pour eux la vie continue quand la nôtre est déjà finie depuis longtemps. Les uns sales et dépenaillés, les autres habillés en blanc, impeccables, mais tous avec le même

air pénétré comme s'ils assistaient à un service religieux. Chaque fois que mon père revenait de ces réunions, il paraissait plus vieux de plusieurs années. On peut même dire que sa figure était dévastée. Il m'asseyait sur son genou et je croyais qu'il allait se mettre à pleurer en me caressant.

– Mon garçon, mon seul garçon, la prunelle de mes yeux, qu'est-ce que tu vas devenir ? Dans quel monde, dis-le-moi, est-ce que je te laisse ? Un monde dans lequel ton art n'aura pas de place, un monde dans lequel tu ne pourras pas gagner ta vie.

Ma mère le reprenait doucement tout en lui servant le thé fort et sucré qu'il affectionnait :

– Pourquoi est-ce que tu t'inquiètes comme cela ? Le petit apprend bien à l'école. Il y aura certainement une autre qualité de métier pour lui quand il aura l'âge.

Pourtant, j'avais l'impression qu'elle prononçait ces paroles de réconfort par devoir comme une bonne épouse doit le faire et qu'elle ne croyait pas un mot de ce qu'elle disait. Elle se tourmentait elle aussi. Mon père et ma mère n'étaient jamais rentrés dans une école et ne savaient pas ce qu'était un livre, un journal. Mais avec la Révolution, l'instruction avait été déclarée obligatoire pour tous. Aussi, le sultan avait ordonné de mettre debout une école sous les figuiers de la quatrième cour à côté des anciennes citernes. Évidemment, il n'y envoyait pas ses propres enfants, ceux de ses femmes et de ses concubines. Ceux-là étudiaient dans la tranquillité du Palais avec des maîtres venus exprès pour les éduquer. L'école de la quatrième cour avait été édifiée pour nous, les enfants des serviteurs, depuis les jardiniers, les bouchers, les cuisiniers, les artistes peignant le batik jusqu'aux gardiens des chevaux. Hélas, au fil des années, il était devenu de plus en plus difficile de trouver des maîtres qui ne se contentaient pas de fainéanter et d'essayer de faire la cour aux nombreuses servantes du Palais. Alors, le sultan avait fermé l'école et tous les enfants étaient allés en classe en ville. Les siens sont partis pour les États-Unis d'Amérique.

J'adore l'école.

Presque autant que les marionnettes.

Les lectures me font rêver et les noms de tous ces pays qui se dessinent en marron, en vert ou en jaune sur le bleu des mers et des océans des cartes de géographie. Canada. Chili. Russie. Éthiopie. Bénin.

Pourtant, mes camarades de classe ne me supportent pas. D'abord parce que je viens du Palais. Ils disent que je me crois supérieur à eux alors que je ne suis qu'un esclave, fils d'esclave. Ensuite, parce que, malingre, je ne sais pas donner ni recevoir des coups. Enfin, parce que je ne porte ni blue-jean ni Nike et que je ne connais pas Batman. Par contre, les maîtresses, quant à elles, m'aiment et me prennent toujours en exemple pour la politesse et l'obéissance. À cause de cela, les élèves se moquent encore plus de moi.

Au mois de septembre, peu de temps après la rentrée, j'ai été malade avec la bronchite. Ma mère avait beau me donner des thés bouillants de fungus et me couvrir la poitrine avec d'épais cataplasmes d'éfenil, j'allais de mal en pis. Je toussais, j'avais la fièvre. En tout, j'ai manqué pendant deux longues semaines. Le jour de mon retour, bien affaibli, je n'avais pas sitôt mis le pied dans la cour que la maîtresse fondait sur moi, comme un cyclone :

– Enfin, te voilà. Allah est grand tu es enfin guéri ! Je veux que tu fasses la connaissance de quelqu'un.

Vivement, elle m'a pris la main et m'a entraîné vers le secrétariat. Dans le bureau climatisé, où nous n'avons jamais la permission d'entrer, une petite fille était assise. Je n'avais jamais vu de petite fille pareille à celle-là. Sa peau était noire. Pas brune comme les nôtres. Ni même très foncée comme celle d'un des musiciens dont tous les autres se moquent. Vraiment noire. Comme l'eau d'un bassin dont on ne récure jamais le fond. Ses cheveux aussi étaient du jamais-vu. Noirs ainsi que sa peau, ils étaient coupés au ras de sa tête qu'ils serraient comme un bonnet de laine tabouche. Au milieu de toute cette noirceur, sa bouche charnue était rose comme un letchi. Et pourtant, malgré son étrangeté, il me semblait que c'était la plus belle petite fille que j'avais jamais eu la chance d'observer. Elle me regardait d'un air apeuré et bravache

comme si elle se préparait à se défendre contre moi, mais se savait battue à l'avance. La maîtresse a réuni nos deux mains à la manière dont on célèbre un mariage et a dit :

– Je te confie Oumou. Elle vient du Nigeria.

Le Nigeria ? J'avais vu ce nom-là dans mon livre de géographie. Une grande place verte de forêts traversée par la ligne sinueuse d'un fleuve qui se terminait en delta.

Oumou était la fille d'un ingénieur agronome venu augmenter le rendement des rizières de notre pays. Il travaillait pour le compte d'une organisation internationale. Sa mère était une Afro-Américaine qui conduisait une voiture et, le matin, la déposait à l'école. Elle avait un petit frère âgé de quelques mois. Depuis son arrivée, deux semaines plus tôt, les enfants s'étaient montrés affreusement méchants, cruels avec elle. Pendant les classes, ils étaient bien obligés de rester tranquilles par peur des punitions. Mais sitôt la cloche des récréations sonnée, ils se déchaînaient. Les garçons, certains déjà hauts et costauds comme des adultes, se cachaient derrière les manguiers de la cour et fondaient sur elle, disposés en commandos. Ils la faisaient rouler dans la poussière et lui donnaient des volées de coups avec leurs règles en fer pendant que les filles frappaient dans leurs mains et, tournant sur elles-mêmes dans une ronde furieuse, hurlaient la chanson qu'elles avaient composée à l'intention d'Oumou :

Tu es noire comme
Le derrière d'une chaudière
Tu es laide comme
La bave du crapaud
Tu es noire, tu es laide
Ah oui, tu dois disparaître de la terre !
Ah non, tu n'es pas une personne humaine !

Une fois, une d'entre elles lui avait lancé une pierre en plein milieu du front. Elle en portait la marque, rosace de haine incrustée sur sa peau d'ébène. Je n'étais certainement pas qualifié pour tenir le rôle d'un défenseur, moi qui, plus souvent que rarement, rentrais au Palais dans un état qui faisait pleurer ma mère : la figure en sang et les habits tout déchirés. Pourtant, il avait paru aux maîtresses que j'étais le seul enfant

capable d'accepter les différences. C'était un grand compliment qu'elles me faisaient là. Malheureusement, je n'étais pas en état de le comprendre, encore moins d'en être fier. J'étais terrifié par une responsabilité qu'en même temps je ne pouvais pas refuser.

Chaque matin, j'attendais Oumou devant la grille. Aussitôt qu'elle descendait de voiture après un dernier baiser à sa mère, je saisissais sa main et, ensemble, nous faisions notre entrée dans l'enfer. Pourtant quand ma mémoire revient à ce temps-là, j'oublie les souffrances, les coups et je le revis comme un temps de bonheur. Au sortir de l'école, à quatre heures, Oumou et moi, prenions carrément la fuite devant nos agresseurs. Courant aussi vite que nos jambes nous le permettaient, nous prenions refuge dans l'enceinte du Palais. Là, les premiers jours, tout le monde – et mes parents comme les autres – avait accueilli Oumou avec étonnement et même un peu d'effroi. Les bébés dans les bras pleuraient et criaient en la voyant. Puis, on s'était habitué à sa couleur. On avait compris qu'elle était douce et timide. Au Palais, les arbres centenaires nous enserraient de leurs longs bras. Les statues nous racontaient leur histoire. Nous enlevions nos vêtements pour nous baigner dans les pièces d'eau dormante. Nous entrions dans la salle de théâtre et au milieu des étrangers, Hollandais, Anglais, Américains, qui, après l'avoir frappée à mort, étaient devenus les plus ardents amoureux de notre ancienne culture, nous assistions aux spectacles des marionnettes. Les musiciens s'asseyaient, chacun à sa place. Ensuite, les chanteuses élevaient la voix. Enfin, mon père se glissait à l'avant et l'enchantement commençait. La reine Kausalya, les cheveux défaits, en broussaille et habillée comme un ermite, rencontrait Sita dans la forêt de Chitra-kuta et se lamentait à ses pieds. Ravan, le cruel roi de Ceylan, donnait à Marisha la forme d'un daim dans l'espoir de tenter Rama. Les épisodes succédaient aux épisodes et nous transportaient. Après le spectacle, nous rentrions à la maison où ma mère nous servait du thé et des gâteaux secs parfumés avec du gingembre. Peu avant la nuit, je raccompagnais Oumou jusque devant sa porte. Elle habitait dans le quartier résidentiel où ne restent que des étrangers. Elle ne m'invitait jamais à entrer chez elle et, d'habitude, je lui disais au revoir

devant les bougainvillées de la clôture. Un soir, à mon grand étonnement, elle fit une exception. C'était la veille des vacances de fin d'année et nous n'allions pas nous revoir avant de longues semaines. Elle murmura :

– Tu viens avec moi ?

Je n'écoutai pas une intuition qui me soufflait de répondre par « non ». J'étais tenté. Je n'avais jamais vu d'autres intérieurs que ceux des modestes demeures des serviteurs du Palais. Une fois l'an, à la Tabaski, dans des habits neufs, j'allais avec mes parents présenter des salutations au sultan. Mais il nous recevait dans un hall réservé à notre usage, distinct des splendeurs de son habitation. Retenant ma respiration, sur la pointe de mes pieds gris de poussière, chaussés de sandales en mauvais état, je me rappelle avoir traversé une enfilade de pièces qui me semblaient plus somptueusement meublées les unes que les autres. Les planchers étaient recouverts de tapis. Des lustres étaient suspendus au plafond. Nous sommes entrés dans la cuisine et, là, elle a ouvert une énorme armoire blanche que j'ai deviné être le frigidaire :

– Tu veux du Coca-Cola ?

Si j'en voulais ! Elle a placé des cubes transparents comme le cristal dans un petit seau et puis elle a rempli deux verres bleus campés sur leurs longs pieds. J'avais la gorge serrée devant toute cette beauté. Elle m'a servi des chips, des cacahuètes. J'étais au septième ciel. Ensuite, elle m'a demandé :

– Tu veux regarder la télévision ?

Si je voulais ! Nous sommes revenus au salon. J'ai pris place dans un fauteuil. J'ai soigneusement posé mon verre et mes chips sur une petite table et l'œil magique s'est mis à nous dispenser sa féerie de couleurs. C'était un film de Walt Disney : *Le Roi-Lion*. J'avais les yeux pleins de larmes quand, brusquement, une voix a tonné derrière nous :

– Oumou !

Saisis, nous nous sommes retournés. C'était les parents qui débarquaient – sans doute plus tôt que prévu : le père, un barbu, moustachu, la peau encore plus noire que celle d'Oumou et la figure terrible. La mère, plus claire, fardée comme les marionnettes de mon père, mais moins habillée qu'elles, les jambes et les bras dénudés. Ses yeux exprimaient la peur comme si le gamin de dix ans que j'étais pouvait l'effrayer. Par contre, dans ceux du père, je lisais le mépris et je me voyais chétif, pauvre, ridiculement fagoté, les pieds poussiéreux. Le père a interrogé, menaçant :

– Quel est ce petit voyou ?

J'attendais une protestation. Mais, figée sur place, Oumou n'a pas prononcé une seule parole. Elle n'a pas essayé d'expliquer qui j'étais, moi, son ami, son fidèle défenseur depuis des semaines. Même, elle a fait un pas vers sa mère comme pour se mettre à l'abri et se désolidariser de moi.

Alors son père a eu un geste menaçant dans ma direction :

– Dehors ! Dehors tout de suite !

Je n'ai pas attendu, je me suis précipité dans le jardin et j'ai couru comme un fou jusqu'au Palais. Tout tournait autour de moi. Je me suis jeté sur mon lit.

Après les vacances, Oumou n'a pas réapparu à l'école. Qu'est-ce qui s'était passé ? Est-ce qu'elle avait fini par révéler à ses parents les mauvais traitements qu'elle endurait chaque jour ?

Est-ce qu'affolés, ils avaient décidé de la renvoyer au Nigeria ou en Amérique ? Ou bien est-ce qu'il s'agissait de tout autre chose ?

Elle ne m'a jamais écrit. Je ne sais pas ce qu'elle est devenue. Ce que je sais, c'est que je n'aurai pas assez de toute ma vie d'adulte pour la chercher. Et la retrouver.

1. Festival de la nouvelle de Saint-Quentin.